



BABIOLÉS  
LITTÉRAIRES  
ET  
CRITIQUES  
EN PROSE ET EN VERS.

---

*Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.*

---

TOME V.



---

à HAMBOURG  
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.

1764.

BIBLIOTHEQUE  
LITTÉRAIRES  
ET  
CRITIQUES  
EN PROSE ET EN VERS

Et pour le progrès de ces deux genres de littérature

TOME V.



à HAMBOURG  
Chez JEAN CHARLES BORN.

1764

INSTRUCTIONS  
 POUR  
 M E S Y E U X,  
 AVEC  
 DES REMARQUES DIDACTIQUES,  
 A  
 L'USAGE DE LA JEUNESSE.

*Primi — oculi vincuntur.*

*Tac. de Mor. Germ. 43.*

**L**ifez, mes Yeux ! lifez, plus d'une fois, ces Vers,  
 D'abord pour vous si doux, ensuite assez  
 amers.

J'aime à vous loier fort, & fans qu'on m'interroge,  
 Babillard veteran, je chante votre Eloge;

5 J'imite, en mes propos, ces Grands, petits Esprits,  
 Qui, pour être parleurs, vantent leurs Favoris.

Tout laids, tout mal fendus, tout éteints que vous  
 êtes.

Je pourrois fier Lorgneur, me passer de Lorgniettes,  
 Si je n'eusse, à quinze ans, appris à m'en servir,

10 Pour plaire aux Damoiseaux, dont je me fis régir.

A 2

A qua-

REMARQUES.

V. 6. — *leurs Favoris*] Un Lettré de la Chine doit avoir écrit un Traité, pour prouver que les Souverains ne devroient avoir, pour Favoris, que leurs propres yeux.

- A quatre fois quinze ans, je lis, à la bougie,  
Des Bouquins, qu'on prendroit pour Livres de Magie;  
Et je sçai déchiffrer, suis-je en ma belle humeur,  
Le Griffonnage exquis de deux Amis de cœur.
- 15 Oui, loin d'être Espagnols, nos Cavaliers honnêtes  
Me font des compliments sur mon Nez sans Lunettes;  
On me prette à credit l'honneur injurieux  
D'avoir sçû m'encosfrer, sans fatiguer mes yeux.

- Qui vante me prudence, est peuple ou satyrique.
- 20 Pour m'en estomaquer, je suis trop stégmatique.  
Mais étant juste aussi, l'Amour de l'Equité  
Exige que je venge un Organe insulté.  
Je declare, en Grifon, vénérable Squelette,  
Que j'ai la viüe encore & bonne, aigüe & nette,
- 25 Sans avoir jamais pris aucun soin ennuyant  
De vivre & de mourir en Ruffre clairvoyant.

Vous faudroit-il, mes Yeux, un meilleur temoi-  
gnage?  
Aujourd' huy devenu, malgré moi, triste & sage,  
Je

## R E M A R Q U E S.

- V. 15. *Oui loin d'être Espagnols &c.*] Pour augmenter leur gravité nationale, en Espagne tous les gens de qualité portoient autrefois des Lunettes. Ils vouloient prouver par là, qu'ils se fatiguoient les yeux, à force de lire. Les Lunettes les plus grandes étoient les plus belles; bien des gens ne les quittoient, que pour se coucher.
- v. *Relation d'un Voyage d'Espagne* en III. T. in 12. à la Haye 1691.
- V. 23. — *venerable Squelette*] *Jul. César* disoit, qu'il ne craignoit point la corpulence rubiconde d'Antoine & de Dolabella; mais la maigreur & la paleur de *Cassius* & de *Brutus*. *J. César* auroit-il peur de moi, s'il revenoit au Monde?

Je hai le Monde enfin, pour l'avoir trop bien vû,  
 30 Pour avoir trop appris, & pour avoir trop lû.  
 Le Cœur ainsi me dit, sur la foi de la Fable,  
 Que la Taupe est heureuse, & le Linx miserable.  
 Pour bien développer tous mes Griëfs divers,  
 Que ne suis-je à mon aise, au bout de l'Univers!  
 35 Que ne puis-je aujourd' huy transplanter ma per-  
 sonne  
 Dans l' Isle, ô *Gulliver!* où tout Cheval raisonne!

Tais toi, Cœur effronté! sçache qu' en notre  
 Temps,  
 Les Sages, non müets, sont sages non prudents.  
 Qu' on abime le Peuple & ravage la Terre,  
 40 Qu'importe? c' est le Droit... non... c' est Raison  
 de Guerre.

Raison de Guerre! Soit. Ainsi, mes Yeux, voyez,  
 D' un maintien fier & sèc, ces Palais fondroyez,  
 Dont on vous fit jadis admirer la structure.  
 Contemplez ces Cités, où Minerve & Mercure...  
 45 Mais non, mes Yeux! mais non. Pour des Rai-  
 sons de Paix,  
 Pour des Raïsons d' Honneur, ne revoyez jamais

A 3 Les

R E M A R Q U E S.

V. 32. *Que la Taupe &c.*] Le Phèdre françois eut bien  
 raison de dire:

*Nous sommes*

*Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous.*

V. 36. *Dans l' Isle &c.*] Pais des HOUYHNHIMS, dé-  
 couvert A. D. 1711. Voyez les *Voyages du Capitaine Le-  
 nuel Gulliver, Partie IV.*

Les Murs incendiés de ces superbes Villes,  
 Terribles Monuments de nos Fureurs civiles  
 Vous verferiez des pleurs, & prouveriez soudain,  
 50 Que loin d'être un Stoïque, ancien Grec ou Ro-  
 main,

Aujourd' huy je ressemble au Pontife de Rome,  
 Qui pleure en fulminant, & n'agit qu'en Fantôme.  
 Pour voir l'horreur du siècle, & ne point s'affliger,  
 En Thamas Kouli-Kan, il faudroit s'ériger,  
 55 Au lieu d'un cœur de chair avoir un cœur de marbre,  
 Et bien se figurer, qu'un Trône n'est qu'un Arbre.

Ces sentiments sont grands. J'ignore s'ils sont  
 beaux.

Ils sont tous établis: seroient-ils tous nouveaux?  
 Ah! tout ce que j'en sçai, c'est qu'ils seront durables,  
 60 Horribles pour les uns, pour d'autres honorables.  
 N'en parlons plus, songeons à nous tranquiliser.  
 Il faut sçavoir . . . & quoi? se métamorphoser,  
 Tantôt devenir Linx, tantôt devenir Taupe;  
 Il n'est plus que cet art, pour se plaire en Europe.

65 Soyez des yeux de Taupe, ô mes Yeux! quand  
 le fort

Nous condamne à revoir le Toit d'un Ami mort.

A l'af.

#### R E M A R Q U E S.

V. 52. *Qui pleure en fulminant &c.*] Ce Vers ne regarde  
 point les trois derniers Saints Peres. Avant eux *fulmi-*  
*ner* étoit un Terme d'Eglise. On *fulminoit* des Senten-  
 ces, des Excommunications & des Monitoires, où les  
 S. S. P. P. pleuroient toujours, & n'effectuoient rien,  
 pour le Bien du Monde.

V. 56. — *Qu'un Trône n'est qu'un Arbre*] C'est ce que  
 Thamas Kouli-Kan prêchoit aux Grands du Mogol.

A l'aspect de ce Toit, que vois-je? un Cenotaphe.  
 Je deviens du Deffunt le tendre Biographe;  
 A ma memoire alors rien n'échappe, & mon cœur,  
 70 Pour bien se déchirer, court d'horreur en horreur.  
 Envain du triste *Young* les chants melancoliques  
 Voudroient me convier d'adorer les reliques  
 Des Saintes & des Saints, qu'il suffit de pleurer.  
 Pourquoi passer, ô Ciel! des nuits, à soupirer  
 75 Sur des Tombeaux touchants, qui me feroient  
 peut-être  
 A jamais detester le jour qu'on me vit naître!  
 Un propre jour des Rois, sur le soir, je suis né,  
 Et j'ai vû mon Parain triplement couronné;  
 A 4 Cepen.

REMARQUES.

V. 67. — *un Cenotaphe*] Quand on n'apprend point de bonne heure à voir, sans souffrir, les Maisons, où l'on a fait quelque perte sensible: on est bien à plaindre dans la vieillesse. Il n'est presque plus de rue considerable, dans la grande Ville de . . . où mes yeux ne decouvrent quelque Cenotaphe attristant.  
*Quo desiderio veteres revocamus amores,  
 Atque olim amissas flemus amicitias!*  
*Catull. ad Calv. 96.*

V. 71. *Envain du triste Young &c*] Il faudroit être d'un goût bien singulier, pour ne point se plaire aux sublimes Poëtes de l'illustre *Edouard Young*. Avertissons pourtant, qu'en se delectant trop, en les *Complaintes*, en ses *Nuits* si touchantes, on risque de tomber dans une noire Melancolie. Pour le prouver, je pourrois citer un exemple effrayant, si l'amitié me permettoit d'en instruire le Public. Il me semble qu'on commence à s'appercevoir, que la Muse du Dr. *Young* a été excessivement encesfée.

V. 77. *Un propre jour des Rois*] *Epicure*, au rapport de *Cicéron*, ordonna qu'on celebreroit annuellement, après sa mort même, le jour de sa naissance. En quoi le bon *Epicure* n'est guere plus obeï. Je puis me flatter, que

- Cependant à propos n'êtes vous point myopes,  
 80 Mes Yeux ! je suis soudain le Roi des Misantropes.  
 Qui tous les jours s'attriste, est bien tôt un Timon,  
 Et devient pas à pas, vieillit-il, un Démon;  
 Par habitude il hait, souvent même il offense  
 Ceux qu'il daigne honorer de son indifférence.  
 85 Tous les Soucis rongeurs, tous les Chagrins amers,  
 Renfermés dans le sein, se changent en Cancers,  
 Dont l'homme, quel qu'il soit, jamais ne se délivre,  
 Si son cœur ne s'égayé, & ne cherche à revivre.

- Pour revivre en effect, il faut sçavoir non voir  
 90 Ceux qu'on doit, malgré soi, frequenter par devoir.  
 En s'avenglant ainsi, le Sage invulnérable  
 Supporte, sans degoût, son Monde insupportable;  
 Pour bien philosopher, pour rire d'autant mieux,  
 Democrite, dit-on, se creva les deux yeux.  
 95 C'est un Conte, il est vrai; mais il prouve, je pense,  
 Que l'Aveugle jouit d'un avantage immense,

Et

## R E M A R Q U E S.

que mon jour de naissance sera toujours un jour de  
 joye & de jouissance, presque dans toute l'Europe,  
 pour les gens, qui aiment à bien vivre : *ils feront les*  
*Rois.*

*Hunc cecineve diem Parca fatalia nentes  
 Stantina, non ulli dissoluenda Deo.*

*Tibull. El. VIII. L. 1.*

- V. 89. Pour revivre en effect] Senèque appelloit cela : *Seniles annos meliori vita reficere.* C'est le Devoir des  
 Vieillards sensés. Le Devoir de la Jeunesse est de con-  
 server sa gaieté innée. Les anciens Grècs ne se deman-  
 doient point : comment vous portez vous ? ils se de-  
 mandoient l'un à l'autre : êtes-vous joyeux ?

Et que le Clair-voyant voit, en depit de lui,  
Mille objets, créateurs de Chagrin & d'Ennui.

Soyons Taupe, à l'aspect de la fine Femelle,  
100 Qui prouve, que pour nous, elle envain n'est  
pas belle.

Tant qu'on est jeune & fou, sans doute quelquefois  
On peut s'amouracher de quelque beau Minois,  
Et cette douce erreur, cette tendre folie  
Même à certains Barbons s'accorde en Italie.

105 Ailleurs on est plus dur: on interdit l'Amour,  
Quelqu'innocent qu'il soit, aux gens sur le retour,  
Et sur ce grand Article, est-on à tort sevère?  
Il faut cesser d'aimer, dès qu'on cesse de plaire.  
Excuse, ô *Scipion*! la rigueur de ma Loi,

110 Je dis ce qu'il faut dire, & non ce que je croi.  
Tes Charmes, ô *Launay*! rendirent miserables  
Quatre Vicillards fameux, quatre Auteurs esti-  
mables.

Soyons Taupe, à l'instant qu'un *Sejan* seducteur  
Devant nous se panade, en futur Protecteur,

115 Et nous montre de loin ce Temple, où le vulgaire,  
Adorant la Fortune, adore une Chimère.

A 5

Lais-

REMARQUES.

V. 109. *Excuse, ô Scipion*] c'est le Marq. *Scipion Maffei*, ce Poète Italien si celebre, qu'on apostrophe ici. Il est parlé de son cœur dans le Tome IV. des Bab. p. 63.

V. 111. *Tes Charmes, ô Launay &c.*] Le Lecteur, non instruit des Miracles de ces Charmes, s'en peut instruire, en consultant le Tome II. des Bab. p. 93.

V. 117. — *aux Courtisans &c.*] Que les jeunes gens lisent  
à ce

- Laiſſons aux Fils de Mars, laiſſons aux Courtiſans,  
 Attrapper des Bâtons, attrapper des Rubans;  
 Pour les brimborions, dont l'orgueil s'infatuë,  
 120 Ayons modeſttement la paiſible Berluë;  
 Et tâchons de briller en Socrate, en Caton,  
 Sans porter un Ruban, ſans avoir un Bâton.

- Par tout où la Juſtice, imbecille Matrône,  
 Cede à la Politique & ſon Glaive & ſon Trône,  
 125 Soyons conſtanment Taupe, & n'écoutons jamais  
 Le Juge colorant ſon manque ou ſes forfaits.  
 Si Thémis régne encor dans la Mythologie,  
 J'ai vû pendre cent fois Thémis en effigie,  
 Servante du plus fort, la Déceſſe aujourd'huy  
 130 Eſt femme d'Harpocrate, & ſe tait comme lui.

- Soyons & Taupe & Linx envers tout Etre aimable,  
 Et cependant toujours, par quelque endroit, bla-  
 mable,  
 Songeons que des mortels, qui ſeroient ſans deſſauts,  
 Ne ſeroient pas des Dieux, mais des monſtres nou-  
 veaux.  
 135 Quand l'Oiſeau de Junon devant nous ſe préſente,  
 Voyons, ſans voir ſes piés, ſa queüe interreſſante;  
 Ce ſuperbe Eventail ſ'attirant mes regards,  
 J'abandonne le reſte aux Critiqueurs hagards.

Au

## R E M A R Q U E S.

à ce ſujet un *Sermon ſur la vie des Courtiſans*, prêché  
 par le Bourdaloue des Proteſtants. Sermon V. T. III. *Sermon*  
*de Savin.*

V. 130. *Eſt femme d'Harpocrate*] Harpocrate eſt le Dieu du  
 Silence. On le repreſente toujours, tenant un doigt ſur  
 la bouche, pour marquer qu'il n'eſt pas muet, mais  
 qu'il veut, ou qu'il doit, ſe taire.

- Au Pape on dit un jour , que sa Mule étoit bonne,  
 140 Mais fantasque à l'excès: Ah! je le lui pardonne,  
 Dit le Chef de l'Eglise, &, dès le lendemain,  
 Il remonta sa Mule, en Pontife Romain.  
 Imitiez, ô Chrétiens! imitez ce saint Pere,  
 Faites plus; que toujours la Bête, vous soit chere,  
 145 Dont vous scûtes tirer un service important,  
 De crainte d'être injuste, ingrat ou malfaisant.  
 Rozinante, la fleur des Courriers d'Iberie,  
 Ne galoppa jamais qu'une fois en sa vie;  
 Mais trottant jour & nuit & par monts & par vaux,  
 150 Son Maitre le nomma le Roi des bons chevaux;  
 Imitiez Cavaliers! l'Amant de Dulcinée,  
 Faites plus: réglez vous sur ma Morale iannée.

Soyons Linc, au moment qu'un Esprit genereux  
 Cherche à nous détourner de nos chemins scabreux,  
 155 Et de peur de choquer notre delicateffe,  
 Nous marque assez de zèle, & trop de politeffe;  
 Il faut alors un œil, perçant autant que net,  
 Pour lire dans le Cœur de l'Ami trop discret.

Soyons

R E M A R Q U E S.

V. 139. *Au Pape, on dit un jour, que sa Mule &c.*] J'ignore par quelle raison les Pontifes montent toujours des Mules. Elles sont ordinairement fantasques, têtues, quinteuses, & se plaisent à rüer. Avertissons ainsi, que les Mules & les Mulets ne rüent plus, quand on leur donne du vin à boire. C'est au moins *Jonston* qui l'afeure, dans son histoire des animaux.

V. 147--150. Sont tirez d'une Epigramme de *Despréaux*, sur un portrait de *Rocinante*, Cheval de *Don Quichotte*.

V. 152. *Sur ma Morale iannée*] La Jeunesse pourra la lire dans les leçons de la sagesse, sur les desfaits des hommes en III. T. à la Haye 1744. in 8. Ouvrage precieux de *M. de Bonnaire*.

- Soyons de même Linx envers ces Etres rares,  
 160 Qui de leurs entretiens solidement avarés,  
 Sont vrais amis de l'homme, & prouveroient le fait,  
 Si le Ciel étoit beau, pour eux, comme il est laid.  
 Tachons de decouvrir, en leurs sombres Bicoques,  
 Ces Mortels, qui vaudroient des *Newtons* ou des  
*Lockes*,  
 165 S'il plaïsoit au Destin, pour ne pas dire aux Grands,  
 De faire repeupler le monde des Savants.  
 Rendons justice au Ciel, croyons qu'en nos Villages,  
 Ainsi qu'en nos Cités, le Ciel place des Sages,  
 Dont le Merite obscur devient delicioeux,  
 170 Dès qu'il vient à paroître, où l'homme a de bons  
 yeux.

Soyez en avertis, Mécènes Trismégistes!  
 Fournissez de l'Etoffe à vos Panégyristes;

Qui

R E M A R Q U E S .

V. 164. *Ces Mortels, qui vandroient &c.*] Nous pouvons nous plaindre comme les Anciens se plaignoient, en s'écriant.

*Ut sepe summa ingenia in occulto latent!* *Plaut.*

Les grands Genies croupissent dans l'obscurité. Pour nous en convaincre, le hazard tire, de tems en tems, quelque grand Genie d'une sombre Bicoque, & le produit de façon, qu'il faut deplorer les tristes circonstances, ou ce Genie a vû le jour. Citons pour exemple, *George Purbach*, né le 13. de Mai 1423. dans un village de ce nom, aux confins de l'Autriche & de la Baviere. A la lecture de *Ptolemée* en grec, il s'instruisit si bien dans l'Astronomie, qu'il contribua le plus à la retabir. Il travailla à un abrégé de l'*Almageste* de *Ptolemée*, & mourût subitement à Vienne, le 8 d'Avril 1462. Quelle perte pour l'Astronomie! On ne citera point, pour cause, des Exemples recents. On se contentera de citer ici M. l'Abbé *Trublet*. Il nous assure, qu'il y a des *Descartes* qui menent la charuë, & des *Cornilles* qui gar-

Qui tire du Néant un Génie à propos,  
Enrichit mieux son Roi qu'un inventeur d'impôts.

- 175 J'aime à voir le Manant, sur son petit Théâtre,  
Tantôt Bourgeois aisé, tantôt bon Gentillâtre,  
Souvent en digne Prince, & quelquefois en Roi,  
Agir selon son cœur, Chrétien de bonne foi!  
Que j'aime encore à voir la fraîche Païssanne,
- 180 Sans être parvenue, être pourtant Suzanne,  
Et fille, & femme, & mere, accorder ses devoirs,  
Et les remplir ensemble, & rire tous les soirs!  
Sur des objets si beaux, (abjects & vils peut-être  
Pour notre Siècle d'or, d'argent & de salpêtre)
- 185 O mes Yeux! fixez vous. Il est honteux d'avoir  
Un Voisin vertueux, & ne pas le sçavoir.

Que

REMARQUES.

gardent les Cochons. *Ess. de litt. & de Mor. T. III. Suite sur l'Esprit XXXV.*

V. 173. & 174. *Qui tire du Néant &c.*] Colbert, le grand Colbert, Contrôleur Général des Finances, Surintendant des Bâtimens; Secrétaire & Ministre d'Etat, enrichit Louis XIV. & son Royaume, en rétablissant les Finances, la Marine & le Commerce. Il enrichit encore mieux son Roi, en appelant en France des Peintres, des Sculpteurs, des Mathématiciens & d'autres personnes habiles. Il fit fleurir les arts & les sciences; il récompensa le mérite des Savants, jusques dans les Païs étrangers. Auroit-on pu mieux enrichir Louis XIV.?

V. 180. *Sans être parvenue*] Allusion à la *Païssanne parvenue*, Roman de M. le Chev. de *Monby*, & espèce de imitation du *Païsan parvenu*, Roman de feu M. de *Mari-vaux*. Ces ouvrages sont jolis, & méritent d'être lus, par les gens de la première qualité. Un Païsan, non parvenu & digne de parvenir; une Païssanne, non parvenue & digne de parvenir, offrent des Tableaux réels, qui méritent d'être vus de tous les gens, capables de faire de bonnes réflexions.

Que je deterre donc le Merite solide,  
 Sous le Chaume caché, de nature timide.  
 Candidat d'un Tombeau, Campagnard désœuvré,  
 190 Habitant d'un Châtel de Hameaux entourré,  
 Que j'aye, en mon hyver, la joye inespérée,  
 De voir, que la Vertu régne en notre Contrée;  
 Et que nos Villageois, si peu savants que saints,  
 Sont gens à s'attirer l'estime des *Toussaints*.  
 195 Pour retrouver nos Mœurs, puis qu'on les dit  
 perduës,  
 Visitons noblement ces Terres peu connuës,  
 Où les bons Laboureurs sont mal civilisés;  
*Les Vertus n'y sont point des Vices deguistés;*  
 La Probité s'y montre en sa belle innocence,  
 200 Et les Pechez, sans fard, tout haut font penitence.

D'un

## R E M A R Q U E S.

V. 189. — *Campagnard désœuvré*] On feroit aisement un *Calepin complet*, en compilant les Eloges donnés à la Campagne. On feroit aisement un *Calepin complet*, en compilant les Eloges donnés aux grandes villes. On ne feroit qu'une Brochure assez mince, en compilant les Eloges donnés aux petites villes. *Erasme*, le sage *Erasme*, ne les aimoit guere. Fuyez, dit-il quelque part, les petites Bicoques, où l'on ne sçauroit errenuer, que le peuple ne le sache. *Oppidula minuta fuge, in quibus ne p. . . quidem licet, ni populus sciat.*

V. 194. — *l'estime des Toussaints*] On scait aujourd'hui, que sous le faux nom de *Panage*, *M. Toussaint* publia le livre si connu, intitulé *les Mœurs*. Cet ouvrage, ainsi que le *Soleil*, a ses taches. A ces taches près, il faut le mettre à la tête de tous les livres modernes de Morale, quelque mal qu'il ait été traité en France. En d'autres Climats, il a été reçu selon son mérite. Il a été traduit en Allemand, & cette bonne traduction fait un honneur réel, à quiconque a eu le goût judicieux de fournir à sa Patrie, un pareil trésor de morale.

V. 198--200. On conjure la Jeunesse sensée, de vouloir bien

D'un Monde faux & vain Spectateur degouté,  
 Ami de la Candeur & de l'Humilité,  
 Puis - je ne point chérir la grossiere Droiture  
 D'un Rustre, possédant le Droit de la Nature,  
 205 D'un Rustre, qui ne lit que dans son Almanac,  
 Et confondroit son Maitre, instruit par *Barbeyrac* ?  
 Puis - je ne point chérir ce Metayer qui pense,  
 Et travaille au bonheur de ma chétive Cense,  
 Avec tant de succès, que plus d'un Noble altier  
 210 Devroit, sous ce Laban, apprendre son metier ?  
 Peut-on . . . Ah! coupons court, en Vieillard po-  
 litique,  
 Est - on trop instructif: on paroît satyrique.

R E M A R Q U E S.

bien honorer de quelques reflexions morales ces trois Vers, dont le premier s'oppose au livre des *Maximes* du Duc de la *Rocheaucault*. Il prit les vertus pour des vices deguisés.

V. 206. — Par *Barbeyrac* Traducteur célèbre de *Grotius* & de *Puffendorff*, & Professeur à Groningue, mort en 1744



SUR

## LA PAPESSE JEANNE.

**L**a Papesse JEANNE, malgré sa non-existence réelle, a fait bien du bruit en des Livres d'histoire, à la honte d'un grand nombre d'Ecrivains sensés\*. Indubitablement quelque Poète s'erigera en Chantre de cette Heroïne Ecclesiastique. Elle meriteroit bien d'être chantée, ainsi que la JEANNE, la Pucelle d'Orleans, a été chantée. Comme en attendant, malgré bien de recherches, j'ignore si l'Angleterre a été regalée de quelque bon Ouvrage, capable de passer pour une *Histoire de JANE la Papesse*: je pense qu'il me sera permis de parler d'elle, en mes Fanfreluches litteraires.

Dans les Catacombes du Temple de l'Oubli, on deterre quelquefois des cadavres dignes de revivre. Par malheur, ceux qui sont à portée de fuir en ces Catacombes, n'en ont pas la moindre envie. Ceux qui ont cette envie, sont privés du moyen de la satisfaire.

Je me trouve dans le cas de ces derniers. Ma memoire m'assure, qu'en Angleterre, sous le Regne de la Reine *Elisabeth*, le Public vit naître vingt Pamphlets curieux, où la JANE, decorée de la Thiare & assise sur le Siege papal, prouvoit clairement, & quoi? Qu'une *Elisabeth* pouvoit être Papesse de l'Eglise Angli-

\* Plusieurs Auteurs, même Catholiques, ont placé cette Papesse entre Léon IV. & Benoit III. Léon IV. mourût le 17. Juillet 855. Benoit III. lui succeda le 1. Sept. 855. ainsi le siége ne vauqua qu'un mois & 14. jours. Par consequent Madame la Papesse n'a guere joui de la Thiare sacrée.

Anglicane\*, puisqu'une *Jane* avoit été Papesse de l'Eglise Romaine, & Angloise de nation.

Je n'exige point que le Lecteur s'en fie à ma Memoire, puisque je m'en defie moi même. On m'avouera cependant, que si, sur cet Article, ma Memoire me joue un vilain tour, la Coquine ne peche point contre la Vraisemblance. Plus j'examine la chose, & plus je me persuade, que là-dessus je ne suis point la dupe de cette belle faculté de mon ame.

Ce que je sçai de plus certain, c'est ce qu'une aimable *Suedoise* m'apprit, il n'y a qu'un petit nombre d'années, au sujet de la Papesse, dont il s'agit. Lutherienne adorable de tous les cotés, la *Suedoise* m'af-seura que l'Elevation, vraye & verifiée de la Papesse *Jeanne* determina la Reine *Christine*, à quitter le Trône Suedois, dans la vuë de se mettre sur le Siège Papat. Je suis d'une credulité exemplaire, dès qu'une Belle me fait la grace de m'apprendre, quelque Anecdote qui regarde son Sexe. J'eus cependant de la peine à m'imaginer, que la Reine *Christine*, Reine si sensée, à l'âge de 28. ans, s'arracha la Couronne Suedoise, pour se coëffer de la Thiäre Romaine. M'étant ouvert là-dessus assez clairement, voici ce qu'on me repliqua :

» Vous ne connoissez pas notre bon Sexe. Une Reine, Fille bien resoluë de garder le Celibat, se mac- que bien de la simple Couronne d'un Royaume dans le

\* Cette Reine se fit declarer *Chef de l'Eglise*, & prit le nom de *Protectrice de la Religion*. Outre sa langue maternelle, l'Italien, le François & l'Allemand, elle possé- doit le grec & le latin. A l'age de quatre ans elle écri- vit une lettre à la Reine d'Angleterre, & à l'age de 17. ans, elle traduisit, du grec en latin, deux Oraisons d'*Isocrate*.

„le Nord, au moment qu'elle peut esperer de régner  
 „à Rome en Papesse, sur tous les Princes Cathol. Ro-  
 „mains & sur toute la Catholicité sans exception mé-  
 „me. La Reine avoit lieu de se promettre, que les  
 „Cardinaux Italiens, Espagnols, Portugais & François  
 „recompenseroient de la Thiare papale l'abdication  
 „de sa Couronne, & l'abjuration de son Luthéranif-  
 „me\*. A Rome, on ne connoit point les maudites  
 „*Loix Saliques*. Ainsi le Saint Siége pouvoit tour-  
 „ner en querouille, comme il tomba en quenouille,  
 „au milieu du neuvieme Siecle, en faveur d'une An-  
 „gloise, d'une *Jeanne*, qui n'avoit pas le merite de  
 „notre *Christine*, Reine de Suede, & gouverna néant-  
 „moins l'Eglise Romaine, sous le nom de *Jean VIII.*“

Cette Réplique, comme on peut croire, me ferma la bouche sur l'article de la Papesse. Je fis, en recompense, de belles & de longues Réflexions, sur tout ce qui seroit peut être arrivé à l'Eglise & dans l'Eglise, si l'Ex-Reine Christine n'eut pas manqué son coup\*\*.

Je supplie ici le Lecteur, (s'il est désœuvré) de faire, à mon exemple, quelques Réflexions sur ce sujet, si propre à occuper un Esprit politique. On connoit le beau caractère de cette Princesse, Protectrice de tous les Savants. On sçait son Histoire, aujourd'hui presque à fond. Capable de descendre d'un Trône dû à sa naissance; capable d'abjurer une Religion

\* Selon le cel. *Nani*, Christine s'aperçut bien tôt après son abdication, qu'une Reine sans Etats étoit une Divinité sans Temple, dont le culte est promptement abandonné.

\*\* Sans ce coup manqué, vraisemblablement toutes les Religieuses de l'Europe ne seroient plus que de simples Chanoinesses, toujours en droit de jeter le Voile aux orties. On sçait que *Benoit XIV.* de glor. mem. inclinait beaucoup à cette Reforme.

gion dans laquelle elle nâquit; capable de renoncer au froid natal de la Suede, pour se jeter dans les chaleurs de l'Italie; de quoi n'auroit-elle point été capable? si, de Reine Luthérienne, elle seroit devenue, non la Servante de tous les Serviteurs; mais la Souveraine de tous les Souverains de sa nouvelle Religion: Elle (la Christine) à l'Eglise Romaine auroit sçû donner toute une autre face\*. Christine, pour la seconde fois, vint à Rome en 1658. Elle\*\* n'y fixa point son séjour; mais elle y mourut le 19 d'Avr. 1689. Par consequent elle reçut trois affronts affomants. On sçait qu'à sa barbe, les Cardinaux successivement, élurent, pour Papes trois vieux Cardinaux, qui prirent les noms de *Clement IX.* de *Clement X.* & d'*Innocent XI.*

Je suis persuadé, que si Christine, par une Election legitime seroit parvenue à la Papauté: elle s'en seroit tenuë à son nom de baptême, quoique baptisée par un Ministre Luthérien. Pardon de cet écart, plus politique que critique. De la Papesse manquée, je retourne à la Papesse *factice*\*\*\*. Dans le tems que tous les Chrétiens, à la reserve de quelques Pyrrhoniens, consentoient à souffrir la Dame Jeanne au nombre des Papes du neuvieme Siecle: un Mortel clair-voyant s'inscrivit en faux contre cette Herésie historique. Qu'on ne pense point que ce fut quelque Prince, quelque Evêque, quelque gros Prélat de l'Eglise. A l'honneur de cette Eglise, un Protéstant, Ministre d'une

B 2

Egli-

\* On n'auroit pas manqué de comparer l'Eglise à une Ruche d'Abeilles, puisqu'on sçait que la Mouche à miel, que *Virgile* appelle *Roi*, n'est qu'une Femelle, & que chaque Essain n'a que cette femelle, Reine d'Abeilles; les autres sont tous des Mâles.

\*\* Quoiqu'en dise *M. Ladvocat* en son *Dict.* port. c'est une erreur.

\*\*\* Que les Puristes me pardonnent ce mot. *Descartes* nomme l'idée *factice*, celle qui n'est ni naturelle, ni acquise.

Eglise françoise, *David Blondel*, raia le nom de JEANNE du Catalogue des Saints Péres. *Blondel*, Théologien versé dans l'Histoire Ecclesiastique & Civile, au beau milieu du XVII. Siècle, dans un Traité contre la Fable de la Papesse Jeanne, fit voir évidemment la fausseté de cette belle Histoire\*. On ne sçait si la Cour de Rome recompensa ce grand Service. Il auroit dû valoir un Chapeau rouge au bon Blondel, qui fut bien vilainement payé de ses penibles Recherches; Voyons comment.

Toutes les Femelles Catholiques Romaines, aux quelles on apprit, qu'un Calviniste, qu'un Huguenot, osoit prouver, que la Ste. Eglise n'eut jamais de Pape femelle, ne se posséderent plus. Elles entrèrent dans une rage inexprimable, contre le maudit Herétique, qui osoit nier, qu'une Jeanne eut jadis l'honneur d'être un Saint Pere, un Chef de l'Eglise. On prétend, qu'un nombre considerable de Dames du premier rang, jurèrent leur grand Dieu, qu'elles se feroient Huguenottes, si, par quelque Bulle suffisante, le Pape ne fauvoit point l'honneur de la Papesse. Les Evêques *in partibus*, les Moines & les Prêtres seculiers se virent reduits à prendre hautement le parti du Ministre Protestant, & de condamner les Chroniqueurs orthodoxes, Partisans du Pape feminin.

Le Clergé seroit-il parvenu à calmer la Sedition du Beau-Sexe, sans le secours du Temps & des Modes nouvelles? Jen doute. Toujours le Clergé n'empêcha point

\* Voici ce que *Guy Patin* écrivit en 1658. „Je feray venir „de Hollande le livre de *Maresius*, touchant la Papesse „Jeanne: les habiles gens croient ici, qu'il n'y a jamais „eu de Papesse. *David Blondel*, *Scaliger*, *Calvin*, *Chamier*, *Du Moulin*, & plusieurs autres grands Personna- „ges, ont été de cet avis, qui fait plus tôt une contro- „verse en histoire qu'en Religion. Ce *Maresius* est un „Picard bilieux, fort échauffé contre *Voëtius* & Mr. de „*Contralles*.“ Lettr. chois. de *G. Patin* T. I. Lett. CXXV.

point le Beau-Séxe de reprendre la Revolte, lors qu'on apprit que l'heretique Ennemi de la Papeffe, David Blondel\*, étoit devenu entierement aveugle. Ce fut alors que certaines Heroïnes, & principalement les Devotes, reprirent leurs criaileries. A les entendre, » la Justice divine vengeoit pleinement leur Séxe insulté. A l'honneur éternel de la *Jeanne*, Pape ou Papeffe, le Ciel priva de la lumiere du jour l'Hérétique scandaleux, le prophane David Blondel. Il se » crût Linx, dans l'Histoire de l'Eglise: le voila Taupe, dans un trou de son noir Cabinet!

Blondel, Théologien, Philosophe, & très-galant Homme, se consola, comme on doit se consoler, lorsque, Défenseur de la Verité, on n'irrite qu'une partie du Beau-Séxe. Blondel, quoique Théologien, Philosophe & très-galant Homme, manqua de perdre patience, lorsqu'il apprit que mille Huguenots se dechainoient contre lui & contre son Ouvrage. » Est-il permis, crièrent ces Huguenots, qu'un Ministre de la Religion Reformée demontre la fausseté d'une opinion, » importante aux Protestants de faire passer pour vraie\*\*? » Quelle honte de nettoyer le Papisme de ses ordures\*\*\*! On foutint, que des gens (les Cathol. Rom.) » qui ne cessioient d'accabler de calomnies la Memoire des Reformateurs, ne meritoient pas qu'un Protestant les traitât avec tant de justice & de charité.

B 3

C'étoit

\* Blondel, en 1650. accepta une chaire d'Histoire à Amsterdam. L'air de cette ville, dit-on, disons mieux, son travail perpetuel & ses veilles immodérées, lui causerent tant de fluxions sur les yeux, qu'il en perdit la vue. Il mourut le 6 Avr. 1655. âgé de 64. ans, au grand regret du Monde savant, & equitable. On vit alors paroître: *Traité contre l'Eclaircissement donné par M. Blondel, en la question, si une Femme a été assisté au Siege Papal de Rome, entre Leon IV. & Benoît III? par Congnard*, 8. Saumur 1655.

\*\* Præfat. *Apologetica apud Maresium*.

\*\*\* *Curcellans in Refut. Samuel. Maresii*.

C'étoit-là seulement le langage des plus moderés. D'autres, plus échauffés crièrent contre le pauvre Blondel, comme contre un homme, qui s'étoit laissé corrompre par les ennemis de la Religion, pour trahir la Cause protestante\*.

Voilà ce qu'on gagne, quand on s'érige en Avocat de la Verité, contre les Defenseurs d'une Fable divertissante! Non seulement le docte *Samuel des Marêts* Ministre protestant & Professeur de Théologie, mais encore, & long tems après lui, un *Spanheim* \*\*, Savant Professeur de Theologie à Leide, devint le Protecteur d'un Fantôme historique, qu'on voulut ramener sur le Théâtre. Le grand *Saumaïse* s'en feroit fait un devoir glorieux, s'il n'eût été tout occupé, par ses fameuses querelles avec le grand *Milton*. Le celebre *Jean le Clerc*, qui ne decidoit point legèrement, se declara de même pour la réelle existence de Madame la Papesse. La Discussion historique de *Spanheim* reçut donc d'abord de grands eloges, & vivra à jamais, au moins dans la Bibliothèque universelle\*\*\*. Je pourrois citer encore bien d'autres ouvrages très respectables, où, sur la foi de *Martin de Pologne*\*, le Pape *Jean VIII*, Anglois de nation, a dû changer de Sexe, & devenir *Jane*. Sur la fois des Opuscules du Savant *Colomies*, on assure, que dans la  
Cathc-

\* *Sarravius Epist.* CLXXVIII.

\*\* *Friderici Spanhemii F. de Papa Femina inter Leonem IV. & Benedictum III. Disquisitio historica, qua ut Onuphrii, sic præcipue Allatii, Labbei, Blondelli, Lannoji, Mabilloini, adversus Papißam præsidia excutuntur.* Lugd. Bat. 1691. in 8. De cette Dissertation feu M. Lefant tira son *Hist. de la Papesse Jeanne*, dont M. de Vignoles donna une nouv. Edit. en 2 Vol. 1690.

\*\*\* Tome XXI. Mois d'Août 1761.

† *Martinus Polonus* fav. Dominicain, & Auteur d'une Chronique, qu'il finit au Pape Jean XXI. inclusivement, où il rapporte la Fable en question.

Cathedrale de *Siene*, on voit toujours la Statuë de la Papeffe Jane, & on peut être assuré, qu'on ne voit point cette Statuë, dans cette Cathédrale gothique, d'ailleurs très-digne d'être bien vuë.

Un Docteur Anglois\* soutient que cet Esprit de partialité & de fourberie, si familier autrefois à l'Eglise, n'a pas été chassé entierement du zèle des Chrétiens par la Réformation. „Les Protestants, dit-il „par exemple, se sont divertis, pendant un tems considérable, de l'Histoire de la Papeffe Jeanne; & les Catholiques-Romains, faute de pousser assez loin leurs recherches sur cette matiere, ont été obligés de nous laisser jouir de cette satisfaction. A la fin, Blondel, Protestant François, a fait voir évidemment que ce sujet de joie & de triomphe n'est qu'une fable; & Spanheim, aussi bien que des Marêts, a fait envain une grande parade d'erudition, pour retablir le credit de ce fait.“ Le Docteur Anglois ne les en blâme point; mais il ne scauroit pardonner à ceux qui sont convaincus que Blondel a raison de lui scavoir mauvais gré de sa decouverte.

Convaincu que Blondel a raison, je le felicite sur sa decouverte. Je m'en vais l'appuyer de toutes les forces de mon Jugement, en qualité de Canoniste.

S'il étoit vrai, comme on le prétend, qu'après la mort de *Leon IV.* arrivée le 17 Juillet 855. le Conclave eut jugé à propos de faire un Pape femelle: le Conclave se seroit acquis le Droit d'élire des Femelles. Les Cardinaux auroient ainsi furieusement étendu leur Droit Actif, en fait d'Élection Papale. Mais n'auroient-ils point, en même tems, appelé tout le Beau-Sexe au Droit Passif de l'Élection Papale? Sans contredit ce Sexe auroit acquis ce Droit Passif, dont les

B 4

Car-

\* Le Docteur B. M. Son ouvrage a été traduit par *Van Effen*, sous le titre de *Pensées libres sur la Religion, l'Eglise & le Bonheur de la Nation.* 2 T. Amst. 1738.

Cardinaux furent toujours trop jaloux, pour le partager avec des Non-Eminences\*.

J'infère de tout cela, que si, dans le neuvieme Siecle, les Cardinaux eussent acquis le Droit d'élever à la Papauté une Femme, par l'Élection, de la Dame Jeanne: les Cardinaux auroient scû se maintenir, en ce Droit d'Élection, de sa nature indisputable, par de frequentes Élections pareilles. Pour en douter un moment, il ne faut pas connoître l'Eglise. Que les Avocats de la Papesse nous prouvent, par quelque exemple, que le Sacré Collège ait jamais perdu le moindre Droit, faute d'exercice.

J'infère de tout cela, que si le Sacré Collège, par l'Élection d'une Papesse, eût accordé au Beau-Sexe le Droit passif d'Élection, en latin: *Jus Electionis passivum*: le Sacré Collège n'auroit jamais depouillé le Sexe d'un Droit spirituel, acquis dès le neuvieme Siecle de l'Eglise Romaine, dans un Conclave!

Les Présomptions d'une criante Injustice, selon toutes les Loix humaines, ne doivent point tomber sur un Collège laïque. Comment pourroit-on faire tomber, sur le Sacré Collège, le soupçon d'avoir enlevé tyranniquement au Sexe son Droit Passif, dans les Élections papales?

Concluons, que si la fameuse JEANNE I. en 855. eut été canoniquement éluë, Pape ou Papesse: bien d'autres Vierges, & sur tout la Vierge Reine Christine, auroient

\* L'Empereur Maximilien, Gr. Pere de Charles-quin, brigua vainement la Thiare. Il prétendit, que la dignité Patriarchale étoit renfermée dans la dignité imperiale. Il prit là-dessus le titre de Souverain Pontife & dans une Lettre à sa fille Marguerite, Duch. Douair. de Savoie & Gouvern. des Pais bas, il se soucrivit: *Maximilianus futur Pape. Lettr. de Louis XII. T. IV. Bruxell. chez Foppens 1712.*

auroient été coëffées de la Thiare. Mais que dis-je ? C'est une consolation pour les Particuliers, que jamais Prince s'est mis sur le St. Siege.

On me dira que je radotte. Que le Conclave de l'an 855. par une erreur humaine, croyant de mettre un Mâle sur le St. Siege, y mit à son insçû, une Femelle.

*Ad populum Phaleras!* C'est à dire, en François ... A d'autres. Je sçai qu'un Officier, au lieu d'enrôler un Grivois, enrôle quelquefois une Grivoise. Je defie tous les *Jeannistes* de me nommer un Corps ecclésiastique, qui, dans l'election d'un Chef, se soit trompé si lourdement. Supposons le fait possible, qu'à Paris les Cordeliers, dans leur grand Couvent, eussent eu le malheur, ou pour mieux dire, le bonheur de recevoir, sur le pié de Novice, la celebre *Ninon de l'Enclos\**, sans connoissance de son Sexe. Supposons, qu'au bout d'un petit nombre d'années, les Cordeliers, dans une sainte ignorance, eussent fait par une election unanime, de l'aimable Pere *Ninon*, leur superieur, leur Pere Gardien. Supposons, que par hazard, ou par quelque événement naturel, le Sexe du Pere Gardien se seroit manifesté, dans le Couvent des grands Cordeliers: le Public en auroit-il appris le moindre mot? Il faut être Archi-Calviniste, mal instruit de la Discipline & Police Ecclesiastique, pour s'imaginer que des Aventures pareilles parviennent à la connoissance du Public, du prophane Vulgaire.

B 5

Selon

\* Anne d'Autriche envoya à Ninon un Exempt de ses Gardes, pour lui donner ordre de se retirer dans un Couvent, dont elle lui laissoit cependant le choix. Ninon, sensible à cette bonté, se decida sans peine pour le Couvent des grands Cordeliers. *Memoires sur la Vie de l'Enclos* T. 1. p. 41.

Selon moi, cette Babiote doit donner un grand poids au *Traité du bon Blondel, contre la Fable de la Papesse Jeanne*. Si le Beau-Séxe s'en scandalise, & m'excommunie: Patience! Je ne suis plus en âge, de nuire à la Verité, dans l'espoir d'être payé de cette bassesse, par des Belles qui pensent mal. En faveur des Femmes qui pensent bien, je ferai dans l'Histoire profane une Decouverte glorieuse, & bien plus importante que celle de Blondel, dans l'Histoire Ecclesiastique. Ma Decouverte doit me valoir, dans la République des Dames, le Titre de *Defenseur du Beau-Séxe*. Pour satisfaire les Belles, dont la curiosité ne souffre aucun délai, je dirai ici, que je suis en état de publier un *Traité contre la Fable de la Matrone d'Ephese*. Les vieux Celibataires, & mêmes des Maris mauvais plaisants, pendant le Cours de XVIII. Siècles, se sont divertis de l'Histoire de la Matrone d'Ephese; & les Femmes, hors d'état de faire des recherches dans l'Antiquité, ont été obligées de souffrir les impertinences des Railleurs. Il ne tient maintenant qu'à moi, d'enlever à notre Séxe ce grand sujet de joye & de triomphe. En publiant mon *Traité*, je mets les Femmes & les Veuves hors de toutes insultes sur cet Article. Mon *Traité*, decouvrant l'imposture, sans doute engagera à se marier tous ceux que l'Histoire de la Matrone retient dans les fers du Celibat.

Mais est-il écrit au Livre du Destin, que sans la moindre recompense, je dois publier brochures sur brochures, à l'honneur & à la gloire du Beau-Séxe? Je le crois trop genereux, pour être éternellement ingrat envers moi. D'un autre coté, je suis trop galant homme, pour vendre à des Dames un *Manuscrit*, dont elles ne connoitroient que le titre. Faisons ainsi l'analyse de notre Ouvrage.

Le *Traité contre la Fable de la Matrone d'Ephese*, avec des *Remarques critiques & historiques*, offre d'a-  
bord

bord au Lecteur le Conte satyrique, qu'on debitoit dans l'Antiquité, aux depens d'une Ephesienne, Veuve de qualité. Faute de Narrations grecques, on en donne les Narrations Latines de *Petrone* & d'*Apulée*. En de petites Notes grammaticales & critiques, on fait sentir l'enorme difference de ces deux Recits, & combien *Apulée* est au dessous de *Petrone*, sur lequel il auroit dû rencherir. On avouë pource, que cela n'est pas possible. Ces Recits sont suivis d'une Traduction françoise, en Vers Gaulois. Comme cette Traduction a plus de 566 ans, & par consequent n'est guere plus intelligible; on s'offre de la supprimer. On fournit la *Matrone d'Ephese* sur le pic d'un Conte en Vers, tiré des Contes de *la Fontaine*, qui sans avoir jamais été flatteur outré des Femmes, traite de Conte usé, commun, & rebatu, celui de *la Matrone*. On fournit ensuite les Traductions, en prose françoise, par *St. Evremond*, *Bussy Rabutin*, *Nodot* & *Houdard de la Motte*. De crainte de trop grossir l'Ouvrage, on ne fait qu'une mention legere des Traducteurs Espagnols, Italiens, Anglois, Allemands, &c. en vers & en prose.

Ce n'est que dans la seconde Partie du Traité, qu'en Critique, Chevalier errant à l'honneur du Beau-Sexe, je tombe sur les Partisans de la *Matrone*. Pour donner ici un échantillon de ma bravoure, disons, que je fais pic & repic & capot un celebre Evêque\* de *Chartres*, Anglois de nation, Homme savant, & un des plus polis Ecrivains de son Siècle. Dans un Traité en latin, des Vanités de la Cour, ce Prélat assure que l'Histoire de la *Matrone d'Ephese* est une Histoire

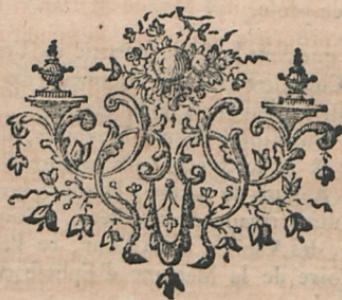
\* *Jean de Saxisberi*, né en Angleterre vers l'an 1110. & mort Evêque à *Chartres* en 1182. Son Traité des Vanités de la Cour est intitulé: *Polycraticus; sive de Nugis Curialium & Vestigiis Philosophorum*, & doit être traduit en françois.

foire véritable, & que cette veuve fut punie de son parricide & de son adultere, à la vuë du peuple d'Ephese. L'Evêque de Chartres ajoute, que St. *Jerôme* dit, que Petrone n'est pas le seul qui a decrit ainsi le vrai caractère des Femmes, & montré leurs foibleſſes, *ridendis*, qui meritent de servir de riſée à tout le monde\*.

Je refute cet Evêque d'une façon si rude, que j'en rougis lorsque j'y pense. Je n'en dirai pas d'avantage, de peur de trahir les Secrets de mon MSCRT. Souhaittez vous, Belles! qu'il soit imprimé?

Deputez vers moi trois jeunes Veuves, belles comme le jour & vetuës comme la Nuit. Contre le Reçu de trois Baisers innocents, elles recevront le Traité contre la Fable de la Matrone d'Ephese!

\* *Traët. de Nugis Curialium &c.* Libr. VIII, C. II. p. 586 v. le *Petrone* de *Nodor* T. II. p. 184.



S U R  
LE NOMBRE DE NEUF.

**M**r. de Fontenelle a remarqué une singularité du nombre de neuf; c'est que ses multiples donnent toujours neuf, lorsque vous faites une addition des nombres exprimés par les figures, dont ces multiples sont composés; ainsi deux fois neuf font 18 & les Chiffres 1 & 8 font 9 trois fois neuf font 27 & les Chiffres 2 & 7 font 9. Cette propriété ne se borne pas au dessous de cent, & elle s'étend à tous les multiples de neuf possibles. Bien plus, en renversant l'ordre des figures, dont le Chiffre est composé, en sorte que vous fassiez d'autres nombres, pourvû que ce soient toujours les mêmes figures, vous trouverez aussi toujours ou neuf, ou des multiples de neuf. Et la différence de ces Chiffres ainsi renversés, fera toujours pareillement ou neuf, ou des multiples de neuf. Mr. de Mairan a découvert une autre propriété singulière du nombre de neuf &c. " \*

Il faut l'avouër, la Remarque est curieuse; & peut être toute propre à frapper des Esprits superstitieux où foibles. On ne sçait que trop, à quel point, même en nos jours encore, on se plaît à trouver du merveilleux en certains nombres impairs. Les Amateurs des Lotteries\*\*, en Italie sur tout, attachent volontiers des vertus *occultes* à leurs nombres favoris; & se ruinent souvent sur la foi d'une prédilection si ridicule.

Les

\* V. le Traité de l'Opinion par le Gendre Marq. de S. Aubin. Tome sec. p. 421. Edit. 1735. Tome IX. p. 231. Edit. 1758.

\*\* Un Seigneur Anglois achetta cherement le Numero 999. d'une Lotterie, & s'en repentit plus de 999. fois; tant les Railleurs le tourmenterent.

Les Joueurs s'entêtent également tantôt d'un trois, tantôt d'un cinq, tantôt d'un sept, où d'un neuf, sans pouvoir s'expliquer à eux mêmes la raison d'un entêtement si puéril. On a vû des Joueurs se jeter à corps perdu. dans les abîmes de l'Algèbre. Pourquoi? par ce qu'on debitoit, que le fameux *I. Law*, heureux en tous les jeux de hazard, connoissoit par l'Algèbre les nombres heureux & malheureux du jour. C'est pourtant l'Algèbre, qui précisément demontre que la chose est impossible.

On ne condamnera donc point la liberté que je prends, d'examiner la curieuse Remarque du célèbre Fontenelle. J'avouë de créchef, qu'elle est frappante, & pour tout dire, qu'elle est digne de son Auteur. Pour amuser mon Lecteur, je rendrai la chose plus sensible, en l'exposant à ses yeux, plus tôt que de le renvoyer aux Nouvelles de la République des Lettres\*. Ceux qui desireront d'approfondir la Decouverte de M. de *Mairan*, d'une autre propriété encore bien plus singuliere, du nombre de neuf; en trouveront des Exemples, dans l'Histoire de l'Academie des Sciences, ann. 1726. p. 36.

## S I N G U L A R I T E

D U

## N O M B R E D E N E U F.

2 fois 9 font 18	& 1 & 8 font 9
3 fois 9 font 27	& 2 & 7 font 9
4 fois 9 font 36	& 3 & 6 font 9
5 fois 9 font 45	& 4 & 5 font 9
6 fois 9 font 54	& 5 & 4 font 9
7 fois 9 font 63	& 6 & 3 font 9
8 fois 9 font 72	& 7 & 2 font 9
9 fois 9 font 81	& 8 & 1 font 9

10

\* Sept. 1685. art. 2. p. 944.

$$\begin{array}{l}
 10 \text{ fois } 9 \text{ font } 90 \quad \& \quad \frac{9}{9} \quad - \quad - \quad 9 \\
 11 \text{ fois } 9 \text{ font } 99 \quad \& \quad \text{voilà un double } 9 \\
 12 \text{ fois } 9 \text{ font } 108 \quad \& \quad \frac{108}{9} \quad - \quad \text{font } 9
 \end{array}$$

De peur d'ennuyer, finissons, puisqu'on a averti que cette singularité ne se borne pas, mais s'étend à tous les multiples possibles. Les Incrédules pourront se donner la peine, ou se procurer le plaisir de vérifier cette propriété surprennante. Elle se présente à quiconque est tant soit peu chiffré. C'est une Verité, dont toutes les Religions doivent confesser l'Evidence. L'Esprit de Parti le plus opiniâtre ne scauroit s'inscrire en faux, contre ce Phénomène arithmétique.

Un Professeur en Mathematiques\*, consulté là-dessus en Hollande, repondit de la façon suivante à son ami: » Je viendrai d'abord à la question, que vous me faites, savoir pourquoi c'est que la Somme des Caractères provenant de la multiplication d'un neuf par quelque nombre que ce soit, est de même toujours une ou plusieurs fois neuf. Premièrement je pourrois vous dire qu'il y a des choses, où il se rencontre de certaines propriétés, au dessus des quelles il est impossible de remonter. Par exemple, un Géometre, qui sera tant soit peu versé dans son art, vous dira que la diagonale d'un quarré est incom-  
 mensurable à l'un de ses côtés: il passera outre, il vous démontrera cette propriété aussi aisément qu'il vous fera voir que tout angle au demi Cercle est  
 » droit

\* Feu Mr. Tyffot de Pator, Prof. ord. en Mathem. à Deventer, v. les Lettres choisies T. I. Lettre LXVI. p. 348-350. imprim. à la Haye en 2 Vol. in 8. 1717.

„droit, ou que les trois angles d'un triangle sont  
 „égaux à deux droits; mais qu'il vous montre la cau-  
 „se de cette propriété, c'est ce qu'il ne fera jamais  
 „d'une manière, qui se puisse concevoir; je nie mé-  
 „me qu'il soit en sa puissance d'en avoir aucune Idée.“  
 Là-dessus le Professeur se jette dans l'Algèbre, & dit  
 après, *pour plus grand éclaircissement*, des choses  
 que je n'entends point, & qui, je crois, n'oseroient  
 entrer dans une Faribole.

Par conséquent je me contenterai de dire, que la  
 Remarque de feu M. de Fontenelle, sur le nombre de  
 neuf, a fait faire des Speculations aux Mathematiciens  
 & aux Algébristes. Au moins le savant Professeur,  
 que je viens de citer, a été réduit à confesser, qu'*il*  
*y a des choses, où il se rencontre de certaines pro-*  
*priétés, au dessus des quelles il est impossible de re-*  
*monter.* Cet aveu imprimé ne sçauroit que faire hon-  
 neur aux Manes de l'illustre Fontenelle.

Avant que de m'expliquer sur le Phénomène en  
 question, je ferai, en faveur des Partisans du nombre  
 de neuf, quelques remarques en *Babioliste*.

Fontenelle, premier Faiseur de la Remarque sur le  
 nombre de 9 fut le Cajoleur perpétuel de toutes les 9  
 Muses ensemble. L'observateur poussa sa vie au de là  
 de 99 ans, & au de là de 9 mois.

On sçait de le nombre de neuf, comme le premier  
 quarré, produit par le premier des nombres impairs,  
 eut l'honneur d'être consacré aux 9 Muses\*.

A l'honneur du cher Fontenelle, on devoit donc  
 prouver poëtiquement, qu'en recompense de sa re-  
 marque, touchant le nombre de neuf, les neuf Muses  
 engagèrent les trois Parques, à filer les jours du Poëte,  
 au

\* *Cæl. Rhodius. L. 22. C. 8.*

au delà de 99 années, au delà de 9 mois, & de 9 semaines sans lui permettre d'achever le Siècle de sa vie. Il mourût, notez, le 9 de Janvier, 1757, étant né le 24. de Janvier 1657. Pour la rareté & singularité du fait, que ne naquît-il un neuf de Novembre? Que ne mourût il un neuf de Novembre! Il a prononcé soixante & neuf Eloges d'Academiciens morts, ses Confreres.

Il faut esperer, que les neuf Filles du Ciel ne seront pas moins reconnoissantes, envers l'illustre Mr. de *Mairan*. Sa seconde decouverte surpasse infiniment la premiere. Cellecy, comme bien d'autres, ne doit peut-être qu'au simple hazard sa tardive existence. La decouverte de Mr. de *Mairan*, est sans contredit un fruit de Reflexion. Il se peut, que sans la remarque de *Fontenelle*, celle de Mr. de *Mairan* nous seroit encore inconnue. Mais qu'importe? Ce dernier a toujours decouvert une nouvelle propriété du nombre de neuf, sçavoir, que si l'on change l'ordre des Chifres, qui expriment un nombre quelconque, par exemple, de ceux qui expriment vingt-un, ce qui fera douze; de ceux qui expriment cinquante-deux, ce qui fera vingt-cinq; Il se trouvera toujours que la difference est neuf, ou un multiple de neuf. Comme dans ces deux Exemples, où la difference de 12 & de 21 est neuf; & la difference de 25 & de 52 est 27 c'est à dire, trois fois neuf, qui est un multiple de neuf. La même Propriété subsiste, quoiqu'on prenne de plus grands nombres, susceptibles par consequent d'un bien plus grand nombre de changements, dans l'Ordre de leurs Chifres, & elles subsistent dans tous ses changements. Cette propriété, qui se trouve entre deux nombres, subsiste aussi entre leurs puissances quelconques, c'est à dire, que les differences de leurs Quarrés & de leurs Cubes sont toujours neuf, ou des multiples de neuf.

Selon mon devoir, & suivant mon penchant, je respecte tous les grands Génies. Leurs Découvertes, en apparence absolument inutiles, ne laissent pas d'être respectables. Le Tems developpe quelquefois l'utilité secrette d'une Observation d'abord sterile. Par cette raison, je n'ai pû m'empêcher de faire des Remarques sur la Remarque de Fontenelle.

J'avoüë, que je suis surpris, de ce que feu Mr. le *Grand, Marquis de St. Aubin*, en revoyant son *Traité de l'Opinion*, ne se soit point apperçu d'une espèce d'illusion, dont je m'apperçois très-bien, à ce que je m'imagine.

La merveilleuse Propriété, decouverte par feu M. de Fontenelle, n'est point dans le nombre de *Neuf*. Elle ne résulte que des Chiffres *Arabes*, à l'occasion du 9. arabe ou indien.

Prouvons le fait, sans le secours de la Géometrie, ou de l'Algèbre. Servons nous du Chiffre Romain & de la Langue françoise.

II fois IX font XVIII	font dix & huit.
III fois IX font XXVII	font vingt & sept.
IV fois IX font XXXVI	font trente & six.
V fois IX font XLV	font quarante & cinq.
VI fois IX font LIV	font cinquante & quatre.
VII fois IX font LXXIII	font soixante & trois.
VIII fois IX font LXXXII	font soixante & douze.
IX fois IX font LXXXI	font quatre vingt & un.
X fois IX font XC	font quatre vingt dix.
XI fois IX font XCIX	font quatre vingt dix & neuf.
XII fois IX font CVIII	font cent & huit.

On n'avouera que les multiples du 9 arabe ou barbare, ne conservent point leur singuliere propriété, ni

ni dans les Chiffres Romains, ni dans les Lettres de l'Alphabet quelconque.

Si les Anciens eussent eu des Chiffres, aussi propres pour les grands Calculs, que le sont les Chiffres arabes: selon toutes les apparences, les Anciens se seroient servis de l'Algèbre, en leurs Problèmes de Géométrie. Sans les Chiffres arabes, Alphonse X. Roi de Castille, n'auroit pû, en 1270. faire rediger ses Tables nommées *Alphonssines*; les Tables *Rodolphines*\* n'existeroient point, sans les Chiffres susdits. Quel bonheur pour l'Europe de les posséder!

Ici je me sens tenté d'enrichir ma Babiole d'un Episode arithmétique. Ma tentation est d'autant plus forte, que je n'ignore point l'accueil qu'on fait aux Digressions les plus étranges! Il ne tiendrait ainsi qu'à moi d'amener adroitement ici la belle *Arithmétique Binaire*, que l'illustre *Leibnitz* présenta en 1702. à l'Academie Royale de *Berlin*. Mais je n'ose me livrer à ce plaisir, par ce que je dois supposer, qu'on connoit assez la Pièce amusante, que là dessus Mr. *Danicourt* a fait insérer dans les *Melanges de Berlin*; voyez la vie de *Leibnitz*. Il ne seroit pas difficile de glaner sur un chemin si bien préparé & applani avec tant d'elegance.

Contentons nous d'avertir la jeunesse, & bien de Vicillards mêmes, qu'on abuse de l'Arithmétique, ainsi que de bien d'autres Sciences. On se moque, il est vrai, des Vertus, que *Pythagore* attribuoit aux Nombres. Des Fourbes ne laissent point cependant de trouver des dupes, qui se plaisent à trouver du *Merveilleux*, en ces Nombres si simples, si naturels, & par conséquent incapables de contenir la moindre *Merveille*.

C 2

veille.

\* Commencées par *Tycho-Brabe*, & achevées par *Kepler* dans le XVII. Siècle.

veille. J'agirois contre mon propre Principe, si je rapportois les Puérilités qu'on tire de la combinaison des Nombres & d'autres operations pareilles. On ne doit point en être surpris, puis que les anciens Medecins, & Hippocrate même, respectoient sur cet article la doctrine de Pythagore. Il ne s'agit pas de ces jours de Crise, que l'Experience rend de jour en jour plus respectables que jamais. Je dois croire, comme un Article de foi en Medecine, que dans une infinité de maladies, le neuvieme jour est très-dangereux pour les Malades. Cette verité ne m'empêche point de trouver *Auguste* assez mal fondé, lorsqu'il se felicita d'avoir passé sa soixante & troisieme année, qu'il regardoit comme très-dangereuse, parce qu'elle est le produit de neuf par sept. Je trouve, on devinera bien pourquoi, extremement plus perilleuse la grande année. Non parce qu'elle est précisément le \* Quarré du Neuf; mais parce qu'elle est si favorable aux Chênes, & si peu aux Créatures vivantes. Je confesse que le divin *Platon* mourut en cette année, redoutable pour tout être qui respire, pour les Corbeaux, pour les Cerfs mêmes, quand il seroit vrai, que ces animaux vivent plus long tems que nous, chose dont je doute. Oui, le divin *Platon* mourut dans la premiere année de le 108eme Olympiade \*\*, en sa quatre vingt & unieme année. En resulte-t-il que ce fut le Quarré du Neuf, qui suffoqua le divin *Platon*? On ose s'imaginer, que bien de Trembleurs pour les années climactériques, ne seroient pas fâchés de mourir comme *Platon*. Il ne perdit pas la vie dans une Bataille,

\* Le quarré est un terme d'Algebre, le produit d'une quantité multipliée par elle même. Neuf fois neuf font quatre vingt & un.

\*\* Comptez les Olympiades, <sup>1</sup> o font neuf: quelle Remarque! <sub>8</sub>

taille, dans une Escarmouche, à quelque Siège de longue durée. A l'âge de quatre vingt & un an, il mourut subitement, dans un Festin, le propre jour de sa naissance! Auroit-il pû célébrer plus heureusement sa Fête?

Le nombre de neuf, certes en lui même, n'a rien de malfaisant, ni de bienfaisant, que ce que la Superstition à credit lui prette. Veut-on absolument lui attribuër quelque influence? J'y donne les mains de tout mon cœur. Que cette influence soit néantmoins heureuse, & fondée sur la Sageſſe impenétrable de la divine Providence.

Difons qu'il a plû à la Providence divine de fixer, comme Terme ordinaire, le Terme de neuf mois, pour la residence des Enfants dans le sein de leurs Mères. Encore pourroit-on prouver fans peine, que la plupart des Enfants ne voyent le jour, qu'après les neuf mois, & dans la quarantième semaine de leur existence.

Pour finir par une autre pauvreté, difons ici, qu'on a vû des hommes d'esprit admirer réellement le misérable Triangle, par lequel un plaſant prétendoit démontrer la parfaite égalité de trois Religions bien différentes. Posez, diſoit-il gravement, posez un Triangle. Marquez chaque Angle d'un Nombre quelconque. Additionnez ces nombres. Ensuite à ces nombres mêmes, ajoutez, en croix, leurs propres produits. Additionnez enfin le nombre d'en haut & le nombre d'embas: vous trouverez, en chaque Religion, la même valeur & une production toute égale. Donnez, par exemple, dix au Chrétien, cinq au Juif, & trois au Turc. Vous serez étonné de la diverſité des Chiffres & des Figures, qui pourtant ensemble produiſent toujours le même nombre, ſçavoir dix huit. Gatons un peu de papier, pour rendre la chose plus touchante.

CHR.

10

15 . 13

JUIF. 5.

TURC.

8

18

Le Chrétien 10 &amp; le Juif 5 font 15.

Le Chrétien 10 &amp; le Turc 3 font 13.

Le Juif 5 &amp; le Turc trois font 8.

Tous trois ensemble 10, 5 &amp; 3 f. 18.

additionnez en croix 5 &amp; 13 font 18.

de même 15 &amp; 3 font 18.

le haut 10 l'embas 8 font 18.

Le Chiffre arabe n'entre pour rien en ce beau compte; c'est le Triangle, qui, très naturellement, produit cet effect.

CHR.

X

XV

XIII

JUIF. V.

VIII

XVIII

III. TURC.

Voilà,

Voilà, dira-t-on, une insigne Babiolo! certes, on ne la leroit point ici, si l'on ne sçavoit, à la honte du Siècle, qu'on se sert de bien d'autres misères arithmétiques, pour en imposer au crédule Vulgaire\*. On ne touchera pas cette corde, sans quoi il faudroit parler de certain jeu de la Trigonométrie sphérique. Retournons à notre nombre de neuf. Felicitons les Anciens de n'avoir pû remarquer en lui, sa propriété Arabesque. Felicitons en de même certains Siècles Chrétiens, où le nombre de neuf n'étoit point indifférent à l'Eglise; & finissons ici la Babiolo, de crainte d'en faire une Pièce serieuse, dans la perilleuse Année climatérique de ce dix huitieme Siècle, dix & huit, Double du Neuf!

*Nescio quod mihi,*

*Nescio quod animus grande præfagit malum.*

*Senec. Herc. fur. Act. V.*

\* Voyez par exemple Bodin L. IV. Ch. II. de la République; lisez encore p. 561. jusqu'à la fin du Chapitre. On sera surpris des Misères qu'il debite au sujet des Nombres carrés & solides de sept & de neuf &c. &c. Cependant des Fourbes s'en servent encore pour dupper des Sots.



S U R  
L' ALBUM AMICORUM  
D U  
VOYAGEUR ALLEMAND.

C'est une coutûme generale en *Allemagne* que de  
 „voyager: nous voyageons de Père en Fils,  
 „sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-  
 „tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous  
 „nous préparons au Voyage. La premiere chose dont  
 „on se fournit, c'est d'un *Itineraire*, qui enseigne  
 „les Voyes; la seconde, d'un petit Livre qui apprend  
 „ce qu'il y a de curieux en chaque Pays. Lorsque  
 „nos Voyageurs sont Gens de Lettres; ils se munissent,  
 „en partant de chez eux, d'un Livre blanc, bien re-  
 „lié, qu'on nomme *Album Amicorum*, & ne man-  
 „quent pas d'aller visiter les Sçavans de tous les Lieux  
 „où ils passent, & de le leur présenter afin qu'ils y  
 „mettent leur Nom; ce qu'ils font ordinairement en  
 „y joignant quelques propos sententieux, & quelque  
 „temoignage de bienveillance en toutes sortes de  
 „Langues. Il n'y a rien que nous ne fassions, pour  
 „nous procurer cet honneur; estimant que c'est une  
 „chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu  
 „de vuë ces gens doctes, qui font tant de bruit dans  
 „le Monde, & d'avoir un *Specimen* de leur écriture.  
 „Il (*l'Alb. Amic.*) nous est aussi d'un très-grand se-  
 „cours dans nos debauches: car lorsque toutes les fan-  
 „tës ordinaires ont été buës, on prend l'*Album*  
 „*Amicorum*, & faisant la revuë de ces grands Hon-  
 „mes, qui ont eu la hontë d'y mettre leurs Noms,  
 „on boit leur santé copicusement \*.”

Nom-

\* V. *Saint Evremond*, T. I. *Sir Politick Would-be* A& III.  
 Sc. II. où un Voyageur Allemand s'exprime de la sorte.

Nombre d'Allemands conviennent, que leurs Pères voyagerent si sagement, chacun pourvû d'un gros & long *Album Amicorum*, proprement relié. N'oseroit-on point demander à la Nation germanique, par quelle raison cet ancien usage s'est presque entièrement aboli? j'ai rencontré, j'ose le dire, plus de cent Allemands, auxquels j'ai demandé l'*Album*, pour y mettre une Sentence grécque ou latine, avec mon nom & mes qualités. Ces jeunes gens me protestèrent en honnêtes gens, de n'avoir point d'*Album*; ils ne sçavoient que confusement ce que c'étoit, sur un oui-dire.

Les Allemands, si je ne me trompe, ont eu grand tort d'abolir un usage si sensé. Selon moi, tout Voyageur, homme de lettres, devoit être muni d'un ample *Album*, & à son honneur, & pour la satisfaction de sa Postérité.

Prouvons la chose, par un Fait encore recent à ma mémoire. Un Gentilhomme . . . (je supprime son nom par pure modestie, parce que nous eumes l'honneur réciproque de nous complimenter de loin,) un Gentilhomme, qui avoit beaucoup voyagé, & n'avoit jamais parlé de ses voyages, mourût par malheur, sans penser au dernier Voyage involontaire & très-précipité. L'Orateur sacré, qui devoit en chaire prononcer l'Eloge funebre du Defunct, fut prié de vanter beaucoup ses Voyages, faute d'autres matieres. L'Orateur, par malheur homme trop consciencieux, refusa impoliment de louer sur de simples Recits sans preuves. Il avoit connu parfaitement le Mort; & ne l'avoit jamais soupçonné d'être sorti de sa Patrie. Les Heritiers, par un coup de bonheur, parmi les Papiers du Trepasé, trouverent son *Album Amicorum*. Il étoit scandaleux. C'étoit positivement ce que les jeunes Libertins appellent entre eux un *Sottisier*, un Recueil d'Obscenités en vers & en prose. Pour l'honneur

neur du défunct, on auroit dû brûler ces fales Archi-  
ves. Comme elles prouvent que leur Collecteur  
avoit presque fait le tour de l'Europe; elles furent  
produites à la gloire du Voyageur, & citées en chaire,  
par le Harangueur sacré.

On ne rapporte ce Fait, que pour demontrer l'uti-  
lité d'un *Album*. Celui, dont je viens de parler,  
deshonoroit son Possesseur, & ne laissa pas de contri-  
buer à sa gloire. Au moyen de son *Album*, & de  
son Arbre généalogique, le Gentilhomme fut traité  
d'*Ulyffe teutonique*, en son Oraison funebre. Le fameux  
Comte de *Peterborough*, connu dans toutes les Cours  
de l'Europe, se vançoit d'être l'homme de l'Univers,  
qui avoit vû le plus de Postillons & le plus de Rois.  
Si ce Comte, en partant de chez lui, s'étoit muni de  
trois Livres blancs & bien reliés; s'il en eut fait un  
*Album Regum & Reginarum*; un *Album Amico-  
rum & Amicarum*; un *Album Antecursorum vete-  
rariorum*; l'illustre Famille de cet illustre Voyageur,  
posséderoit, en ces trois Livres, un Trésor, qui uni-  
que en son espèce, feroit plus curieux à voir, que  
tous les Manuscrits d'Oxford & de Cambridge.

Pouvoir se vanter d'avoir vû toutes les Têtes cou-  
ronnées de l'Europe, c'est peu de chose, à mon avis.  
J'ai cent fois vû certain Courier de Cabinet, qui se  
vançoit du même honneur, sans me rendre jaloux de  
sa haute fortune.

Prouver, l'*Album* sur table, d'avoir connu toutes  
ces Têtes Royales; c'est quelque chose à mon avis.  
Prouver de plus, qu'on en a reçu des Eloges & des  
Temoignages d'estime; montrer des *Specimina* de  
leurs Ecritures; c'est à mon avis, le *Non plus ultra*  
des Voyageurs & des Voyagistes.

Je prévois que certains Esprits Philosophes, en li-  
sant cecy, hausseront les épaules. Ils diront que des  
Eloges,

Eloges, très-humblement mendiez, ne decident de rien. Qu'en toutes les Cours, & même en des Cours très-Protéstantes, on prodigue de l'Eau benite, qui n'est que de l'Eau toute claire; & qu'à Londres on se seroit moqué du Comte de Peterborough, si, pour tout merite, il n'eut produit que son *Album Regum & Reginarum*, rempli d'Eloges quêtés.

Cette Objection seroit si impertinente, que je ne l'honorerois pas d'une refutation. Voici une Objection, à laquelle je ne sçai que répondre.

Les Grands de la Terre, & sur tout leurs Ministres, ne souffriront point, dit-on, que Pon fasse revivre l'ancien usage de présenter des Livres blancs. Un Ministre d'Etat, accablé d'affaires, seroit bien bon d'écrire quelque Sentence & son nom respectable, dans le miserable *Album Amicorum* d'un jeune Inconnu, qui fait le Juif errant.

A cela que répondre? Quand on auroit l'Esprit le plus vif & le plus prompt, seroit-on pour cela toujours en humeur de mettre quelques propos sententieux & quelque temoignage de bienveillance dans le livre blanc de chaque Avanturier, qui court le Monde, n'ayant que son livre blanc? Quiconque écrit deux Mots, dans un livre pareil, doit songer à son propre honneur.

Ajoutons à cette difficulté, la consideration que des Gens, d'un certain caractère, ne signent jamais leurs noms, sans un certain Profit.

Je serois un Auteur bien infame, si je conseillois à qui que ce soit de vuider sa bourle, pour remplir son Livre blanc de propos sententieux, & de noms respectés, quoique en secret peu respectables. Un *Album*, qui auroit coûté de l'argent comptant, ne seroit pas d'un grand secours dans les debauches, lorsqu'a  
près

après les fantés ordinaires bien bües, on boiroit à la santé de ceux dont on auroit achetté des propos sententieux & soufignés. Dans la Debauche du vin, on releveroit ce secret, & l'on donneroit bientôt à tous les Diables, les *Mecenas* prétendus, qui, petits Merciers, vendirent des louanges. Pour en douter un instant, il ne faut pas connoître la Jeunesse allemande.

Comme ceux qui sont aux timons des Affaires, ne li-  
ront point des Babioles: je conjure les Ecrivains, qui  
sont lûs par tout, de prendre à cœur le retablissement  
de l'*Album Amicorum*. Il sera rétabli sans faute, dès  
qu'on entreverra l'avantage infini, qui resulteroit de  
sa résurrection.

Il est connu, avec quelle impudence certains Voya-  
geurs se vantent de leurs bonnes Fortunes, souvent  
aux depens de l'un & l'autre Sexe. Tel qui n'entra de  
sa vie dans le Louvre: prétend y avoir reçu l'accueil le  
plus gracieux de la Cour entière\*. Doit-on tolerer de  
telles Fanfaronnades? Certain Fat osa les pousser plus  
loin encore. Il osa se glorifier d'avoir fait l'admira-  
tion de tous les Savants de Paris. Cent fois il avoit  
souppé chez *Fontenelle*; il s'étoit promené, aux Thuil-  
leries, avec *Houdard de la Motte*. Il ignoroit que  
*Fontenelle*, octogénaire, ne souppoit plus; que la  
*Motte*, aveugle ne se promenoit plus aux Thuilleries.

Je demande, si ce Voyageur auroit eu le front de  
conter aussi grossièrement, si l'on eut été en droit de  
lui demander son *Album*, pour voir ce que l'aveugle  
*Houdard de la Motte* y auroit écrit de main propre?

Cette Réflexion m'engage naturellement à présu-  
mer, que les Allemands du XV. ou du XVI. Siécle  
obli-

\* Dans le même goût un Gentilhomme se vanta d'avoir  
été en Angleterre, à la Chasse du Sanglier, avec les  
Lords Ch \*\*\* & B \*

obligèrent leurs Fils, Voyageurs lettrés, à se munir de Livres blancs, pour voir :

*Primo* : Si leurs Galopins, obéissans aux Ordres paternels, avoient eu le soin de *visiter les grands Hommes*? (c'est à dire les Savants)

*Secundo* : Si ces grands Hommes avoient eu la bonté d'examiner le mérite intérieur de ces Galopins?

*Tertio* : Comment les grands Hommes s'étoient expliqués par rapport à ces jeunes gens, futurs grands Hommes?

On m'avouëra que ces présomptions au moins pourroient être fondées, & font honneur à l'Allemagne.

Ce simple aveu me suffit, pour prouver ma bonne Thèse. Les Pères de famille, par conséquent, doivent tous concourir au rétablissement de l'*Album Amicorum*. Que ce Livre soit ridicule, pourvu qu'il soit salutaire. Un Livre blanc, qui ne coute qu'un Ecu ou deux; qui fait un honneur permanent à quiconque sçait se le procurer; qui console les Parents du Possesseur; qui peut lui devenir utile & honorable après sa mort même: doit être un Msert. précieux, ou je ne me connois plus en Mserts. utiles.

Qu'on me compare (j'y consens de grand cœur) au brave Abbé de *Saint Pierre*. Qu'on me reproche, qu'à son exemple, j'exhorte mon Siècle à exécuter des Projets *inexécutables*: La Posterité déclarera, que l'Abbé de *St. Pierre* étoit un noble Citoyen de l'Europe; & que j'étois un noble Babioliste, dans la basse Région de la Litterature gothique. Pensez, cher Lecteur si tel est votre bon plaisir, pensez librement que malgré mon ton modeste, la vanité de rétablir un usage aboli, gouverne ici ma plume. J'ai neantmoins lieu de me flatter de l'heureux succès de mon entreprise.

Dés

Dès que l'Europe sera instruite, que les Voyageurs Allemands feront le grand tour, leurs Livres blancs en poche: Les principaux habitants des Capitales & d'autres Villes considérables, s'allarmeront sans doute. Ces habitants, sous peine d'être pris pour des fots, necessités de fournir des Sentences aux Allemands, feront des Provisions de Sentences. Or on n'en fait point, que les Belles-Lettres n'en profitent. Je me promets ainsi de lire un jour, en quelque coin de l'Histoire Litteraire, comme quoi:

„Par la vertu d'une seule Babiote, un Ecrivain  
 „anonyme ressuscita l'*Album Amicorum* en Alle-  
 „magne; & que cette Résurrection heureuse fit re-  
 „vivre l'Amour des Belles-Lettres, presque en tout-  
 „tes les grandes Villes de l'Europe, parmi tous les  
 „gens de façon“.

En ma confiance raisonnée, j'ose exhorter les Savants désœuvrés, de passer en revue les *Chrétomathies*. Les plus maigres & les plus mal tirées, livreront de quoi former des Magazins de Propos sententieux, propres à figurer dans un ALBUM. Ces Magazins ne doivent point être imprimés, (comme tant d'autres, pour les Gentils hommes pour . . &c.) mais proprement, & *correctement*, écrits, & vendus entre quatre yeux, *In usum non eruditorum*: C'est à dire en françois: *A l'Usage des Savants commodes*. Je dois avertir encore, que les Magazins, dont il s'agit, doivent être pourvus de Propos hébreux, grecs & latins. Le Voyageur, en présentant son *Album*, suivant l'usage, est en droit de choisir la Langue savante, dans laquelle, Cher Lecteur! vous devez vous exprimer. C'est un Inconvenient, qui a mortifié plus d'un galant homme, obligé par son état de posséder les Langues mortes, qu'on appelle savantes, tout comme si les Langues, que nous parlons, étoient des Lan-

Langues ignorantes, & méprisables en conséquence.

Le docte *Richard Simon*, célèbre Prêtre de l'Oratoire, dont il sortit deux fois, non sans cause, sur ses vieux jours s'établit à Paris. Connu de tous les honnêtes gens, pour homme très-versé dans les Langues Orientales: Il eut sans cesse à ses trousses quelque Allemand. De quoi s'agissoit-il? D'écrire dans le Livre blanc du Peregrinateur Germanique, un bel *Apophthégme* en quelque langue orientale!

La docte Epouse du docte *Dacier* \* ne passoit point de jour, sans recevoir visite de quelque Seigneur Allemand. De quoi s'agissoit-il? D'écrire dans le Livre blanc du Seigneur-Etranger, seulement un seul Vers sententieux du divin *Homère*!

J'ayoue à ma honte, qu'en ce moment, je serois honteusement embarrassé, si quelque Etranger suffisant me surprenoit, & son Livre blanc en main, me demandoit un *Apophthégme* hebreu ou chaldaïque, sans m'accorder le tems de le deterrer en quelque Bouquin de ressource. Qu'on me permette de rapporter à ce sujet une Anecdote & litteraire & critique, & sans ma faute, tant soit peu *orduriere*. Que les Dames ne s'en effrayent point. On sçait trop le respect qu'on leur doit. L'ordure en question ne paroitra qu'en Langue savante, & la Traduction (de ma façon) sera decente, & pourtant très-intelligible, c'est à dire propre à être devinée.

*Chrétien Thomafius*, Professeur à *Halle* en *Saxe*, Jurisconsulte d'un esprit supérieur, & d'un merite infini,

\* A l'honneur de cette Savante, fille du cel. le *Fevre*, on a fait ce bon Distique:

*Docto nupta viro, docto pvognata Parente,  
Non minor Anna Patre, non minor Anna Viro.*

fini, n'étoit point un *Caritides*. Il possédoit parfaitement l'Anglois, & ne s'en vançoit point, pour cause. Il ne sçavoit pas trop le Grec, & affectoit de le posséder, pour cause.

Comme nos Ennemis ne s'apperçoivent que bien tard de nos connoissances, & toujours trop tôt d'un manque de sçavoir: on decouvrit d'abord que Chrétien Thomasius n'étoit point *grand Grec*. Sur cette decouverte, ses Collegues, *grecs*, ce qu'on peut dire *grecs*, lui jouèrent un tour Allemand-Grec. Ils engagerent un jeune Seigneur, disciple de Thomasius, de lui présenter, en quittant l'Université, son *Album Amicorum*, avec la très-humble prière, d'honorer cet *Album* d'un *Inscrit* favorable. Thomasius prit soudain la plume, & le jeune Seigneur allemand soudain la liberté de demander quelque sentence grecque ou quelques vers grecs.

Chrétien Thomasius, devinant de la bêtise de son Disciple, la malignité de ses Infigateurs, se tira d'affaire en habile Homme. Au beau milieu de l'*Album*, superbement relié, Thomasius écrivit en Peintre:

Το κακατον εν εσι πικτον.

*Ce qui n'est que calqué, n'est point encore peint.*

Ce mauvais grec, étant du grec, pour le jeune Seigneur, il fit une profonde reverence\*, & partit très satisfait de sa docte visite de congé, pour lui si honorable.

Que cette visite nous prouve encore l'utilité des Livres blancs, dont je plaide ici la Cause. Un fameux Professeur, grace à la jalousie de ses Rivaux, passe dans le Monde savant, pour un Homme qui ne sçait point le

\* De memoire je rapporte le Fait. Il a été tiré d'un Livre allemand, écrit en partie dans le goût des *Annales*. J'ai copié scrupuleusement le Grec de Thomasius; je ne l'ai point traduit de même. En recompense, j'ai fait donner, à ma traduction, la Pompe d'un Vers Alexandrin.

le Grec. Arrive un Allemand, qui présente son *Album*, & quête une Sentence grecque: Crac, la voilà inferite dans l'*Album* de cet Allemand, où le Professeur prouve en grec, qu'il sçait le Grec. Ce n'est pas tout: notre Allemand fait ses voyages, visite tous les Savants, & les oblige à feuilleter l'*Album Amicorum*. Par cette voyé ingénieuse, tous les Savants visités apprennent, que le fameux Professeur, Jurisconsulte, sçait le Grec!

Finalemēt avertissons ceux qui ne sont pas doués d'une heureuse Mémoire, qu'on peut parvenir au but de Thomasius, à peu de frais. C'est un secret de littérature, que certes je ne divulguerois point, si je ne sçavois, que déjà il a été trahi par un Faux-Frère. Comme le Traître: cependant n'a pas tout dit, disons tout:

Pour primer, en quelque *Album*, que ce soit, sans abîmer la mémoire, il faut se choisir quelque Sentence, en guise de Devise *banale*: & la déclarer hautement pour telle. Pour peu qu'on sçache manier la plume, on accoutume sa main à destiner cette Devise mécaniquement, soit en Lettres Chaldaïques, Syriennes, Arabesques, Hébraïques, Armeniennes &c. Après quoi, on ne rougit plus à la présentation du Livre blanc. On y griffonne la Devise, & en langue maternelle, on la sate, on la soucrit.

Un Homme d'esprit, Allemand, si je ne me trompe, de cette façon instruisit toute l'Europe, de l'honneur qu'il avoit de sçavoir l'Arabe. Il écrivoit constamment en Arabe, sur la dernière page de tous les *Albums*, la fin du Verset 8. du Chap. X. de l'Évangile de St. Jean: *Tous ceux qui sont venus avant moi, sont des Larrons & des Voleurs*\*

\* V. la Charlatanerie des Scavants, p. 138. in notis.

ODIEUSES  
 PREVENTIONS,  
 SOUVENT  
 AVANTAGEUSES.

**T**ant que le Monde subsistera, des Préjugés & des Préventions y regneront en Rois & en Reines. La République des-Lettres, toujours sans Dictateur, sans Doge & sans *Stadhouder*, sera toujours en état de résister vigoureusement, aux caprices des Rois & des Reines, qu'on vient de nommer. Il ne s'agira-ici, que de certaines odieuses Préventions, qui, à force d'être injustes, deviennent souvent avantageuses à quiconque a le bonheur de prouver la fausseté de ces Préventions, au moins par rapport à la personne.

Les Gens, versés dans l'Histoire littéraire, n'ignorent point combien toute l'Europe éclairée se trouva agréablement surprise, lorsque *Copernic* publia son Système du Monde\*. Est-il possible, s'écrioit-on par tout, qu'un homme né à *Thorn*, un Chanoine de *Warmie*, aye vû notre Monde, & tant d'autres Globes, rouler autour du Soleil immobile? Lorsque *Tycho-Brahé* produisit son Système; on s'écria par tout: est-il possible, qu'un Danois, un Gentilhomme, soit meilleur Astronome que Copernic! Le petit Peuple de la République des Lettres (qu'on me pardonne cette expression, en faveur de sa justesse) ne pouvoit revenir de son étonnement. Il ne s'embarassa point de l'énorme différence des deux Systèmes. Il les favorisa tous les

\* Ce Système est pourtant tout emprunté des Anciens, que Copernic étudioit sans cesse.

les deux. Les uns furent pour Copernic, uniquement par ce qu'il étoit Chanoine Polonois. Les autres furent pour Tycho-Brahé, par ce qu'il étoit Gentilhomme Danois. La Prévention de l'Europe entière, contre la Nation Polonoise, & contre la Nation Danoise, devint toute avantageuse au Chanoine Polonois, & au Gentilhomme du Danemarck. La Curiosité de voir ce que des gens, nés en des Pais si obscurs, osoient apprendre à des Nations remplies de lumieres, contraignit les Esprits les plus paresseux à feuilleter les Ouvrages de ces Etrangers hardis. La rareté des faits rend presque toujours ces faits à moitié miraculeux. La chose est si vraie, que de bonnes gens (de la République des lettres) ont bien voulu s'imaginer, que Dieu daigna se servir d'un Polonois\*, pour humilier les Astronomes civilisés. Mr. de *Voltaire*, avec beaucoup de justice, appelle Copernic le *Colomb de l'Astronomie*. Quelqu'un a dit que Copernic étoit le *Luther* ou le *Calvin* de l'Astronomie.

Vingt fois j'ai entendu de la bouche même de l'illustre *Leibnitz*, que voyageant en Italie, & fréquentant les Savants de ces Pais, ils lui voulurent du bien, en apprennant qu'il étoit allemand: *Come! Lei è Tedesco, un Sassone!* lui dit un Noble Venitien, lorsqu'après une vive dispute, *Leibnitz* parla de sa Bibliothèque à *Leipsic*, sa ville natale. Le Savant italien l'ayant pris pour un jeune Voyageur Anglois, parut ravi & tout charmé de la méprise, & lui déclara son étonnement, de ce qu'un Saxon, *un Sassone*, avoit tant de lumieres!

D 2

Que

\* D'autres, avec *Juste Lipsé* & *Ziegler*, déclarerent l'aine de Copernic éternellement damnée. Le *Ziegler* dont on parle ici, se nommoit *Henricus Anshelmus à Ziegler*. vid. *Theatr. Temp.*

Que la Saxe ne se scandalise point de cette Anecdote. Lorsque Leibnitz, né en 1646. vint en Italie, il n'eut peut-être qu'une vingtaine d'années. Or en 1666. on n'avoit point encore en Italie une haute idée du grand sçavoir des Allemands. Le Père *Bouhours*, né en 1627. mourut à Paris en 1702. sans être parfaitement convaincu, qu'un Allemand pouvoit être Bel-Esprit. La Nation allemande s'est fait connoître pour une Nation riche en grands Hommes & en tout genre. C'est un fait, qui fait honneur à la Nation, & du tort à bien de Particuliers, sans doute.

Depuis que tous les Peuples sçavent, que l'Allemagne fourmille de Beaux-Genies, de Beaux-Esprits, de Savants, de Gens de lettres, l'Allemand, dans les Païs étrangers, ne s'attire plus l'accueil que Leibnitz s'attiroit en ses voyages. Les anciennes & injustes Préventions, contre les Allemands, étoient avantageuses aux Allemands, qui détrompoient les Etrangers, en prouvant un Merite, auquel on ne s'attendoit guere. La bonne opinion qu'on a maintenant de la Nation entière, est entièrement désavantageuse au Particulier, en faveur duquel on est déjà prévenu. Que n'exige-t-on point de lui? A moins qu'il n'aye un merite extrêmement rare, on le croit national, on ne lui en tient pas compte. Les Parisiens ne s'empresient plus de voir & de connoître un Allemand homme d'esprit, de sçavoir & de goût, parce que ce n'est plus un Animal rare\*.

Ce que je viens de dire de la Nation allemande, se peut dire encore de la Nation Helvetique. Par bonheur pour bien de particuliers, on est resté dans la Prévention

\* L'Auteur des *Lettres Parisiennes* fait cependant, cette question: *Un Allemand seait-il prévoir le dégoût qu'il peut inspirer à une Femme à prétentieux?* Seconde part. Lettre XI.

vention avantageuse, que les Suisses, braves Républicains, sont généralement encore assez grossiers, assez tudesques. Chez eux ils n'ont ni Cours, ni Princes, ni Princesses. On s'imagine là dessus, que les treize Cantons sont toujours inaccessibles au sçavoir vivre, à la Civilité, à la Politesse, aux belles Manières.

Que le Ciel, au grand avantage de la chère Suisse\*, conserve ce Préjugé si favorable! Qu'il est heureux pour le Suisse, lorsqu'en sortant de son Canton, il se présente en homme qui sçait vivre, qui, civil & poli même, a de belles manières & de bonnes façons! On ne se lasse point de l'admirer. On se repent de la mauvaise opinion qu'on a eue de lui. On l'en dédommage, en lui supposant plus de mérite qu'il n'a, de crainte d'être encore injuste envers lui. J'ose demander après cela, si la Prévention contre la personne du Suisse n'est point avantageuse au Suisse? Un Suisse, en effect grossier & tudesque en profite encore. On lui pardonne sa grossiereté, grace à la prévention odieuse, qui prend un défaut personnel, pour un défaut national, & ainsi pardonnable.

Ce que je viens de dire de la Nation Helvetique, se peut dire encore de nos bons Bataves\*\*.

J'ai vû un Seigneur Espagnol, d'un mérite non trop rare, faire l'admiration generale d'une Cour très-éclairée. Parce que le Seigneur espagnol n'étoit point grave

D 3

à l'ex-

\* Un Suisse, en Allemagne soudoyé, parla beaucoup dans un tems critique, de *seculariser les Evêchés*. Une Dame allemande proposâ là-dessus de *princepiser les treize Cantons*. Quelle Nation plus fortunée que la Nation Suisse? demande M. *Helvetius*, de l'*Esprit Disc. IV. Ch. XIII.*

\*\* Aujourd'huy *Roussseau*, ne diroit pas:

*C'est la poliressè d'un Suisse,  
En Hollande civilisé.*

à l'excès; n'étoit ni hautain ni fier de sa naissance; n'étoit ni superstitieux ni bigot: chaqu'un lui prodiguoit des Eloges. Sans le Préjugé regnant contre toute la Nation Espagnole, le Seigneur en question n'auroit fait que l'admiration de ses Amis & de ses Amies.

L'Italien, connu pour homme intègre, candide, ouvert, ennemi d'intrigues & de cabales, pour peu qu'il soit homme d'esprit, méritera l'approbation générale, parce qu'il n'a point les défauts que la Prévention prête aux bons Italiens. Cette Prévention est donc réellement avantageuse à l'Italien, qui se montre exempt des défauts, qu'on suppose innés aux petites gens de son País.

Peut-on ne point se prévenir en faveur d'un jeune Russe, sortant de sa patrie, bien élevé & bien instruit? On se prévient en sa faveur, précisément par ce qu'on est prévenu contre sa Patrie\*. Sans cette prévention si avantageuse, le jeune Russe, peut-être, ne seroit pas seulement remarqué.

Nous vient-il quelque Envoyé Turc ou Persan: il suffit qu'il aye le sens commun, pour le combler de louanges. Nous en serions bien avares, si nous savions, qu'en Turquie comme en Perse le Bon-Sens n'est pas ce qu'il y a de plus rare. Les François sur tout se rendent ridicules, s'ils s'imaginent encore, que les Turcs ne sauroient être gens d'esprit & de sentiments. Les François soutiennent que P. Corneille représenta les Hommes tels qu'ils devoient être, & que Racine les représenta tels qu'ils sont en effect. Voyons donc quelle idée le sage Racine avoit de la Nation

\* Sous le portrait du Prince Menzikoff on mit ces vers:

*Hæc Minski facies, cujus prudentia monstrat,  
Magnos posse viros, & clara exempla daturus,  
Rufforum in patria, gelidoque sub aere nasci.*

Nation Musulmanne. Voyons comment, en son *Bajazet*, il a peint les Turcs & les Turques. Voyons comment Mr. de *Voltaire*, en sa *Zaïre*, a peint les Turcs. On ne me dira point, à ce que j'espère, que ces deux grands Maîtres pécherent contre la vraisemblance, & contre les mœurs des Nations, dont ils firent des Portraits. S'ils eussent commis réellement ces fautes, l'Europe entière n'admireroit point les Tragedies mentionnées. Voyons enfin comment M. de *Voltaire* a su peindre, en son *Alzire*, les Américains & les Américaines. Je ne suis point assez insensé, pour en inferer, que tout Américain est un *Zamore*, & toute Américaine une *Alzire*. J'ose seulement avancer, qu'une Nation, qui se plaît aux représentations de *Bajazet*, de *Zaïre*. & d'*Alzire*, ne doit plus nourrir des préjugés déshonorants, pour le Genre humain.

Qu'on ne me reproche point que je bats ici la Campagne: j'ai mes petites raisons pour cela. Elles sont, selon moi, si fortes, que j'ose mépriser hautement une petite Pièce théâtrale, fort applaudie sur les Théâtres françois.

Toujours avec indignation, j'ai lu & j'ai vu représenter *le François à Londres*. Si l'Auteur de la Pièce a voulu divertir, n'importe à quel prix, il faut avouer qu'il n'a point manqué son coup. Mais qu'il nous dise, en quel Cabaret de biere, il a vu à Londres des Anglois assez nombreux, pour l'autoriser à prêter aux Anglois le caractère de son *Jacques Rostbeef*? Quand l'Auteur auroit peint, d'après nature, quelque Buffle original, l'auteur n'étoit pas pour cela en droit de le mettre au Théâtre; & d'insinuer par là subtilement, que l'Angleterre produit autant de *Jacques Rostbeefs*, que la France produit de petits Maîtres. Je sçai que selon la licence du Théâtre anglois, on n'y épargne point la Nation françoise. J'avoue que

que les Farceurs anglois sont mille fois plus reprehensibles, que l'auteur françois que je reprends ici. Mais comme en France on veut que le Théâtre soit une Ecole de mœurs, pourquoi y fomenter des haines nationales? seroit-ce par droit de représailles?

*Saint-Evremond*, qui n'étoit pas mauvais Peintre en prose, scavoit donner des coups de dents aux caractères ridicules & particuliers à une Nation, sans choquer cette Nation, pour tout honnête homme respectable. *Sir Politick Would-be\**, Comédie, à la manière des Anglois, sera toujours une Pièce ingénieuse & divertissante, pour tout Lecteur juge compétant de la Pièce, dont voici les Acteurs principaux:

*Sir Politick Would-be*. Il auroit dû être mieux nommé, son nom trahissant d'abord son caractère, & privant ainsi le Lecteur du plaisir de le deviner. *Sir Politick* est donc un Politique ridicule, Chevalier Anglois.

*Mr. de Riche-Source*, François de nation, est un homme d'affaires, fécond en Projets chimeriques, qui l'occupent éternellement.

*La Femme de Sir Politick*, mal nommée ainsi que son digne Epoux, est une *Angloise* toujours grave & sottement capable.

*Me. de Riche-Source*, digne Epouse du François, homme d'affaires, est une *Bourgeoise françoise* & coquette, si bien dépeinte, que son Portrait auroit fait honneur à *Molière* même.

\* Le dernier Duc de Buckingham & *Mr. d'Aubigny*, connus par les Oeuvr. de *St. Evremond*, eurent beaucoup de part à la composition de la Pièce. Le Duc de Buckingham avoit fait un long séjour à Venise. La Scène de la pièce est à Venise.

*Le Marquis de Bougnac*, Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France. J'ai le front de soutenir, que le Marquis de Bougnac efface tous les Gascons, jusqu'ici mis sur des Théâtres publics, ou dépeints en des Satyres imprimées.

*Un Voyageur Allemand*. Dans toute la pièce, il n'a point d'autre nom que celui d'Allemand. On a trouvé cela singulier. J'ai toujours trouvé cela admirable. L'Allemand, „qui voit le Louvre l'Été, quand „le Roi est à Fontainebleau; qui voit Fontainebleau „l'Hyver, quand la Cour est à Paris; qui soigneuse- „ment évite la connoissance des Naturels du País, où „il voyage; l'Allemand, qui voit les François en An- „gleterre; les Anglois en France; les Flamands en „Italie, & les Italiens à Bruxelles, ou ailleurs, „ne fait guere connoitre son nom étranger. Pour le désigner, on l'appelle l'Allemand. Le Satirique Saint- Eyremond, très- instruit du fait, n'eut garde d'honorer d'un autre nom le Voyageur, Compileur exact d'Inscriptions & d'Epitaphes.

*Mylord Tancrede*, homme d'esprit, fait un beau Personnage, très-necessaire, puisqu'il reconnoit le ridicule des autres.

*Une Entremetteuse*, qui fait la Dogesse, & ses Demoiselles, qui font les Femmes des Senateurs de Venise. Ce sont des Personnages, indignes de tout Théâtre. On peut les supporter dans une Comédie, écrite à la manière des Anglois, pour n'être que luë dans le Cabinet.

*Dominica*, Venitien mystérieux, faisant l'Espion; le Signor Antonio, Diseur de Concetti; le Senateur Agostino, faux Caten; le Senateur Azaro, beau Discoureur; le Senateur Amelino du même esprit, & le Senateur Pamfilino, homme de bon sens; font un

Groupe superbement satyrique, aux dépens des Vénitiens. Ces sages Républicains, nullement ennemis de la Satyre *didactique*, (qu'on me pardonne l'épithète non encore usitée) souffrent volontiers, que *loin de leur Golphe*, on parle d'eux; chaqu'un suivant ses Préventions instructives. On prétend que celles d'*Amélot de la Houffaye*, & de tant d'autres Raisonneurs, ne furent point infructueuses.

Tant il est vrai, que des Préventions, injurieuses mêmes à toute une Nation, tournent souvent à l'avantage des Particuliers de cette Nation.

Ne diroit-on point, que les François, sur cette grande Verité, travaillent à l'envi à fortifier des Préoccupations nullement honorables à la Nation françoise? Je pourrois citer un millier de Livres, où des Auteurs françois prouvent, non en Géometres, mais en Ecrivains habiles, comme quoi les François ne sont que des Papillons, des Bagatelliers, des Babiolistes, des *Frivolites* &c. &c. A quelle fin se dénigrent-ils de la sorte\*? Seroit-ce par l'unique plaisir de médire? Osons n'en rien croire. Croyons que la malice, la vanité, la fureur de briller, ne guident point des Plumes sensées. Soyons plutôt persuadés, que l'Amour de la Patrie enfante tant de Satyres françoises, contre le gros de la Nation. Si quelque Fou se plaît à lui reprocher des deffauts & des vices, afin de s'en déclarer tacitement exempt, en les reprochant à ses Compatriotes\*\*: qu'en résulte-t-il? Les Etrangers se confirment

\* Hé mon Dieu, nos François, si souvent redressez,  
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés?  
Ai-je dit, & faut-il sur nos deffauts extrêmes  
Qu'en Théâtre public nous nous jouyions nous mêmes?  
Et confirmions ainsi, par des éclars de fous,  
Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous?

*Mol. Facheux Act. 1. Sc. 1.*

\*\* Qu'il me soit permis de faire ici l'Eloge des Bagatelles  
*Morales* de l'estimable Abbé Coyer. Il prouve qu'on  
aime

ferment en leurs Préjugés. Dès qu'ils voyent un François, non papillon, non bagatellier, non babilofte, non *frivolite*; ces Etrangers surpris le reçoivent à bras ouverts, & s'en font une Idole.

Les Préventions contre la Nation Angloife, font fi connuës, que j'aurois tort de les rapporter. Ces Préventions font fi avantageufes à tout Mortel Anglois, que fans montrer d'autre mérite que celui de n'avoir point les deffauts, qu'on reproche à fa Nation, l'Anglois Voyageur se rend par tout estimable. On admire peu la Politeffe d'un jeune François; on se dit qu'elle lui est naturelle. On s'étonne de la Politeffe d'un jeune Anglois; on se dit qu'elle est diftinctive & raifonnée. On s'affeure que l'Amour de la Patrie ne l'empêche point de reconnoitre, qu'en d'autres Païs, Dieu daigna aufli créer des Hommes. Voit-on à Paris une Dame Angloife, tant soit peu gracieufe, affable, enjouée: on s'en fait une Déesse.

Quelle ne fut point la furprife générale de tous les gens de lettres & de Lecture, à l'afpect du charmant Poëme anglois intitulé: *The Rape\* of the lock!* Comment est-il possible, difoit-on par tout, que *Pope*, jeune Anglois, malgré tout le ferieux de sa froide Nation, aye pû engendrer un Poëme, dans le genre badin? La fine Plaifanterie, la Satyre delicate, un Badinage galant & élégant, brillent tour à tour en ce morceau enjoué: on jureroit, dit-on, que c'est l'Ouvrage d'un jeune Seigneur François, élevé parmi des Dames de sa Cour.

*Je*

aime sa Patrie, quand on ose lui reprocher publiquement les défordres, où elle se trouve, par la faute de ses Pères.

\* Les deux Traducteurs François de ce Poëme ont crû devoir l'affoiblir, jusques en son titre. Du *Rapt de la Boucle de cheveux* ils ont fait une *Boucle de cheveux enlevée*. La Traductrice Allemande, l'estimable *Md. Gottschel*, a fçu mieux faire.

*Je jurerois bien, mais je ne parierois pas,* \* que le Rapt de la Boucle, malgré tout son mérite, perdrait beaucoup de son prix, aux yeux d'un Connoisseur, auquel on feroit accroire, que Pope étoit de Paris, & possédoit parfaitement la Langue angloise.

Faites accroire à un Juge compétant, que *l'Esprit des Loix* est un Ouvrage, composé par un vieux Seigneur Anglois, loin de la Cour, retiré en sa Province, le Juge compétant ne fera qu'à peine l'éloge du vieux Seigneur Anglois & de son bon Ouvrage. Détrompez là dessus votre Homme. Apprenez lui que *l'Esprit des Loix* est un Ouvrage composé à Paris, par un Président françois, nommé *Montesquieu*, Auteur du *Temple de Gnide*, & des *lettres Persannes*: Vous verrez alors, avec quelle surprise votre Homme, juge compétant, rencherira sur son premier Eloge. Est-il possible, dira-t-il, qu'un *Président françois* ait écrit, à Paris même, un Ouvrage si glorieux pour toutes les Républiques, & si humiliant pour toutes les Monarchies? Votre homme se remettra à la Lecture de *l'Esprit des Loix*, & ne manquera point d'y découvrir de nouvelles Beautés.

Si cette Dissertation ne prouve point encore, ce que j'ai voulu prouver: on n'aura qu'à parler hardiment. J'ai en main de quoi convaincre le plus incrédule, que certaines mauvaises Préventions sont avantageuses à certains Hommes, & à certains Livres.

\* Plaisanterie satirique, contre les Anglois, grands Parieurs. On lit ce joli trait dans *l'Ecoffoise*, Comédie de Mr. Hume, Ecclésiastique Ecoffois, d'un mérite distingué.



REMAR-

## REMARQUES DETACHEES.

**H**onorez le Médecin, à cause de la nécessité; car  
 „c'est le Très-Haut qui l'a créé. Toute Méde-  
 „cine vient de Dieu, & elle recevra des présens du Roi.  
 „La science du Médecin l'éleva en honneur, & il se-  
 „ra loué devant les Grands. C'est le Très-Haut qui  
 „a produit de la terre tout ce qui guérit; & l'homme  
 „sage n'en aura point d'éloignement.“ Voyez l'*Ec-  
 clesiastique* Ch. 36. selon la traduction du P. Calmet.  
 Il faut croire, pour l'honneur de *Molière*, qu'il n'a  
 jamais lu l'*Ecclesiastique*. Est-il permis de rendre aux  
 Théâtres les Médecins, les Apoticaïres & toutes les  
 Médecines aussi méprisables que ridicules? La Police  
 devrait sévèrement punir le mauvais Citoyen, qui tâ-  
 che d'inspirer au Public une aversion pour les Méde-  
 cins & pour la Médecine. *Montagne*, en ses *Essais*,  
 cominit cette faute, & favorisa le Suicide! *Rousseau*,  
 en son *Emile*, cominit cette faute, & favorisa le Suï-  
 cide, sans y penser.

\* \* \*

**I**l est singulièrement risible, que dans toutes les Eglis-  
 ses chrétiennes, on s'obstine religieusement à conser-  
 ver le *Selah* hébraïque. On le révère avec dévotion,  
 parce qu'on n'a pas l'honneur de le connoître. De  
 grands Théologiens ont crû, & bien de Théologiens  
 supposent encore, que le *Selah* est une espèce de *Nota*  
*bene*, un avis de bien considérer, de peser mûrement  
 certains Passages des Pseaumes. Preuve de cela, on  
 pro-

prononce le mot, & on le prononce, en haussant la voix, d'un ton emphatique. On ne se donneroit point ce ridicule; on ne trouveroit plus le *Selah* dans les *Pseaumes*, si l'on sçavoit ce qu'il signifie. Il signifie ce que notre *Bis*, ce mot latin, signifie, c'est à dire *deux fois*. Les Hébreux se servoient en Musique du *Selah*, comme nous nous servons du *Bis*, pour marquer la repetition d'une Strophe ou d'un vers, qu'il faut chanter deux fois.

Il est, ce me semble, remarquable, qu'*Heliodore*, Evêque de *Trica* en *Thessalie*, grand Propagateur de Romains, introduisit le premier la coutume de déposer les Ecclésiastiques, qui auroient commerce avec leurs Femmes, depuis leur ordination. *Nicephore*, Historien grec, rapporte, que dans un Synode, *Heliodore* fut déposé, non pour quelque Acte conjugal; mais parce qu'il ne voulut ni supprimer ni délayoner l'histoire des Amours de *Théagène* & de *Chariclée*, Roman fameux, qui a été traduit dans toutes les bonnes langues, & a fait naître, Dieu sçait combien de mauvais Romains.

Je n'ai point souvenance d'avoir entendu, que le Diable ait tenté manifestement le moindre homme, en bonne compagnie; mais au desert, il tenta J. C. On lit cette réflexion, dans une Lettre du Cardinal d'*Offat*, l'un des plus grands hommes de son siècle. Les Religieux\*, obligés par un vœu solemnel de

\* Un Laquais étant revenu à demi fou de la Trape, la Marq. de *Seigné*, manda à sa Fille cet événement. Je crains, ajouta-t-elle, que cette Trape, qui veut surpasser

de vivre toujours en Solitaires, devoient bien armer leurs plumes solitaires contre la reflexion sanglante de ce célèbre Cardinal, qui connoissoit si bien les Hommes & l'Eglise, dont il étoit Prince.

\* \* \*

*Montagne* \* donne des Régles à observer, en faisant éclater sa colère contre les Domestiques. Sur quoi le célèbre *Coste*, en Commentateur intelligent, dit dans une petite Note: „Montagne m'a bien la mine de lancer ici un petit trait en passant contre sa femme &c.“ Il paroît effectivement, que le *Philosophe de Gascogne*, en donnant ces Regles, donna un coup de dent à Madame sa très-chere Epouse, fort sujette à crier. Ne seroit-il point à souhaiter, que quelque Compilateur judicieux prît le soin de former un bon Recueil de Satyres & d'Epigrammes, contre ces Querelleuses & Grondeuses, qui désoloient à tout propos leurs malheureux Domestiques, & en changent, comme les Coquettes changent de Galants? Si, pour mes pechés, j'avois à compiler un Recueil pareil, je ne manquerois point de l'enrichir d'une petite Pièce angloise, que le pauvre *Swift* composa, à l'occasion de sa triste surdité. Voici le morceau digne de *Swift*, dont la digne Epouse étoit bien éloignée d'avoir le deffaut en question.

Deaf, giddy, helpless, left alone,  
To all my friends a burthen grown.  
No more I hear my Church's bell,  
Than if it rang out for my Knell:

Ac

passer l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons,  
Tome I. Lett. 42.

\* Voyez ses Essais L. II. Ch. XXXI. p. 131. T. IV. & quatr. Edit.

At thunder now no more I start  
Than at the rumbling of a Cart:  
Nay, what's incredible alack!  
*I hardly hear my Wife's clack.*

\* \* \*

Le Public possède déjà une honnête quantité d'Ouvrages, publiés en diverses langues, sur l'Électricité, qui fait réellement un honneur infini à notre Siècle. Mais, jusques ici, quel est l'heureux Ouvrage, au frontispice duquel on ne puisse mettre, en guise d'Epigraphe, les Mots avec lesquels un ancien Naturaliste finit un Chapitre?

*Omnia incerta ratione Et in naturæ Majestate abdita.*

*Plin. Hist. Nat. L. II. C. XXXVII.*

Toutes ces choses sont impénétrables à la Raison humaine, & cachées dans la Majesté de la Nature! Cependant ne désespérons point de voir bientôt:

E L E M E N T S

D E

L E C T R I C I T E,

mis à la portée de tout le monde.

\* \* \*

Sans être Pédant, on peut commettre aisément une sottise de Pédant, pour peu qu'on soit absorbé dans quelque Science abstraite. Un habile Médecin, homme plein d'esprit & homme du grand Monde, étoit en correspondance avec un Prince, à l'occasion d'une maladie. Le Prince, dans une lettre écrite de main propre,

pre, honora son Médecin d'un *Postscriptum*, dont voici la teneur.

P. S.

Connoissez-vous *Algarotti*? je vous prie de m'en dire quelque chose.

L'Esculape, enfoncé dans sa méditation, prit l'aimable Comte *Algarotti*, l'Auteur du *Newtonianisme pour les Dames*, pour la *Poudre d'Algaroth*, ou le *Mercur de vie*. L'Esculape en conséquence, en fit un très-vilain portrait. L'*Algaroth*, dit-il, est blanc, insipide & pèsant, tout propre à faire vomir. M. le Comte *Algarotti* est noir, spirituel & léger, tout propre à se faire goûter, chérir & estimer, par tous ceux qui le connoissent.

Des Gens d'esprit, de sçavoir & de goût, jugent quelquefois d'un grand Homme, en gens sans esprit, sans sçavoir & sans goût. M. le Chevalier de *Ramsay*, preuve de cela, dans une Lettre écrite en 1742. à feu *L. Racine*\*, a traité *Locke*, ce grand Homme, de *Génie superficiel*, qui a écrit les *Elements de la Philosophie*, plus-tôt que ses *Principes approfondis*. M. le Chevalier croyoit *Locke* un *Socinien décidé*. Qu'a répondu le bon *Racine*? „Ce que vous m'écrivez . . . fait voir que l'amour de la vérité est plus fort sur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puisque vous ne dissimulez pas leurs erreurs.“ Voilà donc *Locke*, ce *Génie superficiel*, un *Socinien décidé*, qui n'a écrit que les *Elements de la Philosophie*.

Angli-

\* V. Oeuvr. de *L. Racine* T. III. Edit. six. 1750. p. 200.

*Angliviel de la Beaumelle*, en ses *Pensées*, declare Pédant *Hugues Grotius*, ce grand Homme! Je n'en parlerois point, si certains Politiques ne reprochoient à Grotius son procédé hollandois, envers le Cardinal de *Richelieu*. Le Ministre Suedois dit-on, à la cour de France, n'auroit pas dû refuser son approbation aux Avortons dramatiques du Cardinal, tout puissant à Paris. On sçait aujourd'huy, que Grotius avoit, de sa Reine *Christine*, l'ordre précis d'humilier en toute occasion, l'amour propre du Cardinal. *M. J. J. Rousseau* auroit pû se dispenser de mépriser Grotius; on est tout étonné de trouver ce nom dans *Emile*, & Grotius avili dans le *Contrat social*.

\*

Souvent on voit des Spectacles, qui sans être ridicules, ne laissent pas de faire rire des gens d'ailleurs les plus graves. Aux représentations d'*Inès de Castro*, Tragédie de *la Motte*, qui ne rit point à la vue de trois petits Marmots, conduits par leur Gouvernante, qui leur fait faire *serviteur* au Roi, pour obtenir de ce Grand Papa le moyen de cesser d'être des Batards? La Scène est néanmoins touchante. Les gens les plus sérieux ne sçauront s'empêcher de rire, à l'aspect de l'Ombre de *Ninus*, dont *M. de Voltaire*, si sage en sa *Henriade*, a fait son *Fac totum* dans la Tragédie de *Semiramis*. Bien de Scènes néanmoins y doivent être touchantes, pour ceux qui ne nient point absolument l'existence des Spectres, & l'apparition des Ombres des Morts, parmi les Vivants. Disons en tout autant de la Statue au *Festin de Pierre*, Pièce à la fois touchante & risible, qu'il faut remettre au Théâtre, si l'Ombre de *Ninus* y fait fortune. A la *Haye*, j'ai vû un Spectacle de toute une autre nature, Spectacle extrêmement touchant, & qui néanmoins

moins fit rire la plupart des Spectateurs. A la Haye, le Public fut averti, qu'un jeune Théologien, Africain de nation, prêcheroit un Sermon sur les vérités de la Religion Chrétienne après quoi il s'en retourneroit en sa patrie, dans l'espérance d'y bâptiser Père & Mère, Frères & Sœurs, Parents, Amis &c: Je ne fus pas des derniers, à me pourvoir d'une place à l'Eglise, où ce rare Théologien devoit prêcher. Il eut, à son honneur, un Auditoire magnifique. Mais cet Auditoire manqua d'éclater de rire, à la vue d'un Nègre en chaire! Personne n'ignoroit la couleur de celui qui devoit prêcher la parole de Dieu. La rareté du fait n'en fit pas moins rire d'abord & les Devots & les Devotes mêmes. Le Nègre, nullement surpris de cet accueil riant, fit en Hollandois un Sermon si pathétique, qu'il rendit bientôt attentifs tous les Rieurs, qui oublièrent la noirceur du visage en Chaire. Ce ne fut qu'en sortant de l'Eglise, qu'on se remit à rire. On auroit juré, que les rieurs sortoient d'un Spectacle très-divertissant, & très-comique même.

\* \* \*

N'est-ce point\* une honte, qu'en France, *Ovide*, tout digne d'avoir des Imitateurs, n'en a que dans l'Art d'aimer? Cette Imitation honorable au Beau-Sexe, ne fait pas trop l'éloge du nôtre. Quoi! pour plaire à nos Femelles, est-il besoin d'un Art d'aimer? *Quiconque sçait l'art d'aimer, est indigne du bonheur de plaire.* Voilà sans vanité, une maxime digne du Duc de la *Rochefoucault* & de la Dame *Sablère*. Si le Poète Romain a bien voulu mettre en vers l'Art de séduire les Filles & les Femmes, (car enfin c'est là son art d'aimer) cet art me paroît incompatible avec

E 2

l'art

\* Les Journalistes assurent, qu'enfin à Paris on va imprimer des *Heroides*, à l'imitation du Poète Romain.

l'art d'être parfaitement honnête homme. Il est des Païs, où l'on pardonne à la Femme de farder son visage, dans la vuë de plaire. Il n'est point de Climat, où l'on ne doive detester tout Etre, qui dans la même vuë, se farde le Cœur. En fait d'Amour & d'Amitié, il faut penser comme le brave Orofmane:

*L'art le plus innocent tient de la perfidie.*

*Zayre, Act. IV. Sc. II.*

\* \* \*

„**L**es descendans des hommes de Loi ne sont point  
 „encore reçus dans les Chapitres de l'Allemagne.  
 „C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de  
 „l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité;  
 „celle de rendre la justice.“ Ce Passage surprenant  
 se trouve dans les *Essais sur l'Histoire Generale, Ch.*  
*72. Ouvrage de M. de Voltaire.* Pen suis fâché,  
 pour l'amour de cet aimable Auteur, qui a fait plus  
 d'un Voyage en Allemagne, & d'assez longs séjours  
 en des Cours allemandes. Ces Voyages & ces séjours  
 m'obligent de croire, que M. de V. n'a écrit qu'à la  
 hâte le passage qu'on vient de voir. Ce n'est certes  
 point en Allemagne, qu'on attache de l'avilissement  
 à la belle fonction de rendre la Justice. Tout Gen-  
 tilhomme allemand, dès qu'il se vouë à l'étude, étu-  
 die le Droit civil, le Droit public, le Droit canon, &  
 tout ce qu'il faut étudier, pour pouvoir rendre Justice,  
 en habile Jurisconsulte.

*Avec vingt mille Ecus & quatre mots Latins,  
 Un Sot s'assied, en France, au milieu des Dan-  
 dins\*.*

Il

\* Cela est si vrai, qu'en 1660. *Guy Patin* écrivit à un  
 Ami: Hier fut vendue une charge de Conseiller de la  
 Cour

Il n'en est pas de même, dans le St. Empire Romain, où les Loix & les Constitutions ne dependent point du BON PLAISIR d'une seule Tête. J'ose demander, par quel *reste d'ancienne barbarie*, les *Enfants des Perrins Dandins*, en France, ne sont point encore reçus dans les Chapitres & dans les Ordres, qui exigent des Preuves de Noblesse? Que les Hommes de Loi, n'importe de quelle naissance, soient tous annoblis, par la noble fonction de rendre la justice; rien de plus juste. Mais que leurs Enfants ne prétendent pas d'entrer dans tous les Chapitres, parce que leurs Pères ont été, ou sont encore Hommes de Loi. C'est peut-être un malheur pour l'Europe, que la Noblesse y est héréditaire encore, *par un reste d'ancienne barbarie*. Pour le bonheur de l'Europe & de son Commerce, il seroit à souhaiter, que dans tous les Couvents\*, de toute espèce, on ne reçût que des gens en état de prouver, parchemins sur table, leurs trente & deux Quartiers; & que la Noblesse ne s'avisât plus d'attacher de l'avilissement aux belles fonctions des gros Negociants, qui sont rouler, en Citoyens, soutiens de l'Etat, les richesses des deux mondes.

\* \* \*

**L**es Etourdis sont presque par tout autant haï, que réellement ils méritent de l'être\*\*. Il seroit fâcheux pourtant, qu'on parvint à les bannir de la République des Belles-Lettres. Ils y frappent souvent des

E 3 Coups

Cour 75 mille Ecus. C'est un Avocat, fils d'un Procureur de la Cour, qui en est Pachetteur; il faut avoir bien volé, pour avoir tant d'argent à mettre en fumée. Lettr. T. I. Lettr. CCXXIV.

\* En 1759. la ville de Rome contenoit 3847 Moines, 1910 Religieuses, & 2827 Prêtres seculiers.

\*\* Zenon disoit d'un Etourdi, que son Père l'avoit fait étant yvre.

Coups salutaires, qu'un Litterateur prudent feait finement employer, fans s'en rendre responsable. Ce n'est pas tout: dans les conversations mêmes, l'usage permet de citer la pensée hardie d'un Ecrivain caustique, pourvû qu'on n'affecte point d'être de son sentiment. On peut faire semblant, au contraire, de condamner hautement la pensée citée, fans la priver de son venin malicieux. Pour prouver la chose par des faits, je ne suis plus assez étourdi. Il m'est permis cependant d'apprendre à mes Lecteurs, que le Livret intitulé: *Mes Pensées*, par exemple, est un de ces Pamphlets, dont on peut employer nombre de Pensées hardies, & les faire valoir à propos, fans les honorer de son approbation déclarée. Je n'ai donc pas tort de souhaiter, que notre République si opprimée, aye de tems en tems quelques Ecrivains étourdis, gens propres à déclarer tout net, qu' „en bien des païs les grands sont „plus petits que ne l'est le peuple de quelques païs, „même à considerer les choses avec les yeux du préjugé.“ Sans scrupule, je cite avec plaisir cette Pensée *beaumellienne*. Mais quand je serois Avoyer de *Berne*, ou Doge de *Venise*, je ne citerois point la Pensée . . . la Pensée CCCLXII. de l'Edit. sixième MDCCLII. faite à *Londres*, chez *Nourse*, à ce qu'on prétend,

\* \* \*

*Pour n'être jamais seul, évitez Compagnie,  
Bûvez un coup de vin & songez à Silvie.*

Mais ceux qui font l'éloge de la Solitude, oublient ordinairement de faire une remarque, qu'ils devroient faire par charité.

*Le Monde a ses degoûts, la Rétraite a les siens.*

Dans

Dans la solitude, on se trouve privé du moyen de réparer la perte des Amis, que la Mort nous enlève. C'est une vérité bien triste, & qu'on ne doit point cacher à ceux qu'on exhorte d'abandonner le Monde, & de s'enterrer tout vivant, & de bonne heure. Ce n'est pas tout; on devoit encore avertir, que, pour certains Esprits, la solitude est extrêmement dangereuse. Il faut y porter un cœur bien vertueux, sans quoi, en dépit du Proverbe, il vaut mieux d'être mal accompagné dans le grand Monde, que d'être seul dans une profonde Retraite. On conjure là-dessus, & en conscience, le Lecteur incrédule de consulter le sage Abbé Trublet. Il faut lire, sur cet Article, le Tome III. de ses *Essais sur divers Sujets de Littérature & de Morale*. Crates, voyant un jeune homme se promener en solitaire, lui demanda ce qu'il faisoit là tout seul? Je parle avec moi-même, répondit le jeune homme. Prends garde, répartit Crates, qu'en parlant à toi-même, tu ne parles à un méchant homme. *Senec. Ep. X.*

\* \* \*

L'Ecrivain, qui a débuté par malheur, à donner au Public des Satyres, & s'avise ensuite de lui offrir des ouvrages de pure Morale: peut faire fortune en l'autre monde; il ne fera point fortune en ce monde cy, quoique ce soit, à ce qu'on prétend, le meilleur de tous les mondes imaginables. Rien de plus injuste, & rien de plus naturel.

L'Ecrivain, qui a débuté par bonheur, à donner au Public des Ouvrages de pure Morale, & s'avise ensuite de lui offrir des Satyres: peut manquer sa fortune en l'autre monde; il fera fortune dans le monde littéraire, quoique ce soit, à ce qu'on prétend, le

meilleur de tous les mondes litteraires. Rien de plus injuste, & rien de plus naturel.

\* \* \*

Lorsqu'un Esprit, fin & delicat, s'érige en Connoisseur de Pensées ingénieuses, & prétend que le Public doit admirer une Pensée nullement admirable; il est permis de donner un petit coup sur les doigts de ce Connoisseur. Donnons ce petit coup sur le petit doigt de la main droite du P. *Bouhours* d'ingénieuse memoire. Ce bon Père, décoré du Sobriquet d'*Empêreur des Muses*, parmi ses *Pensées ingénieuses*, fourra, on ne sçait comment, la fade pensée du docte *Ménage*, sur le Suicide de la chaste *Lucrece*. *Ménage* prétend qu'une femme si chaste & si delicate sur l'honneur, devoit mourir de chagrin sans chercher nul autre secours\*. Le P. *Bouhours*, qui étoit Jésuite, & par consequent ne connoissoit pas trop les Femmes, trouva cette pensée toute merveilleuse, à l'honneur éternel de son compatriote. Voyons d'abord, si la pensée, si vantée, meritoit tant de l'être. Elle est touchante, elle est frappante, dans la *Pharsale de Lucain*\*\*.

Mais *Ménage* auroit-il dû voler si mésequinement *Lucain*, pour dire quelque chose de *nouveau*, contre l'antique *Lucrece*? Si la digne Romaine s'étoit fiée uniquement à son chagrin; elle n'en seroit morte peut-être, qu'au bout de six mois, qu'au bout de l'année, s'il est vrai que les femmes peuvent mourir de chagrin, & d'un chagrin pareil à celui de *Lucrece*. Elle connut les Romains. Elle se poignarda; & sur son coup de poignard, Rome chassa d'abord ses Rois, & devint République. Que devient maintenant la fine pensée

\* *Fœmina, tam teneri consummatique pudoris,  
Debuerat solo victa dolore mori.*

\*\* *Turpe mori post te solo non posse dolore!*

*Ménag.  
Lucain.*

pensée de Ménage? Je suis pourtant bien éloigné de croire, qu'il vola en effect & si mal Lucain, lorsqu'il trouva à propos de s'égayer aux depens de Lucrece. Les gens de Lettres, & les gens de lecture sçavent, que la *Reminiscence* peut jouer de mauvais tours, aux plus heureux Génies. En veut-on voir un exemple étonnant, prèsque incroyable, & qui doit imprimer du respect à tous ces Censeurs téméraires, qui, sur la moindre conformité, déclarent Plagiaires impudens, des Esprits qu'on appelle *Esprits Créateurs* (c'est à dire Originaux) en France? Toujours voici un fait, précédé cependant par une supposition vraisemblablement fondée.

Il est permis de supposer, que l'illustre Mr. de *Voltaire*, en travaillant à son immortelle *Henriade*, ne négligeoit point de lire avec attention tout ce qui s'étoit imprimé, & en Vers & en Prose, par rapport à l'Histoire de Henri IV.

Si cette supposition si naturelle est recevable en quelque Parlement, ou non; c'est de quoi je ne m'embarasse point ici. Pour prouver, ce que je voudrois prouver: supposons tout au contraire, que M. d. V. n'a jamais lû de sa vie: *Henry le Grand, au Roi, Poëme*. Ce Poëme\* de l'Abbé *Cassagnes*, dans lequel il introduit Henry IV. donnant des instructions à Louis XIV. acquit à l'auteur les bonnes grâces de *Colbert*. D'abord *Cassagne* fait dire à Henri IV.

E 5

Lors-

\* *Cassagnes* publia ce Poëme en 1661. à Paris. En 1664. à Amsterdam, le Libraire *Daniel Elzevier* donna une nouvelle Edition de l'Histoire du Roi Henry le Grand, par l'Archev. *Harduin de Peresfixe*. A cette histoire, le Libraire annexa le Poëme de *Cassagne*.

Lorsqu' après cent combats je posseday la France,  
*Et par droit de conquête, Et par droit de nais-*  
*sance.*

M. de Voltaire commence sa superbe Henriade, par dire:  
 Je chante ce Héros, qui régna sur la France,  
*Et par droit de conquête, Et par droit de nais-*  
*sance.*

On m'avouera que le fait est des plus singuliers. Si la Reminiscence n'y a aucune part, ainsi que je le suppose: quel hazard étonnant, que le second vers de la Henriade, mot à mot, est un vers de l'Abbé Cassagne! Le plus impudent des ennemis de M. de V. ne l'accusera point d'avoir furtivement emprunté un vers si remarquable. Il est vrai, que selon le proverbe, les Beaux-Esprits se rencontrent, & que les deux Poètes naturellement devoient se rencontrer, puis qu'en effet leur Héros régna par droit de conquête & par droit de naissance: Cela n'empêche point, que l'identité de ces deux vers, le choix égal de tous leurs mots, & le même arrangement de ces mots, ne soient extrêmement rares & dignes de remarque.

\* \* \*

**L**a Nation la plus *débonnaire*, la plus douce, la plus humaine, la plus compatissante, & la plus sensible aux malheurs d'autrui; c'est précisément la Nation la plus sévère, la plus dure, la plus inhumaine, la plus cruelle, & la plus barbare, envers ses Malfaiteurs, conformément à des Loix; dont la Reformation depend uniquement du *Bon Plaisir* d'une Majesté Très-Chrétienne!

*Il Ciel, se taccio, il Re, se parlo, offendo.*

*Metastas: Demofonte.*

*Atto I. Sc. II.*

\* \* \*

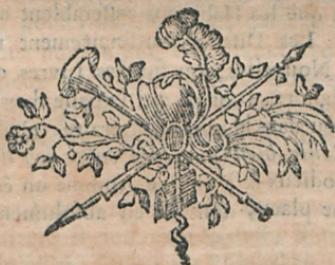
**L**a Nation la plus austère, la plus severe, la plus inflexible, la plus inexorable & la moins indulgente pour les malheurs d'autrui: c'est précisément la Nation la plus *abbonnaire*, la plus douce, la plus humaine, la plus compatissante & la plus indulgente, envers les Malfaiteurs; conformément à des Loix, dont la Reformation ne depend point uniquement de la justice d'un Monarque, Défenseur de la Foi.

*Tutto spiegar non oso,*

*Tutto non so tacer.*

*Metastas: Semiramide.*

*Atto I. Sc. VI.*



SUR

S U R  
LA LITTERATURE.

**L**a belle Litterature entre aujourd'huy, pour quelque chose, dans la bonne Education des Enfants d'un certain calibre. Cette verité, si généralement reconnuë, ne manque point de frapper déjà certains Pères de famille, qui mal élevés, ne commettent point la faute de leurs Parents. On fait en nos jours, une assez forte figure, prèsque en toutes les sociétés, lorsqu'on se trouye reduit à garder le silence, au moment qu'il s'agit de Belles-Lettres. On dispense le galant Homme d'être savant, docte, érudit. En revanche on exige de lui certaines connoissances, sans lesquelles il jouë un personnage muët, dans la bonne conversation. On la compare au jeu de paume, dont tout le plaisir consiste à se renvoyer la balle, chaqu'un d'un coté different. Parcourez l'Europe aujourd'huy : en toutes ses Capitales, en toutes ses grandes villes, vous verrez que les Habitants ressemblent aux anciens Athéniens. Les Discours ordinairement ne roulent que sur les Nouvelles, ou sur les Livres qui ont la vogue\*. Ignore-t-on ce qui se passe dans le monde politique, ou dans le monde litteraire : n'est-on point en état de *tenir bien son coin en ce jeu de paume* : on se rend odieux & à charge, comme un être inutile, usurpant une place, dont on est absolument indigne.

Plus

\* Ceux qui se plaisent aux Livres italiens, écrits dans le goût du Siècle passé, trouveront de quoi s'amuser, dans l'ouvrage intitulé: *Il Chiaro scuro di Pittura morale, abbozzato da Antonio Lupis. Venet. 1679.* En ce livret, déjà très-oublé, l'Auteur n'offre à son Lecteur que des Babilotes Italiennes. J'y ai lû, non sans plaisir, *l'Infelicità del non sapere, & l'Eccellenza del Letterato.*

Plus on est grand, plus on est respectable; & plus on devient choquant par son ignorance. La chose est toute simple & naturelle, puisqu'on gate la conversation, en forçant la Compagnie de changer de propos, de discours & de matières favorites.

Grâces aux inventions de l'Imprimerie & des Postes, quiconque sçait lire, sçait aujourd'hui se mettre en état de figurer en nos Cereles & à nos bonnes Tables. Moyennant une legere rétribution, des Gazettiers de toute espèce nous fournissent les moyens de paroître Politiques & Litterateurs. Je fus étrangement surpris, lorsqu'en Nord-Hollande, pour la première fois, j'entendis des Manants, non excessivement riches, commenter politiquement les Gazettes d'*Amsterdam* & de *Harlem*. Avec la même facilité, les Lecteurs des Gazettes savantes, des Journaux, des Bibliothèques &c. deviendroient gens propres au moins à hanter les Compagnies, où l'on parle de Belles-Lettres, où il faut connoître grand nombre de morts, pour pouvoir plaire à nombre de vivants.

Que les Athéniens se feroient estimés heureux, s'ils eussent eu, pour s'instruire, les moyens avantageux, dont le tems nous a pourvus! Nous avons un nombre prodigieux de Dictionnaires, Ouvrages d'un si grand secours, qu'en notre Siècle l'ignorance devoit être ignominieuse, parmi les gens d'une certaine façon.

„Prèsque toutes les Sciences sont aujourd'hui en  
 „Dictionnaires; & pour être Savant, il suffit de con-  
 „noître l'ordre des lettres de l'Alphabet. On a beau  
 „plaisanter sur cette invention moderne, il faut con-  
 „venir, qu'elle facilite les connoissances, qu'elle fixe  
 „promptement les doutes, qu'elle favorise le progrès  
 „des Sciences, qu'elle les met à la portée de tout le  
 „monde, & leur épargne bien de recherches pe-  
 „nibles

„nibles\*.“ En effect, nous sommes déjà si riches, que, suivant la remarque de bien de gens d'esprit, il nous conviendrait d'avoir un *Dictionnaire de Dictionnaires\*\**. Que le juste Ciel bénisse & recompense le Sage, qui le premier s'avisa de nous fournir des *Dictionnaires portatifs*! Ils sont d'une utilité & d'une commodité admirable, pour les Vieillards & pour les gens infirmes, las de manier les gros Volumes in folio. Ces Colosses font encore peur aux Enfants, & ne semblent être compilés, que pour enrichir les Libraires. Malgré la multitude de ces Ouvrages de secours, il seroit à souhaiter, qu'au défaut des Academies, une Societé de gens de Lettres voulût bien pourvoir le Public d'un bon *Dictionnaire de Littérature*. Les Negociants ont en françois celui de *Savary*, & en Anglois celui de *Poslethwayt*. Les Militaires ont le *Dict. milit. de Mr. de la Chenaye*. Les Comédiens, & les Amateurs du Théâtre françois, ont les *Tablettes Dramatiques*. C'est une espèce de Dictionnaire, où sur une même ligne, & par ordre alphabetique, on trouve le titre d'une Pièce de Théâtre, le nom de l'Auteur, le jour de la premiere représentation, le nombre des représentations & l'année de l'impression, avec l'Histoire\*\*\* des Auteurs

\* Dit l'Abbé *Désfontaines*. V. le Tome VI. de ses *Observations* p. 341. ou l'*Esprit* de cet Abbé T. I. p. 377. Londres, c'est à dire, Paris 1757.

\*\* Ne nous faudroit-il point aussi un *Dictionnaire de Batailles*?

\*\*\* On a vu une *Histoire du Théâtre françois, depuis son origine jusqu'à présent, avec la vie des plus célèbres Poëtes dramatiques, des Extraits exacts, & un Catalogue raisonné de leurs Pièces accompagnés de Notes hist. & critiq.* Amst. 1735. in 8. Mais il s'en faut bien, que l'ouvrage acquitte les promesses du titre. Sur quoi on vit: *Recherches sur les Théâtres de France depuis l'année 1161. jusques à présent par M. de Beauchamps, à Paris III. Vol. 1735. in 8. Tanta molis erat &c.*

teurs & des Acteurs. C'est Mr. le Chevalier de *Mouhi*, auquel on est redevable de ces Tablettes dramatiques.

Peut-on raisonnablement envisager ces Tablettes, sans se demander : pourquoi l'Academie françoise ne fait point, au moins pour sa République des Lettres, ce que le Chevalier de *Mouhi* a fait pour le Théâtre françois ? Les Encyclopedistes diront sans doute, qu'ils se chargent de fournir un Trésor si desfrable. Je les crois tout propres & très portés à s'acquitter dignement d'une tâche si noble & si belle. Mais je ne crois pas notre Jeunesse toute propre, & très portée à s'acquérir le terrible Dictionnaire Encyclopedique. Le Proverbe trivial : *qui trop embrasse, mal étreint*, fera toujours nuisible à la fortune de cet ouvrage immense. Quand cela ne seroit point, les simples Amateurs des Lettres, & les jeunes Demoiselles n'achetteront point tant de Volumes effrayants, pour y pecher des connoissances littéraires. C'est un Dictionnaire portatif de pure Litterature, que je desire de voir, en faveur de la Jeunesse de l'un & l'autre sexe. Un Ouvrage de cette nature, & judicieusement formé, faciliteroit effectivement les connoissances, fixeroit promptement les doutes, favoriseroit le progrès des sciences, les mettroit à la portée de tout le monde, & épargneroit bien de recherches penibles, mêmes à des Savants du premier ordre.

Le Nombre de nos Livres, & surtout des Livres, que les Auteurs anonimes & pseudonimes font naître, devient de jour en jour si prodigieux, que le Public sans contredit a grand besoin d'être bientôt regalé d'un Livre que je lui souhaite. Il ne couteroit, à une Société bien choisie, que le soin de l'arrangement. La fatigue ne tomberoit, presque, que sur des Ecrivains copistes, qui s'instruiraient & s'amuseroient, en travaillant utilement pour le Public. Tout jeune hom.

homme devoit s'estimer heureux d'être employé de la forte. En apprennant, sous un bon Guide, l'Art d'*extraire*, n'est-il pas payé richement de sa peine? Les Histoires des Savants & de leurs Ouvrages; les Journaux littéraires, les Memoires, les Bibliothèques, la République des Lettres, les Dictionnaires &c. offrent suffisamment de quoi bâtir le Temple, que je souhaite de voir érigé. Que ne doit point l'Histoire littéraire au célèbre *Montfaucon*, de la Congreg. de St. Maur? Que ne doit-elle point au célèbre Père *Niceron*? Auteur des Memoires, pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, 42 Vol. in 12. Ce Religieux mourut à Paris en 1738. âgé seulement de 53. ans.

Je conviens, que le P. Niceron n'a point été infail-  
lible, n'ayant été que simple religieux.

Mais infailliblement il devoit enfin inspirer à l'Académie françoise le noble Projet de pourvoir la France d'un Dictionnaire de Littérature. Malgré les horreurs de nos guerres civiles, les Académies devoient, dans une union parfaite, devenir des *Provinces unies*, & former réellement une *République*, absolument sans Dictateur. Le travail, que je propose, est heureusement, je le repete, tout préparé, & déjà dans un si grand ordre, que rien ne lui manque, pour être achevé, dans une seule couple d'années pacifiques. L'Europe possédant une fois ce trésor littéraire, ce trésor s'augmenteroit annuellement, sans le secours d'aucun puissant Génie.

Benisse encore le juste Ciel le Mortel inventif, qui le premier conçut l'heureux projet de fournir au monde savant des *Annales typographiques\**, ou *Notice*  
des

\* On imprime actuellement, Jul. 1763. à Paris un ouvrage.

*des Connoissances humaines!* Ces Annales (dont le premier Tome parut à Paris chez *Vincent* Janv. 1760. in 8.) présentent une Notice de tous les Ouvrages qui paroissent dans l'Europe, en quelque langue qu'ils soient composés. Pourroit-on desirer quelque moyen plus avantageux, plus propre à continuer un Dictionnaire de Litterature? La Societé des Gens de Lettres, qui à Paris, & non sans bien de faux-frais, procurent au Public les Annales dont je parle, prouve incontestablement par son zèle, l'utilité du Dictionnaire que je demande. Je le demande, non tant pour la commodité des gens d'étude, que pour la nécessité des gens du beau monde. J'ai déjà remarqué, comment on s'y rend ridicule, quand on s'y fourre sans un certain sçavoir. Confirmons le fait, en rapportant quelques petits Contes. Souvent ils font plus d'impression, que les Exhortations les plus pathétiques.

Lorsqu'en 1741. les Gazettes annoncerent la mort du Cardinal de *Polignac*, on fit l'éloge de cet illustre Octogénaire, à la table d'un Souverain. Un Seigneur Ecclesiastique, pour son malheur à cette table, en conscience se crût obligé de flétrir la memoire du Cardinal loué. „Je l'abhorre, s'écria le Seigneur Ecclesiastique, je sçai de bonne part, que *Polignac* a fait un Poëme latin, intitulé: *Anti-Lucrece*.“

Le Seigneur Ecclesiastique, n'ayant pas l'honneur de connoître *Lucrece*, le Chantre d'*Epicure*, s'imaginait que le C. de *Polignac* avoit fait un Poëme latin, Satyre lubrique contre les Femmes chastes\*.

Un

ge, sous le titre de *Gazette Litteraire de l'Europe*, dont le *Prospectus* me promet le plaisir de voir mon attente accomplie. En Hollande on ne manquera point de rendre cet Ouvrage plus important.

\* *Anti-Lucretia.*

Tome V.

F

Un Seigneur, retourné de Paris à la Cour de son Prince, parla beaucoup du Théâtre Parisien. Interrogé, au souper de ce Prince, si sur le Théâtre *Alzire* & *Zaïre* faisoient toujours la même fortune? „La même, repondit le Voyageur, elles ont tousjours à leurs trouffes de jeunes Anglois, qu'elles plument à merveilles.“

Dans une Compagnie, où des Dames parloient beaucoup de *Vadius* & de *Triffotin*, un Prince, très-bon Prince, confessa d'avoir oui parler de ces deux Auteurs; mais sans avoir jamais lû aucun de leurs Ouvrages.

Un Seigneur Allemand soutenoit de bonne foi, que le Docteur *Mathanasius* avoit été à *Leide*, Professeur en Médecine, & en son tems très-célebre.

*Aubert le Mire*, Doyen de l'Eglise d'Anvers, & Auteur d'une Bibliothèque Ecclesiastique, prit le *Pastor fido de Guarini*, pour un Livre de pieté, croyant que c'étoit un Traité des Devoirs d'un Pasteur à son Troupeau fidele.

On parla du Lord *Rochefer*, & de sa Satyre sur l'Homme, & de son Eloge du *Rien*, en présence d'une Excellence, fraîchement sortie de Londres. L'Excellence loua la pieté du Lord, digne Evêque.

La même Excellence donnoit de grands Eloges au brave Capitaine *Lemuel Gulliver*, connu dans toute la Grande Bretagne, pour un des meilleurs Officiers marins, & qui avoit fait le tour du monde.

Rapportons ici un fait, tout digne d'être rapporté, pour effrayer tous ceux, qui osent encore se moquer de la connoissance des Livres. Un homme d'esprit & de condition, possédant parfaitement quatre Langues vivantes & l'Histoire ancienne & l'Histoire moderne, con-

conntit presque toutes les Cours, & son Siècle & tous ses Intrigues. Il n'étoit étranger que dans l'Histoire littéraire. Il s'ayisa, pour ses pechés, de lire des livres italiens, & entre autres *l'Histoire du Concile de Trente, par Fra-Paolo Sarpi*. Ce livre frappa tellement son Lecteur, qu'il se mit soudain à le traduire en françois, pour mieux le faire connoître. Il se gata les yeux, à force de traduire jour & nuit. La traduction étoit presque achevée, lorsque très à propos le Traducteur reçut chez lui un Ami de cœur, auquel il fit confidence de son travail. L'Ami de cœur tomba des nuës, à l'aspect des cahiers, qu'on lui offrit, pour être revus, corrigés & peut-être admirés encore.

L'Ami, Allemand rond & sincere, refusa de lire ces Cahiers. Il soutint fermement, que le Fra-Paoli étoit déjà si bien traduit, par *Amelot de la Houffaye*, & surtout par le Père *le Courayer*, qu'il faudroit radoroter, pour donner une nouvelle traduction de l'histoire du Concile de Trente. A son tout, le nouveau Traducteur tomba des nuës, en apprennant une Nouvelle si foudroyante. Il trouva pourtant à propos de la revoquer en doute. Sur quoi on depecha un domestique vers un Libraire, qui sur le champ tira de son Magazin la traduction d'Amelot, & de la Boutique la traduction du P. le Courayer.

A Milan un Etranger, homme d'esprit & de sçavoir, se rendit ridicule, parce qu'il confondoit éternellement le *Tasse* avec le *Tassoni*, & le *Tassoni* avec le *Tasse*. Les Milanois sont cependant des gens d'une grande Politesse.

A Paris épargneroit-on un Etranger, qui confondroit éternellement les deux *Corneilles*? Cela arrive quelquefois; & je ne doute point, qu'avec le tems on ne confonde les deux *Racines*, Père & Fils.

Un jeune Richard, ayant fait ses Etudes à *Utrecht*, se disposa à quitter cette Academie, pour voir l'Allemagne, l'Italie, la Suisse & la France. Le jeune Savant prit congé de ses Compagnons d'Etudes, & sur tout de deux Barons Allemands, auxquels il demanda des Lettres de recommandation, pour *Cologne*. Les Barons, gens officieux, lui donnerent des Lettres de recommandation, & de credit même, en cas de besoin. Ces Lettres, adressées à *Monsieur Monsieur Pierre Marteau, Libraire célèbre à Cologne*, furent portées à *Cologne*, non sans une grande satisfaction de leur Porteur.

Que les Belles\* ne se croyent point dispensées d'avoir quelque teinture des Belles-Lettres. Nos Belles, qui ne lavent point leur linge, comme autrefois les Princesses lavoient tous leurs vetements; nos Belles, qui sont aujourd' huy les Antipodes des antiques *Sabines*, cessent bientôt de nous plaire, lorsqu'à la brillante figure, elles n'ajoutent point l'Esprit de conversation. Endepit de tous les *Molieres*, & de tous les *Despréaux*, les Femmes Savantes sont aujourd' huy pour nous des Femmes adorables, pourvû qu'elles n'affectent point d'être savantes. Quel homme de goût peut honorer de sa veneration une Femelle\*\*, qui *Reine* par la prestance de son Corps, devient *Servante*, par la petitesse de son Esprit? *A Soubrette, Valet de Chambre*, dit un Seigneur ruiné, qu'on voulut engager à épouser une riche Héritiere, qui n'avoit pas la moindre lecture.

Egayons

\* Que les Belles lisent, avec attention, la belle Epitre en prose de *M. de Voltaire*, à *Madame la Marq. du Chastelet*, dans laquelle l'Auteur lui dedie sa belle *Alzire*.

\*\* Rien n'est plus triste que la suite de la vie des Femmes, qui n'ont sçu qu'être belles, dit *la Marq. de Lambert*, *Lettr. sur la véritable Education* p. 120.

Egayons la Babiole, par l'Histoire d'une autre Belle de qualité. Orpheline aussi aimable que peu riche, & vertueusement élevée, elle eut beaucoup d'esprit, mais un esprit nullement orné, faute d'une Education convenable. Par bonheur, une Tante, Femme du monde, s'aperçut de ce deffaut, & prit la Nièce auprès d'elle. Elle l'engagea insensiblement, & pour se défennuyer, à lire tout haut les meilleures Comédies, & peu à peu, certaines Tragédies de *Racine*. La Tante ne manqua point de commenter les Scenes intéressantes, & d'interroger, sur les situations, sa chère Ecolière. Cet amusement, si frivole en apparence, porta l'esprit de la Nièce à l'amour de la Lecture. La Nièce y prit du goût, sous la direction de la Tante, & bientôt tant d'appétit, que mêmes les Ouvrages les plus sérieux furent lûs & relûs, sans la moindre repugnance. Que ne lût-on point? On lût, dit-on, jusqu'à des livres, qu'on peut lire, mais sans se vanter de les avoir lûs.

La Tante ne manqua point d'en avertir la Nièce. La Tante lui apprit, qu'une Fille de condition doit lire & bien lire un certain nombre de livres, pour en pouvoir parler à propos; & connoitre les titres de certains Livres, pour affecter une parfaite indifférence, en cas qu'on s'avisât d'en faire mention. De cette façon, la Tante fit de la Nièce une véritable Personne de qualité. Elle épousa un des plus gros Seigneurs de son País. Elle a été admirée & estimée en bien de grandes Cours, où l'on revere encore le mérite solide de Son Excell. Md. la Comtesse de . . .

Nous naissons tous avec une bonne dose de curiosité. Il n'est donc pas difficile d'inspirer aux Enfants l'ardeur de lire. S'agit-il de faire aimer les Livres, à des gens, qui passerent leur enfance absolument sans livres? Il faut s'y prendre finement, & se servir de

bien des ruses différentes, selon les goûts & les humeurs des Malades qu'on traite. Un beau Genie très-connu dans la République des Lettres, quoique assez Philosophe, ne laissa point d'enlever & d'épouser une aimable Demoiselle, douée de très belles qualités, mais qui avoit une horreur pour la Lecture. Voici comment l'Epoux parvint à vaincre cette aversion, pour lui si odieuse.

Tendrement aimé de sa chère moitié, il la conjura de ne point se mêler servilement du menage, & de ne jamais travailler en sa présence. Elle obéit, & l'ennui s'empara d'elle. L'ennui l'obligea de prêter l'oreille aux divertissantes Historiettes, que le Mari lisoit tout haut, en lecteur habile. Cet amusement, faute d'autre, eut le bonheur de plaire. On commença à s'ennuyer, dès que le Mari lisoit tout bas, & pour lui seul; & cela ne paroissoit pas bien juste. Par politesse le Mari lisoit donc tout haut, & lisoit des Aventures & des Anecdotes curieuses, qu'il n'achevoit jamais, parce qu'il avoit toujours des Lettres à écrire. Le desir naturel de sçavoir la fin d'une Aventure, dont le commencement étoit si intéressant, engageoit peu à peu l'Epouse, à prendre en main le livret de son Epoux. On y lisoit cinq ou six lignes, & le remettait sur la table. On le reprenoit ensuite, & on y lisoit jusqu'à dix & douze lignes mêmes. On continuoit ce bel exercice, & à force de reprises, on apprenoit enfin la fin de chaque Histoire, non sans quelque plaisir touchant & d'heureuse consequence.

Insensiblement la Belle perdit son horreur pour les livres, en s'apercevant, qu'on y pouvoit goûter les charmes d'une bonne conversation. Le Philosophe marié & charmé de l'être, s'apercevant d'un progrès de si grand augure, n'oublia rien pour arriver à son but. Il entamoit conjointement avec son *Eve*, les Li-  
vres

vres les plus attachants, & bientôt, sous quelque prétexte plausible, il quittoit la partie. Il s'en fioit à notre curiosité innée, qui, bravement secondée par l'Ennui, & par la honte de l'ignorance, fit naître, avec le tems, l'amour de la Lecture, dans l'esprit d'une Femelle, qui maudissoit encore la Lecture, en entrant dans le lit conjugal de son Epoux savant & Philosophe!

Que ne m'est-il permis de nommer ici les Masques! Les Loix sacrées de l'amitié ne me le permettent point, ayant été le confident *oculaire & auriculaire* de cette conversion surprennante.

J'ose néanmoins en étoffer mes Guenilles littéraires. J'ose avancer hardiment, qu'avec beaucoup de patience & un peu de soin, l'Homme judicieux, en se faisant aimer de la Femme qu'il aime, la portera sans faute à chérir la Lecture\*.

Comme ce n'est pas le tout: je prends la liberté d'avertir le Beau-Sexe, que les Italiens ont un Proverbe, que toutes les Nations devoient avoir. Les Italiens disent:

*Leggere e non intendere,*  
*E cacciare e non prendere.*

\* L'illustre Marquise de Lambert, douée de bien de belles dispositions, n'avoit aucun penchant pour la Lecture. Son Beau-Père, M. de Bachaumont l'engagea finement à lire des livres ingénieux. Elle y prit tant de goût, qu'enfin elle écrivit elle même des Livres ingénieux.



## CONNOISSANCES EXPERIMENTALES.

**D**e grace, que les belles Personnes ne lisent point cette Babiôle, pour elles toute exorbitante! Je supplie, en revanche, tous les Visages non trop gracieux, à pésér mûrement les Connoissances experimentales, que je m'imagine de posséder. Il s'agit de justifier un certain goût, nullement litteraire, je l'avouë, mais à coup seur extrêmement sujet à l'examen rigoureux d'une severe Critique, puisqu'il a été preché à Paris, en plein Théâtre, & donné ensuite au Public, par la voye heureuse de l'impression.

L'illustre Auteur de *Nanine*, Auteur qui se connoit très-assûrément en belles Femmes, & peut-être, ou plustôt sans doute, aussi en Laides affables, a fait dire à un Personnage théatral:

*Je préfère  
Laideur affable à Beauté rude & fière.*

Des Belles à Paris\* (& il y en a de plus de trois cent, que je pourrois compter, & saluër) declarent hautement, que ce goût est un goût baroque, peut-être Suisse,

\* Pour douter un moment du Bon-Goût, régnañt parmi les Dames à Paris, il faut ne point avoir lû les *Lettres Parisiennes*. On y lit, dans une Note: „De-  
„ puis que Mr. *Dargenville* nous a donné en François  
„ des *Traités des Pierres & des Coquilles*, nous avons  
„ vu beaucoup de Dames respectables, instruites de  
„ l'Hist. natur. ramasser les plus belles Collections. Il  
„ suffit de nommer Md. du *Boisjournain*, de *Bandeville*,  
„ de *la Vigne* (pour les Papillons & Insectes) de *Bure*,  
„ de *Rocheart*, de *Courtaignion*, le *Cat Sec.*“ p. 88 & 89.

Suisse, nullement françois, & par conséquent contre nature.

Heureusement pour M. de *Voltaire*, je me trouve dans un endroit, où l'on ne voit point de belles Femelles. Je me trouve sans le moindre espoir d'en revoir jamais; & je me trouve dans un âge, où l'on est bien heureux de ne plus rencontrer des Belles.

Je me trouve ainsi tout propre à prendre la deffense de la *Laideur affable*. On voudroit lui disputer, non seulement le droit, mais encore la possibilité physique de plaire à des Etres doués de bon-goût. Lorsque le Dictionnaire Encyclopedique sera bien achevé, & à sa troisieme Edition, faite en Hollande ou en Angleterre, les François sçauront, à peu près, quelles idées on doit attacher à *Beauté\**, à *Laideur*, au *Bon-goût*. Je publierai alors, dans le goût allemand, une Diatribe, où je prouverai, en Metaphysicien, que la *Laideur affable*, en gagnant sur l'Ame humaine le pouvoir d'agir, agit naturellement sur elle, plus long tems que la *Beauté*, qui ne sçauroit agir, que pendant sa durée. On sentira bien, qu'avant que d'en venir à cette preuve, j'établirai solidement, qu'on ne sçauroit reprocher aucun mauvais goût à l'Ame. Elle doit bien se fier aveuglément aux sens, qui sont ses Ministres & ses Rapporteurs. Si ces sens par malheur sont des fots dupés, dont elle est mal servie, elle n'y perd absolument rien; elle n'exige que d'être continuellement servie, bien ou mal, n'importe à elle. Supposons que mes yeux fussent assez fots, pour rapporter à mon ame, que la laide *Gaudrillon* est la créature la plus charmante. Supposons que mon nez fut assez vilain, pour ofer vanter à mon ame, la mau-

F 5

vaïse

\* *Bien* appelloit le *Beauté*, le *Bien d'autrui*, parce qu'on n'est pas proprement beau pour soy, mais pour les autres.

vaïse odeur que la Gaudrillon exhale. Supposons que mes oreilles fussent assez bêtes, pour aïseurer mon ame, que la glapissante Gaudrillon chante, qu'un Ange ne sçauroit mieux chanter. Supposons que ma bouche fut assez affamée, assez goulüe, pour jurer à mon ame, que les mains jaunes & maïgres de la sèche Gaudrillon, sont delicieuses à être savoureusement baïsées: mon ame, séduite par tant de faux rapports, ne sçauroit que se prévenir, en faveur de la Gaudrillon. Vainement on reprocheroit tous ces faux rapports à mes yeux, à mon nez, à ma bouche. Ma bouche se moquerait de ces calomnies. Elle soutiendroit que tous les Sens sont des Juges intègres. Que si trompés, par les objets ou par les sujets, ils font des rapports, non conformes au Vrai: ils ne laissent point pour cela d'être des juges pleins de probité. Ils ne trompent point, dans le dessein de tromper. Ils sont bien éloignés de se croire capables de precher des Erreurs. Ils s'estiment infailibles, & chacun d'eux a pour Devise, un superbe Miroir, avec ces mots: *Reddo non facio*: Devise (soit dit en passant) que les bons Gazetteurs & les braves Historiens devoient adopter, pour écrire en conséquence.

*Tarare*, repondront les beaux Personnages. *Quiconque aime le Laiü, est d'un goût depravé.*

Soit, je consens à passer, aux yeux d'un chacun, pour homme de mauvais goût, pourvü que je contente ce mauvais goût, étant le mien. „Il n'est point „vrai qu'on soit si content de son esprit, ni même de „son cœur: mais on l'est toujours de son goût,“ dit Paimable Abbé *Trublet*\*, sans doute avec connoissance experimentale de cause.

On

\* Essais de litterat. & de Mor. T. III. p. 180. Edit. d'Amst.

On développera tout cela, comme je l'ai promis, après la troisième Edition du Dictionnaire Encyclopedique. Je tiendrai certainement parole au Public, à moins qu'en secret quelque Belle ne m'engage à jeter ma plume au feu. Hâtons nous ainsi d'apprendre à nos Lecteurs que l'Histoire ancienne, n'étant plus assez intéressante, l'Histoire de notre Siècle suffit à me fournir des preuves, au-dessus de toutes les Chicanes, pour établir mon assertion.

J'étois jeune Garçon encore, lorsque la Gouvernante de deux jeunes Demoiselles du voisinage (remarquons ici que cette Gouvernante avoit été jeune, mais jamais belle, elle étoit *quasi* françoise de nation) eut la charité de m'avertir souvent, que les jeunes & belles Dames rendoient communément les Hommes malheureux. Que les Dames, non plus jeunes, non plus belles, étoient précisément les Personnes les plus propres à nous élever au rang des *Grands Hommes*. Pour me prouver cette vérité, dont je doutois, on devinera bien pourquoi, la Matrone m'apprit, que Louis XIV, Roi de France, dispoit naturellement de toutes les Femelles de son Royaume. Que d'abord le Roi eut le malheur de se livrer à des Sirenes brillantes & dans le printems de l'âge. Que le Roi, revenu de son erreur, congédia les jeunes Belles; & pour les mortifier, se jeta dans les bras d'une Femme surannée. Qu'il épousa même en secret, au scû de mille gens de sa Cour, cette vieille, veuve d'un certain *Scarron*, Poète burlesque. Qu'alors Louis XIV. obtint, de tout le genre humain, le surnom de *Louis le Grand!*

*O qu'on est méchant Fou, tant qu'on est jeune encore!* j'aurois cédé à un ennemi mortel, les Royaumes de France & de Navarre, pour baiser un petit doigt à la Cadette des Demoiselles, que la Gouvernante élévoit admirablement bien, contre les intérêts de

MON

*mon petit cœur gauche.* La Laideur de la Gouvernante étoit affable; oui, & même trop affable. Je lui préférerois néanmoins la Beauté rude & fière de la petite fille: Je m'imaginois, qu'il valoit mieux, pour un Particulier, d'être

*Petit Garçon heureux, que Grand Homme affadi.*

Parvenu à l'âge de voyager, je vis, comme on doit voir, aux depens de la bourse paternelle,

*Je vis de hauts Clochers, des Palais, des Châteaux,*

*Des Aqueducs, des Ponts, des Jardins, des Tombeaux.*

Ce Devoir, si sacré par l'Usage, ne m'empêcha point de voir, en même tems le Beau-Sexe, & dans les Cours & dans les grandes villes. Quel ne fut point mon étonnement, en decouvrant sans peine, comme quoi en Europe les Sultanes Favorites étoient . . . lâchons le mot, étoient laides, & n'étoient affables que pour leurs Sultans, & pour leurs Favoris.

Ce sont des Verités, dont la Posterité doit être instruite, & dont nos Voyagistes ne parlent point, par pure bêtise. Ils craignent d'offenser grièvement un Souverain en publiant de sa Maitresse un Portrait nullement flatteur. Si j'avois la maladie non rare d'être l'adulateur d'un grand Monarque, j'apprendrois à tout son peuple, que la Sultane Favorite est laide & très-laide même. Plus le peuple en seroit surpris & plus il seroit persuadé, que son Dieu mortel, méprisant l'exterieur, ne s'attache qu'à l'interieur solide. Que le Prince, sagement aveugle, vis à vis de tous les beaux visages, n'adore que le Cœur, le plus beau de tous les Cœurs de sa connoissance.

L'Amour

L'Amour propre de la Sultane en supposition, d'abord contre moi armeroit tous les Tonnerres de son Jupiter. J'en rirois en homme de Cour. Je ferois sentir à la Belle, qu'en lui prêtant un peu de laid, je lui donne réellement, aux yeux du peuple, un Mérite capable de la faire adorer par le peuple, qui communement deteste toutes les Concubines de son Souverain.

Une Venus, qui attache à son Char une Legion d'Adorateurs, ne prouve que l'effect & la force de ses charmes impofants, sur des Foux méprifables peut-être.

Une Minerve, qui ne voit à ses pieds qu'un petit nombre de Philosophes, prouve l'effect & la force de sa sagesse triomphante.

Faut-il que j'explique à mes Lecteurs, pourquoi la Mythologie donne deux Pigeons à Venus, & ne donne qu'un Hibou à Minerve?

Que les deux Sexes se défont également des Conquêtes, qui ne font duës qu'à la belle figure. Rarement ces conquêtes font d'une longue durée. L'œil humain est doublement dupe de l'habitude. A force de voir le *Laid*, on ne le trouve plus laid. A force de voir le *Beau*; on cesse de le trouver beau. Tout Etre qui sentira ces deux verités palpables, se desiera des conquêtes, qu'il ne doit qu'à sa figure. Le bon-sens ne permet point à une Belle, de compter sur la fidelité des Eslaves de sa Beauté. Le bon-sens exhorte une Laide, à compter sur la fidelité des Eslaves de son mérite.

Les Belles ne donnent que des liens de fleurs. Les Laides nous donnent des chaines de fer. Tant mieux pour elles, tant mieux pour nous.

Mau.

*Maudissons à jamais les Chaines les plus belles,  
Que la tendre Amitié ne rend point éternelles!*

Hazardons ici une Réflexion paradoxale: „Le  
„Genre humain seroit plus heureux, qu'il n'est, si  
„les Femmes étoient moins belles & les hommes  
„moins beaux\*.

Certainement ce n'est point à un Bagatellier, à un Babioliste, à déchiffrer une proposition si delicate & si spéculative. Que les *Rochefoucaults* du Siècle s'en chargent. Ce n'est point dans un seul Aphorisme moral, qu'ils nous développeront le Mistère. Il est, dans la Nature des choses, *une Optique métaphysique*, toute digne d'occuper nos *Lockes* vivants. J'ai, en attendant, l'honneur d'en avertir le Siècle. Il ne m'appartient point d'en dire d'avantage; il m'est permis de croire, que si le silence modeste, que je garde ici, ne me fait point un honneur singulier, je joue de malheur.

Quoi qu'il arrive, ne parlons que de mes connoissances experimentales. Un Savant de ma connoissance tomba subitement amoureux d'une Grifette. Comme les Passions bizarres sont ordinairement d'une grande véhémence: le Savant brûla d'abord d'une flamme si pure, qu'il parla d'épouser *l'Objet de son amour*. Les amis instruits du noble projet, se mirent tous en devoir de *le* faire avorter. Ils apprirent au docte Celladon trois ou quatre Aventures galantes de la Donzelle, dans l'esperance de la rendre méprisable à tout jamais. Le Savant sçavoit son *Horace* par cœur.

Non

\* Le Public connoit le *Jaloux desabusé*, bonne Comédie. Le Jaloux y fait la réflexion suivante:

*Il est tant de Guenons: que n'en ai-je prise une!*

*Non ego paucis  
Offendar maculis: quas aut incuria fudit,  
Aut humana parum cavit natura.*

Je ne m'offenceraï point, dit-il, de quelque peu de taches, qui viennent d'une negligence, ou de l'infirmité de la nature humaine. Une declaration si précise ferma la bouche, sur cet article, aux Orateurs étrangement surpris\*. Ils se jettèrent donc sur la figure de la grisette, & la traitèrent de *miserable Laidron*.

Par cette sanglante Invective, l'Erudit se trouva offensé en son honneur. En effect, c'est affronter un homme de bien, que de lui reprocher un mauvais goût, quand il se pique de passer pour Connoisseur, & bon Critique dans la République des Lettres. Pour prouver la justesse de son goût, le Litterateur tira de sa Bibliothèque le *Traité du Beau*, par le celebre M. de Croufax. Ce Professeur en Philosophie & en Mathématiques, ayant prouvé „qu'un objet mérite le nom „de *Beau*, quand il renferme des *diversitez*, qui se „reduisent à quelque *unité*, & qui par là occupent „l'esprit sans le fatiguer. Que les *proportions*, quand „elles se soutiennent, offrent à la Raison *quelque chose qui doit plaire*. Que tout ce qui rend une chose „plus propre à remplir sa destination, lui donne de „la beauté\*\*.“ Le Litterateur prouva que *l'objet de son amour* meritoit le nom de *Beau*, puisque ses *diversitez* se reduisoient à une certaine *unité*, & ses *proportions*, bien soutenuës, offroient à la Raison *une chose qui doit plaire*. Le Litterateur alla plus loin encore. Il prouva finalement, qu'en épousant  
l'ob-

\* C'étoient tous des gens raisonnables. Or on sçait, que  
*La Raison connoit peu les intérêts du Cœur.*

\*\* *Traité du Beau* T. I. Ch. VII. §. 1.

*l'objet de son amour*, il lui donneroit de la beauté, le mariage étant une chose, qui rendroit cette fillette plus propre à remplir sa destination.

L'Erudition n'est pas toujours triomphante. Les Amis se turent, oui; mais en leur silence, ils haussent les épaules. „Je vous comprends, *s'écria alors l'Amant courroucé*: L'autorité du sage Croufaz vous paroît suspecte, parce qu'il étoit Calviniste. Je n'en vais donc vous chercher *l'Essai sur le Beau*, par le „Rev. Père *André*, Jésuite.“ On n'y voulut point consentir. Pour sçavoir, *dit-on*, si une simple Grille est laide ou non laide, il ne faut point consulter des Jésuites. En matières de cette nature, ce sont des Juges incompetents, faute de connoissances experimentales. Là-dessus on abandonna le Savant à sa destinée.

En son *Essai sur le Beau*, le P. *André* fait voir, en homme d'esprit & de jugement, que l'Ordre\*, la Vérité, l'Utile & le Decent, le tout decoré des Graces, constituent essentiellement le *Beau*. Par conséquent il est facile à deviner, ce qui constitüe essentiellement le *Laid*. Mais ce qu'il y a de bien plus vrai encore, c'est qu'on ne consulte point les Livres, pour declarer beau ou laid, l'objet qui charme nos yeux. Il nous determine bientôt à decider la question, des le moment que le cœur s'y trouve intéressé. On a beau nous vanter les *Graces*: ne sont elles point, presque toujours, arbitraires? Je les decouvre, où mon voisin ne sçait point les decouvrir. Mon voisin les decouvre, où je ne les decouvrirois jamais, malgré les recherches les plus subtiles. Plaignons l'Etre doué d'un goût difficile & delicat. La Belle qui ne me plaît point, pour moi, n'est pas une Belle. La Laide, qui me

\* L'Ordre, *dit Pope*, est la grande Loi du Ciel:  
*Order is Heav'n's great Law.*

me plaît, pour moi, n'est pas une Laide. Si j'ose la déclarer telle, c'est pour me conformer au goût regardant, & nullement au mien. Sans vanité, je puis dire d'avoir lu tout ce qui, sur ce sujet, a été imprimé, dans les langues que je possède. J'ai vu comment tous les Partisans du bon goût enfilent des routes diverses, pour chasser le mauvais goût de ce monde, où le mauvais goût fait le bonheur de la plus grande partie des habitants. *Le Temple du goût* érigé par M. de *Voltaire*, est bâti, dit-on, dans un mauvais goût, quoique l'Architecte soit homme de bon goût.

Suivant la juste remarque de M. de *Croufaz*, „un Auteur s'expose à déplaire, & peut aisément se faire du tort, quand il ne veut rien laisser à dire.“ Je laisserai donc à mes Lecteurs beaucoup à dire. Je les supplie seulement de considérer, si, sans ces goûts, auxquels on donne les Epithètes de mauvais, de singulier, de bizarre, de rustique, de gothique, de baroque & de barbare même, ce monde ne fourmillerait point d'êtres infortunés & d'êtres misérables? Je sçai, grâces à mes connoissances expérimentales, que bien d'êtres fortunés auroient tort de souhaiter le bannissement du mauvais goût; il faut qu'il régne. Il régnera.

*Pour ton bonheur, ô monde! je préfère  
Goût bienfaisant à goût qui ne l'est guere.*



S U R  
L E D R O I T  
D E  
C U I S S A G E .

Un Gentilhomme d'Allemagne, excessivement curieux & jaloux des Droits & des Privileges de la Noblesse, devint Chanoine d'une Eglise Cathedrale, fondée par Charle-magne. A peine avoit-il mis le pié dans le Chapitre, qu'il se mit à fouiller dans les Archives du Chapitre. Le nouveau Chanoine Juris-consulte (ainsi que tous les Gentilshommes allemands, qui frequentent des Universités, qu'on appelle, on ne sçait pourquoi, *Académies*) après quelques penibles recherches, decouvrit un large Parchemin du dixième Siècle. D'abord il se douta bien, d'avoir deterré un vrai trésor Ecclesiastique; mais certes il n'en devina point la nature. Sur elle il consulta tous les Vicaires de sa Cathedrale. Ces braves gens journellement *ab-boyent le Parchemin*, sans apprendre pour cela le secret de dechiffrer les Documents antiques. Il fallut donc consulter bien d'autres Savants, & rester encore dans une odieuse ignorance. Un celebre Bouquineur, instruit du fait, demanda à voir l'ancien Document. Il le garda, pendant une quinzaine de jours, & le renvoya accompagné d'une Lettre latine. Par cette Lettre on apprit enfin, que les Chanoines de cette Eglise avoient, sur le peuple de tout le Diocèse, le

*Jus luxandæ coxæ.*

Le Chanoine, traduisant litteralement cestrois mots latins, s'écria: A Dieu ne plaïse, que je rende au

Cha-

Chapitre le *Droit de disloquer les Cuisses* aux pauvres Manants de l'Evêché! Le Parchemin fut jetté au feu avec la Lettre latine, & l'Interprete instamment conjuré, de garder sur l'article un secret inviolable.

Comme j'écris pour tous les Sexes, & que d'ailleurs on peut être bon Chanoine & grand Jurisconsulte, & n'avoir point une juste idée du Droit ecclésiastique dont il s'agit, donnons en une juste idée. Ce Droit très-ancien, qu'en Latin on appelloit *Jus luxanda coxa*, en François *Droit de Cuissage*, est le *Droit de tenir la place d'un nouveau Marié, la premiere nuit des Noces.*

Que les Prudes & les Devotes ne s'effarouchent point à la Lecture de cette Definition, à la portée de tout le monde. Pourquoi ne ferois-je pas entrer ce Droit en mes Balivernes litteraires, quand il est connu, que mon illustre Ami & Maître, le célèbre *Barbeirac*, l'a fait entrer dans un grave Discours\*, prononcé devant une Assemblée encore plus grave? Sans le cher *Barbeirac*, peut-être m'imaginerois-je aussi, que *Coxam luxare* veut dire, au pié de la lettre, disloquer, deboiter, demettre, oter de sa place, faire changer de place, mouvoir ou remuer une Cuissè, un haut de la Cuissè, ou une Hanche. C'est aumoins ainsi que d'habiles Traducteurs se bloufent quelquefois, quoiqu'ils entendent les langues, & qu'ils ayent, pour Aides de Camp, tous les meilleurs Dictionnaires.

Entrons maintenant en matière. Indubitablement il est à présumer, qu'anciennement tous les Chanoines des Eglises Cathédrales, dans l'étendue de leurs Diocèses respectifs, jouirent du Droit de Cuissage. Cette présomption probable est fondée canoniquement sur

G 2 les

\* Sur le Benefice des Loix, prononcé aux Promotions publiques du College de *Lanzanne* le 13 de Mai. 1716. & imprimé pour la seconde fois à Amst. en 1717. avec des Notes.

les Droits de l'Eglise Cathedrale de *St. Jean de Lyon*. On ne prouvera jamais, que cette Cathedrale ait été extraordinairement favorisée, & privilégiée préférentiellement à toutes les autres Cathedrales de la Chrétienté\*. Je n'ai donc qu'à démontrer, que les Chanoines de Lyon, (Prêtres ou non Prêtres) exercèrent jadis le Droit de Cuissage, pour prouver en même tems, que tous les Chanoines de toutes les autres Cathedrales, (*Canonici non deterioris conditionis*) jouirent du même droit, selon toutes les vraisemblances.

Doutez-vous, Laïques Pyrrhoniens! doutez-vous de ce qu'on avance ici à l'honneur de la Cathedrale de Lyon? Brûlez donc tous vos Historiens, comme autant d'Imposteurs méprisables.

J'invite mes Lecteurs sceptiques, à bien examiner les Auteurs & les Livres, citez au bas de cette Page\*. Ils se convaincront alors, que l'Amour de la Verité guide uniquement ma bonne plume. Je n'ai pas le moindre sujet de flatter les Chanoines de Lyon, que je n'ai pas l'honneur de connoître. Je connois trop l'esprit des Chapitres, pour me promettre la moindre récompense de celui de Lyon. Quand il seroit porté à reconnoître mon zèle: comment parviendroit-il à decou-

\* Au contraire, les Chanoines de Lyon sont encore obligés de faire preuve de 16 Quartiers de noblesse, 8. du côté du Père, & 8. du côté de la Mère. Il n'en est pas de même, en toutes les autres Cathedrales françoises.

\*\* Pour se convaincre, que les Chanoines de Lyon, avant eux les Comtes, jouirent du droit de cuissage, on n'a qu'à consulter *Choppin ad leg. And. Lib. I. de Jurisd. Andegav. C. XXXI. num. 8* & de *sacra Polit. Lib. II. Tit. VII. num. 4. Camil. Berell. Conf. I. num. 150. apud Mart. Kemp. de Oculis. Dissert. XIV. §. 17.* & *Nicol. Henel. Otii Vratislav. Cap. XLVII.* Ce Sieur Henel n'étoit point grand ami de Chanoines. Il donne au *Jus luxanda Coxæ* encore un autre nom, mais dont je ne saurai point cette Note.

decouvrir le nom & le domicile de l'Auteur des Babioles litteraires?

Mais quand *Jacques le Long* \* même vivoit encore; malgré toutes les connoissances historiques de la France, je le desirerois de me contenter sur la question suivante:

Par quel pouvoir despotique ou par quelle Fatalité, le Chapitre de Lyon perdit-il son ancien droit de Cuissage?

L'Academie des Sciences & des Belles-Lettres, établie l'an 1700. en cette belle ville, seroit sans doute en état de repandre quelque lumière, sur une question si couverte de tenebres. Mais ce n'est point, au Cœur de la Patrie, qu'une Societé laïque voudroit favoriser quelques Membres de la Cathedrale, aux dépens de tous les bons Diocésains.

Les Chanoines de St. Jean de Lyon ne prouveront jamais qu'ils perdirent leur droit par quelque coup fatal, par quelque Catastrophe. L'Oubli du Devoir est communement le Demon secret, qui peu à peu mange les Privilèges, comme un *Cancer* mange les tétons d'une Femme! c'est d'un Seigneur anglois que j'emprunte cette comparaison. Les Chanoines des Cathedrales, où il faut prouver 16. quartiers de Noblesse\*\*, ordinairement ont tant de privilèges, qu'il n'est pas étonnant que le tems en diminué le nombre. Je pourrois citer vingt Communautés, qui perdirent leurs Droits de Chasse, parce que tous les Membres

G 3 de

\* Prêtre de l'Oratoire, qui entre autres doctes Ouvr. publia une Bibliotheque Historique de la France à Paris in folio 1719. On y trouve un Catalogue raisonné de 18 mille Ecrits, touchant la seule Histoire de la France. Le Long mourut à Paris en 1721. âgé de 56 ans.

\*\* En latin: *Heroicini equestre sacerdotum genus.*

de ces Communautés abhorroient les fatigues de la chasse, & n'aimoient plus le gibier, dont ils s'étoient degoutés, dans la jeunesse.

Que penser vous, cher Lecteur! Serois-je trop hardi en conjectures, si je présuinois, que les Chapitres des Cathedrales perdirent leurs Droits de Cuissage, comme les susdites Communautés perdirent leurs Droits de chasse, faute d'exercer ces Droits?

Figurez-vous quelque ancien Chapitre de quarante Prébendiers, de vingt vieux & de vingt jeunes Chanoines. Dix ou douze Fiancées, non trop jolies, non trop appetissantes, conformément à leur servitude, se présentent à la porte du Chapitre. Chaque Fiancée, avec un empressement naturel, demandé un Chanoine, pour passer avec lui *la premiere nuit des noces*. Les vieux Chanoines, pour lesquels ce Droit n'a plus les agréments de la nouveauté, pensent tous comme *Henri IV.\** Les jeunes ne pensent pas tous de même. Mais les uns ont des Concubines\*\* trop attachantes, pour qu'on puisse les affliger par la moindre infidélité. Les autres ont de tendres engagements ou d'autres fonctions si réglées, qu'ils n'ont point de nuits à donner aux Fiancées de leurs Manants. Les dix ou douze Fiancées s'en retournent ainsi en leurs cabanes, sans sçavoir, si, ou quand, & quels Chanoines, viendront lever

\* Henri IV. ne se seroit jamais chargé du Droit de Cuissage. Il l'auroit renvoyé aux Crocheteurs, selon certain diction, qu'on lui prête peut-être.

\*\* Pendant bien des Siècles, presque tous les Chanoines étoient Concubinaires, & le Concubinage une espèce de Mariage, non legitime, & non scandaleux. Bien des Chanoines avoient des Epouses legitimes. A Zurich on lit encore l'Epiraphe que voici: *Anno Domini 1450. obiit D. Jacobus Schwarzmueller, Canonicus Capituli hujus Ecclesie. Item Agnes, uxor legitima prædicti Domini Jacobi.* Ce Monument se trouve dans le grand Temple, autrefois Eglise Cathedrale de Zurich.

lever le Droit de Cuissage. Les Fiancés, non moins ardents à consommer leurs mariages, maudissent encore naturellement la négligence des Chanoines. Ils la prennent pour une marque de mépris, & les Fiancées les confirment en ce soupçon légitime, & voilà comment. . .

J'aurois tort de pousser plus loin ce Tableau chimérique. Au Lecteur je laisse le soin de l'achever. Il comprendra alors sans peine, de quelle façon les Eglises Cathedrales perdirent peu à peu un Droit, qui malgré l'usage & la coutume ne pouvoit qu'être tédieux au bon peuple. Or il est constant que tout bon peuple (*trañu temporis*) à la durée, se lasse de porter un joug, dont il a lieu de se lasser, sans manquer à sa conscience.

*Plus que le joug est dur, moïn ce joug est durable.*

Avec le tems, à quoi ne parvient point un peuple trop outragé, lorsque les Femelles irritées se mêlent de la sedition? Les Filles sont filles par tout. Elles écoutent la voix de la Nature, & detestent un Chapitre, qui s'arroe un Droit sur des Virginités, & néglige le devoir de s'en saisir.

Il faut cependant excuser tous ces Chanoines\*, en considérant, que chez la Nation la plus fiere, le Roi, comme le Corps Laïque de la Noblesse, perdit le Droit de Cuissage, établi par une Loi fondamentale du Royaume.

G 4 Eve-

\* On prétend, que ces bons Ecclesiastiques se degouterent de leur Droit, à force d'être vilainement trompés en leur attente. Convaincus d'avoir eu des Précurseurs, ils furent intimidés, & se repentirent quelquefois d'avoir usé du Privilège.

*Euenus* III. Roi d'Ecosse, fit, au rapport de *Buchanan*\*, la Loi fondamentale, que les Rois d'Ecosse enleveroient la Virginité aux Filles nobles & fiancées; & que les Nobles enleveroient la Virginité aux Fiancées plebeïennes: que les Femmes des Plebeïens seroient communes, à l'usage de la Noblesse.

En parlant de cette Loi, le cher *Barbeirac* ne scît s'il devoit la déclarer *infame* ou *burlesque*! Il faut être bien Republicain, pour se figurer, que la Loi d'un Monarque puisse être susceptible de l'une ou l'autre Epithète. Dans toute l'Ecosse, chose assez rare, chacun paroïssoit satisfait. Les Demoiselles de Qualité, par modestie, ne dirent rien. Mais la serenité, qui regnoit sur leurs visages, annonçoit de reste, que ces Belles esperoient de passer bientôt par les mains royales. Les Plebeïennes, par modestie, ne dirent rien. Mais la gaieté, qui regnoit sur leurs visages, annonçoit de reste, que ces Femelles comptoient de recevoir bientôt quelque teinture de Noblesse. Les Nobles, charmés du Droit acquis sur toutes les Roturieres, n'envioient point au Roi une legère Prérogative, dont sa Majesté ne profiteroit guere, vû le grand nombre de Filles nobles du País\*\*. Les Roturiers étoient bien aises de se faufiler avec les Nobles du Royaume, & de vivre avec eux en frères & compagnons, fruit naturel du Droit de Cuissage.

Examinons maintenant, quel étoit l'*Esprit* de la Loi. L'*Esprit* de Libertinage, diront certains Philosophes

\* Rapportons les propres paroles de l'Historien: *Ut Rex ante nuptias sponsarum Nobilium, Nobiles Plebejarum prælibarent pudicitiam: Ut Plebejorum uxores cum Nobilitate communes essent.* *Buchan. Hist. Scot. Libr. IV. fol. 37. Edit. Edimb. 1582.*

\*\* *J. César* auroit été bien embarrassé, si le Senat Romain, ainsi qu'on l'avoit projeté, lui auroit decerné le Droit de jouissance sur toutes les Dames Romaines.

fophes myopes, sur la foi des Historiens. Je conviens qu'Evenus III, Successeur d'*Ederon*, & seizième Roi d'Ecosse, aimoit le Sexe à toute outrance, & avoit des vices qu'il ne faut point avoir, quand on est assis sur un Trône. Je ne conviendrai jamais, que l'impudicité eut la moindre part à la promulgation de la Loi. Le Roi entretenoit, pour ses menus plaisirs, cent Concubines bien comptées. Ainsi on auroit grand tort d'imputer à la lascivité du Prince l'introduction du Droit de Cuisseage. Dans toute une autre vuë & digne d'un sage Legislateur (non chrétien) Even établit ce Droit des Nobles sur les Plebeïens. Voici quel étoit sans doute le but du Legislateur royal: Il se flatoit, qu'au moyen de la Loi, avec le tems, tous les Nobles penseroient en vrais Rois, & tous les Plebeïens penseroient en braves Gentils-hommes. Peut-on donner trop de louanges à une vuë si superbe?

Il faut absolument, que la Nation se soit aperçue de ce but du Prince, ou du véritable *Esprit de la Loi*, puisqu'elle ne fut point abolie, à la catastrophe du Legislateur. Even s'étant érigé en Despote: les Nobles lui firent la guerre; battirent ses Troupes; le jetterent du haut de son Trône dans un Cachot, où il fut étranglé, par un Particulier, que la Noblesse fit pendre, comme un Régicide de propre autorité.

Dans la septième année de son règne, neuf ou dix mois avant la naissance du Sauveur, Even, notez *seizième* Roi d'Ecosse, subit une fin si misérable. Auroit-on manqué d'abolir sa loi, si elle n'eut existée, que par la lubricité d'un Tyran étranglé en prison? On la trouva si bien imaginée, si judicieuse, & si convenable, qu'elle se soutint en vigueur, jusqu'au beau milieu de son onzième Siècle! Si la longue durée d'une Loi peut, comme on le prétend, prouver l'autorité & l'utilité de cette Loi: quels Eloges ne doit-on point donner à celle dont je parle?

*Milcolumb III. ou Malcolme III.* monta sur le Trône d'Ecosse, en quatre vingt sixième Roi, l'an \* 1057. A l'instigation d'une *Marguerite*, son Epouse royale (*Regina e Donna Maritexza*) *Milcolumb* se vit forcé d'abolir une Loi, maintenuë par soixante & dix Rois, ses illustres Prédecesseurs sur le Trône d'Ecosse! La Reine *Marguerite*, préférant le quart d'un Marc d'argent, à tous les privilèges d'autrui, obligea son Mari couronné (son très-humble & très-obéissant serviteur, Prince d'ailleurs brave comme son épée) à convertir le Droit de Cuissage en Impôt d'argent monnoyé\*\*.

L'Argent comptant étant encore rare en Ecosse, dans le onzième Siècle, les vieux Gentilshommes ne s'opposèrent guere à l'Economie de la Reine régnante. Ses Emissaires firent accroire aux Plebeïens, qu'on ne pouvoit acquérir trop cherement la Virginité de sa propre Fiancée. Le Beau-Sexe n'osoit point se revolter contre la Reine, prude vindicative. Le Clergé, jaloux de la Noblesse, pour ne pas dire envieux, appuyoit sous main la Reine. La Reine, à force de cabaler, parvint à son but. On permit aux nouveaux Mariés de racheter la première nuit des Noces, en payant un demi marc d'argent! Ce Tribut s'appelle encore, dit-on, *Marchet* ou *Maiden-rents*, selon le Glossaire de *Du Cang*, au mot *Marcheta*.

J'invite derechef mes Lecteurs sceptiques, à consulter les Auteurs & les Livres cités au bas de cette page.

\* Au siege d'une Bicoque, ce brave Prince, par une trahison infame, fut tué en 1093.

\*\* „En Ecosse les Pucelages de toutes les filles appartenoient au Seigneur du Lieu: le Roi d'Ecosse *Malcolme III.* abolit ce droit honteux, & ordonna qu'il seroit racheté par un cens,“ dit l'Auteur du *Traité de l'Opinion*, T. III. Liv. III. part. 2. p. 537. Ed. quatr. à Paris 1758.

ge\*. Que les François se moquent, tant qu'ils voudront, des Ecrivains, prodigues de citations instructives. Les François devoient imiter les bons Exemples, & ne pas debiter au Public des faits historiques, sans indiquer les sources, où ils ont sçu puiser. Le *cel. Helvetius*, par exemple, en son livre intitulé: *Le-sprit*, dans une note, rapporte un trait magnifique de *Malicorne\*\**, autre Roi d'Ecosse, sans dire à son Lecteur, de quel Historien il tient l'Anecdote qu'il rapporte.

Qu'on pardonne encore cet écart épisodique, à un Bagatellier, qui tout bagatellier qu'il est, se legitime, comme les Historiens les plus graves devoient tous se legitimer.

Revenons au Droit de Cuissage; j'ai fait voir, ce me semble, qu'anciennement tous les Chapitres des Eglises Cathédrales l'exerçoient sur les Paissannes de leurs Diocèses.

J'ai fait voir, comment, même avant le premier Siècle, ce Droit s'établit en Ecosse, avec un applaudissement si général, qu'il se soutint jusqu'en son onzième Siècle.

J'ai fait voir enfin, comment ce Droit fut enfin converti honteusement en Tribut, par le manège royal d'une

\* *Milcolumbus* — uxoris precibus dedisse fertur, ut primam noctem, quæ Proceribus per gradus quosdam, lege Regis Eugenii †, debebatur, sponsus dimidiata argenti marca redimere posset: quam pensionem adhuc Marchetas mulierum vocant. *Buaban*. L. VII. fol. 74. *Polydor. Virgil. Hist. Angl.* L. X. *Heck. Bœthius Hist. Scot.*

\*\* Le Lecteur, s'il veut bien, relira dans la dernière Bi-bliole du IV. Tome l'Heroïsme du Roi *Malicorne*, mis en vers, sur la foi de *M. Helvetius*. Je n'ai pu parvenir à l'honneur de connoître ce Roi, malgré bien de recherches.

† *Sive Evenii.*

d'une Reine, ennemie des Privilèges & non de la Monnoye d'autrui.

De grace, qu'on ne me soupçonne point pour cela, que je songe à faire revivre un Droit, si bien enseveli. Je proteste, que je n'y songe point, n'étant point engagé, ni engagé, par des promesses, à ramener des fardeaux secoués, à la charge de qui que ce soit.

Litterateur & Critique de mon metier, contre tous les Historiens de l'Ecosse, j'ai voulu sauver l'honneur d'*Eveus* III. ou d'*Eugene* III. seizième Roi d'Ecosse. Il aimoit le Sexe en Monarque agissant: j'aime le Sexe en Babioliste spéculatif. Je ne me compare point à ce Roi Ecossois. Mais je voudrois, à son exemple, porter tous les Gentilshommes à penser en vrais Rois; & porter tous les Plebeïens à penser en braves Gentilshommes. Ainsi foit-il?



S U R

# LA LANGUE ITA- LIENNE.

**P**our les Langues, quoiqu'une Femme doive se con-  
 „tenter de parler celle de son País, je ne m'op-  
 „poserois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir  
 „pour le Latin: c'est la Langue de l'Eglise: elle vous  
 „ouvre la porte à toutes les Sciences: elle vous met  
 „en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les  
 „Siècles. Les Femmes apprennent volontiers l'Italian,  
 „qui me paroît dangereux: c'est la Langue de l'Amour;  
 „les Auteurs Italiens sont peu châtiés: il régne dans  
 „leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans  
 „regle, qui s'oppose à la justesse de l'Esprit.“

C'est l'illustre, la sage & ingénieuse Marquise de  
*Lambert*, qui s'exprime ainsi dans *l'Avis d'une Mère  
 à sa Fille*\*. Je respecte, autant qu'on doit & qu'on  
 peut respecter, la mémoire de cette Dame, si digne  
 d'être à jamais reverée. Néant-moins je prends la li-  
 berté de supposer, qu'elle a eu tort, & grand tort  
 même, par rapport à la bonne Langue italienne.

Je confesse que la Marquise a sçu rendre justice au  
 Langage des anciens Romains. Il faut dire cependant,  
 que notre Siècle n'est point encore assez victorieux  
 des Préjugés enracinés, pour qu'on ose exhorter le  
 Beau-Sexe d'apprendre le Latin. Mille & mille jeu-  
 nes

\* Voyez les Oeuvres de M. la Marq. de *Lambert* &c. Edit.  
 de Laufanne in 8. 1747. p. 81. Lisez aussi les pages 194-  
 213. vous verrez que cette Dame y prêche l'Amour Pla-  
 tonique.

nes Gens auroient peur d'épouser des Belles, qui se plairoient à lire en Original *Cicéron*, *Tite-Live*, *Virgile*, *Tacite* & *Perse* même. Il faut être un *Décier*, diroient-ils, pour épouser une *Anne le Fevre*. En effect, je ne conseillerois point, au plus aimable des Adonis ignorants, de choisir, pour sa Moitié, une Demoiselle du Pais Latin. Quoiqu'on soit déjà revenu de l'impertinence du Siècle de *Moliere*, & quoiqu'on ne se plaîse plus aux représentations de ses *Femmes savantes*: nous n'accordons point encore à nos jeunes Beautés, le privilège d'entendre quelque Langue morte, quelque bien qu'il en puisse resulter. Nous voyons, en revanche, avec plaisir & admiration, que nos Femelles chérissent le Sçavoir, honorent les Arts & les Sciences, & s'appliquent à faire de bonnes Lectures, en des Langues diverses.

Une Dame, qui entendroit le Latin, & n'apprendroit pas l'Italien, agiroit bien mal envers elle même. J'ose dire, que je m'étonne, de ce que les Dames françoises cultivent si peu une Langue, qu'elles pourroient se rendre familiere, sans fatiguer l'esprit ou la memoire. Pour detourner son Sexe d'une acquisition si belle & si facile à faire, Me. la Marq. de Lambert avertit, que la Langue italienne est *la Langue de l'Amour*.

Eh! de grace, dites nous, Marquises de France!

*Quelle Langue west point la Langue de l'Amour?*

Quand une Angloise diroit à sa Fille: n'apprenez point le François, c'est *la Langue de la Coquetterie*; je ne condamnerois pas trop cette Mère angloise. Je me rappellerois ce que *Sarasin* dit de la Capitale de la France:

*L'Inde a moins d'or, & moins de Perroquets,  
Que Paris de Coquets.*

Je

Je conseillerois néanmoins à la Fille, d'apprendre le François au plus vite, afin de s'augmenter les agréments de la vie. Où est-il écrit, qu'une Femme doit se contenter de parler la Langue de son País\*? Je dirai à toutes mes Amies: apprenez l'Italian, *c'est la Langue du Pape*. A moins que vous ne sçachiez parler sa Langue, vous n'aurez jamais la consolation d'entretenir le Saint Père. La Langue de l'Amour c'est la Langue maternelle de presque tous les Chefs de l'Eglise. On la parle très-bien au Vatican, où, quelquefois on parle d'assez mauvais Latin. La Langue morte de l'Eglise vivante s'est étrangement corrompue\*\*. Ainsi je ne la recommande point. Je recommande la Langue Romaine, *per ben parlare Italiano, bisogna parlare Romano*, dit le Proverbe, & il a raison.

La M. de Lambert prétend que l'Italian est dangereux, parce que les Auteurs italiens sont peu châtiés. Je demande, si tous les Auteurs François sont si bien châtiés, que sans le moindre danger, ils pourroient être lus par toutes les Filles? Il n'est presque plus de Peuple civilisé, chez lequel on ne trouve des Livres impies, sales, scandaleux. Il faut abhorrer ou mépriser le Langage de l'Ecrivain blamable, & lire toutefois ses Ecrits, lorsqu'on est homme fait, & en état de supporter des Lectures pareilles. Pour étudier l'Homme, il faut connoître les horreurs & les fureurs, dont il est capable. La Femme peut & doit se dispenser d'honorer de ses regards l'Ouvrage, qui n'en est pas digne. N'en inferons point, qu'il faut déclarer dange-

\* Si Madame la Dauphine ne sçavoit parler que son Saxon; elle ne feroit point les Delices de la Cour de France.

\*\* C'est ce qu'on a prouvé dans une Babiole sur la Langue latine T. III. *des Bab.* p. 67. &c.

dangereuse la belle Langue d'une Nation, riche en vilains livres.

Selon la M. de Lambert, dans les Ouvrages des Auteurs italiens, il regne un jeu de mots, une imagination sans regle, qui s'oppose à la justesse de l'Esprit.

Il faut convenir, qu'on peut reprocher ces deffauts à nombre d'Auteurs italiens. Ne reproche-t-on point les mêmes deffauts à nombre d'Auteurs françois? Le célèbre P. *Mallebranche* ne se lassoit point à crier contre les écarts de l'Imagination françoise, & son Imagination ne cessoit pas de s'écarter, jusqu'à se perdre dans les nues. Ce Père voyoit tout en Dieu, hormis les bornes de l'Entendement humain.

Quant au Jeu de Mots, les François en sont revenus, & les Italiens en reviennent. C'est une espèce de Miracle, operé par le Dieu du Goût. La Nation italienne est l'unique. à laquelle il faudroit permettre les jeux de Mots, si le Bon-sens y pouvoit consentir. Faute de ce consentement, les *Giuochi di parole* ont été bannis, non de l'Italie entière, mais de tous les Ouvrages modernes de ce beau Climat. Des Ecrivains, aussi respectés que respectables (comme, entre autres, *Apostolo Zeno*, *Gravina*, *Muratori*, le Marq. *Massei*, l'Abbé *Antonini*) se firent un honneur & un devoir de mettre au grand jour les beautés de leur Langue épurée, & sur tout de la venger de certains Critiqueurs françois.

Par malheur, tous ces braves Quintiliens, tous ces nobles deffenseurs de la Langue italienne, n'ont travaillé, que pour des Lecteurs, qui entendent parfaitement l'Italien. Ces Lecteurs n'ont pas besoin d'être plus clairement instruits. Il s'agit d'instruire des Ignorants, & de désabuser des gens préoccupés. Il seroit donc à souhaiter, qu'une excellente plume françoise, comme, par exemple, celle de M. du Perron de Ca-  
stéra,

*Sera*, voulut bien tirer la Quintessence des bons Ouvrages italiens, publiés à l'honneur de leur Langue: Ceux qui sont prévenus contre elle, ou ne se soucient guere d'elle, n'achettent point le Dictionnaire Italien, Latin & François de M. *Antonini*\*, & par conséquent ne lisent point sa belle Préface du premier Tomé de ce Dictionnaire. Quiconque se chargeroit de fournir au Public la Quintessence, dont je viens de parler, n'oublieroit pas de fouiller dans les deux Tomes, qu'un Jurisconsulte Italien\*\*, établi en Allemagne, y a fait imprimer, en brave Avocat de sa Langue maternelle. Elle continuë à faire fortune dans le St. Empire Romain, quoique desolé par les Guerres\*\*\*. On voit même que des gens sans Lettres, & sans aucune envie d'étudier les Auteurs, font des efforts prodigieux, uniquement pour parler une Langue, qui surpasse toutes les Langues, par la délicatesse de ses expressions, & par les préstiges de son Euphonie. Cette délicatesse & ces préstiges déterminent aisément les jet-  
nes

\* Cet Abbé, savant Litterateur & Poëte, établi à Paris, y publia en 1731. une nouvelle Edition d'un Recueil de 599. Sonnets, sous le titre de *Rime de' più illustri Poeti Italiani, scelte dell' Abbate Antonini, parte prima, parte seconda*. Aux François, il ne faut pas offrir tant de Sonnets à la fois; leur nombre effraye un Allemand même.

\*\* *Vincenzio Gaudio*. Il publia: *Scelta di varii Pezzi de' più classici Autori, con alcune annotazioni e giunte per la Lingua e Letteratura Italiana, à Göttingue en 2 T. in 8. 1757. & 1758.*

\*\*\* Quoique l'Allemagne ne manque point de Dict. Ital. quoique celui qui porte le titre: *La Fontana della Crusca, ovvero il Dizion. Ital. Tedesco. e Ted. Ital. del Nic. di Castelli*, publié par *Charl. Contelle* in 4. à Leipzig en 1749. soit excellent: à Leipzig on vient d'imprimer in 4. en guise de Dict. portatif, celui de l'Abbé *Annibal Antonini*, mis en allemand, & révisé encore, par *Jean Auguste Lebninger* 1763. Des Journalistes en font un grand Eloge.

nes Demoiselles allemandes à s'adonner à l'Etude de la Langue italienne. Pourroient-elles ignorer, qu'en augmentant son sçavoir, on augmente son mérite? Elles s'apperçoivent bientôt, dans les conversations générales & particulieres, qu'une Belle, qui à propos s'exprime nettement en Italien, donne un poids charmant à ses réponses, à ses repliques. Cette Observation anime, & fait faire d'heureux & de prompts progrès.

Je me souviens, qu'une aimable *Agnès*, vivement pressée de dire la vérité, je ne sçai plus sur quel sujet, se dispensa de blesser la charité, en disant d'un air mortifié:

*Qualche volta è virtù, tacere il vero.*

Ce Vers unique du célèbre *Metastasio*, sorti de la bouche de l'*Agnès*, lui attira les regards & l'admiration de la compagnie. On donna à l'*Agnès* des louanges, qui l'engagèrent à apprendre bientôt par cœur, tous les vers sententieux de son cher *Metastase*.

La Langue françoise, étant déjà presque une seconde Langue maternelle, on compte pour peu de chose, ou plutôt pour rien, le mince mérite de la posséder. Il n'est point de Mortel sensé & homme du monde, qui ne chérisse, dans une Femelle, non Italienne, le mérite de posséder l'Italien.

Au rapport de Madame la Marq. de Lambert\*, Madame de *Courcelles* jouissoit de la perte de sa réputation. Que je jouisse ici, pendant un moment, de la perte de ma Jeunesse; qu'on me permette de radoter.

Je crois que je résisterois aux flatteries d'une belle Allemande, qui en bon françois m'appelleroit son petit.

\* En ses Oeuvres p. 193.

tit Vieillard, son petit Grison, son petit *Barbon*. J'ignore si je résisterois de même aux Diminutifs de caresse d'une belle Allemande, qui, en bon italien, m'appelleroit finement, selon les occasions & les circonstances, son *caro Vecchio* ou *Vecchietto*, un autre jour son *Vecchiarello* ou *Vecchierello*, ou *Vecchierellino*. *Vecchiaccio* ou *Vecchionaccio*. Ensuite son *Vecchione* ou *Vecchietino*, *Vecchiuzzo*, ou *caro Vecchiotto*! Je crois qu'alors mon Amour propre résusciteroit mon Amour physique, dans mon Etre métaphysique, avec si peu de politique, que dans une yvresse anacréontique, je perdrois mon Caractère philosophique.

Raillerie à part, un fait, dont tous les Juges compétants des Langues usitées en Europe, tombent unanimement d'accord, c'est que „les Italiens ont cela de „particulier dans leur langue, qu'ils peuvent agrandir, grossir ou diminuer la signification des Noms, „en ajoutant seulement quelques Sillabes, qu'on appelle *Augmentifs* ou *Diminutifs*, à la fin de ces „mots, sans blesser la Pompe & sans gater l'Euphonie „de la Langue\*.“

Qu'on me dise, d'où vient que de toutes les Langues vivantes, l'Italienne est l'unique, véritablement propre, à fournir des Ames aux Corps de nos devises? Je sens que l'Espagnol pourroit & voudroit aspirer au même honneur. Mais l'Espagnol n'est guere connu, & ne se prête guere au genre absolument gracieux, badin, rejoyissant ou satyrique. L'Italien se prête à tout.

H 2

Qu'on

\* Dans la Langue hollandoise, la beauté des Diminutifs est très-sensible à la vérité; mais uniquement pour ceux qui possèdent cette Langue, comme on possède sa Langue maternelle.

Qu'on me dise, d'où vient que de toutes les Langues, l'Italienne est l'unique véritablement propre, à faire goûter l'OPERA à toutes les Nations de l'Europe?

On se rit du François, qui, par une prédilection nationale, préfère son *Opera*, dont on ne veut point dans le reste du monde. En revanche on y rend justice aux Tragédies, comme aux Comédies françoises. Les Amateurs & Connoisseurs du Chant & de la Musique, depuis Lisbonne jusqu'à St. Petersbourg, seroient-ils tous, sur le même ton, également d'un goût baroque, tandis que le Dieu du goût musical n'auroit d'autre Autel, que le Théâtre de l'*Opera* françois!

Je suis bien éloigné de mépriser toute Musique non italienne. J'ai, sans vanité, l'oreille trop juste & trop ouverte, pour offenser si brutalement le Dieu de l'Harmonie. En fait de Musique, je suis ce Despote oriental, qui chérit toutes les Sultanes de son Harem, & ne declare Sultane Favorite, que celle qui s'empare de son cœur, sous quelque Ciel qu'elle soit née.

Mais de grace, qu'on consulte sur l'article les Compositeurs en Musique, non François, (*Anche io sono Pittore*) ces Compositeurs se feront un plaisir de mettre en Musique la Cantate italienne, la moins intéressante, par rapport à son sujet. Ils témoignent de la repugnance à mettre en musique la Cantate la plus touchante du célèbre *Roussseau*.

En mon enfance, j'ai eu le bonheur d'être disciple du fameux *Hendel*\*. Tout le monde musicien connoit

\* Les Connoisseurs liront avec plaisir: *Memoirs of the life of the late George Frederic Handel*, avec un Catalogue de ses Ouvrages, & des Remarq. là-dessus, in 8. Londr. 1760. Ces Memoires, assez fautifs, ont été tra-

noit les Ouvrages de cet Orphée allemand. Au printemps de ses jours, travaillant pour l'Opera allemand de *Hambourg*, avant que d'avoir vû l'Italie, il surprit tout le monde Musicien. Reste à sçavoir, que sur ce Théâtre allemand, *Es pour cause*, on ne chantoit que des *Airs italiens*, & des *Récitatifs allemands*; & ces *Récitatifs*, au tems dont je parle, ne s'attiroient point l'attention du Public. *Hendel* parvint enfin à briller à *Londres*, où les Connoisseurs reconnoissent son rare mérite. L'Orphée allemand cessoit d'être vrai Orphée, dès qu'il s'agissoit de mettre en chant des *Airs anglois*, quoiqu'il possédât la Langue angloise, & à merveille même. Il redevenoit Orphée dans tous les Opera italiens; & je n'en dirai pas d'avantage, quoique j'aurois quelque chose à dire encore à l'honneur de mon ancien Maître, mort à *Londres* en 1759. Mâ,

*Qualche volta è virtù, tacere il vero.*

Saint *Jerome* se fit limer les dents, pour mieux prononcer l'Hebreu. Pour bien prononcer l'Italien, il ne faut qu'une oreille attentive au Parler de ceux qui prononcent bien. Un autre Proverbe, au sujet de la prononciation dit: *Lingua Toscana in bocca Romana*. Apprend-on sans Maître: il faut souvent promener sa vuë sur les Feuilles du Dictionnaire de l'Abbé *Antonini*. Dans ce Dictionnaire, qui a des avantages sur celui de la *Crusca*, on trouve les accents marqués sur chaque mot. Je veux un bien infini à l'habile Traducteur des *Lettres d'une Peruvienne*. Quiconque desire d'apprendre l'Italien, ne regrettera point le tems, qu'il donnera à l'Ouvrage que j'indi-

H 3

que

traduits en Allem. & bien corrigés, par le cel. *Matheſon* à *Hamb.* Auteur lui même de 86. Ouvr. de Musique.

que ici\*. Le Traducteur, ayant accentué tous les mots de sa traduction, facilite extrêmement le moyen d'apprendre la Profodie italienne. De plus j'ose me persuader, que tout Juge competant, non François, non Italien, lira avec plus de plaisir les Lettres italiennes, que les Lettres françoises. Ces dernieres sont très-bien écrites, & très-dignes de l'excellente Plume de feu Md. de *Grassigni*. Mais la douceur & la delicatesse de l'Idiome ultramontain\*\*, font pancher la balance, du côté de la Copie. Le Traducteur, en galant homme, n'a pas manqué de dedier sa traduction à l'illustre Auteur des Lettres. „Vous sçavez, „Madame, dit le Traducteur en sa Langue, que „l'Italian est le Langage de l'Amour & des Graces: „Un grand Monarque, qui avoit fait des Conquêtes „dans plus d'un genre, le decida autrefois ainsi, en „disant, que c'étoit la Langue dont il falloit se servir, pour faire sa cour au Sexe, dont vous êtes „l'ornement.“

Tenons nous en au Jugement sans Appel de l'Empereur *Charlequint*. Apprenons le Langage de l'Amour & des Graces, *la Favella dell' Amore e delle Grazie*, pour faire notre cour au Sexe, *per corteggiar il Sesso*.

On

\* *Lettere d'una Peruviana tradotte dal Francese in Italiano* &c. dal Sig. *Deodati* T. 2. in Parigi 1759. le François à côté de l'Italien.

\* Qu'on lise, du premier livre de l'Iliade, les diverses Traductions, celle de *Me. Dacier* en prose françoise; celle de *Pope* en vers anglois & rimés; celle de *M. Gries* en vers allemands & rimés. Qu'on lise ensuite la traduction du *Marq. Maffei* en vers italiens & non rimés: on trouvera, que cette derniere, quoique très-fidelle, l'emporte sur toutes les autres, par la douceur & par la delicatesse de l'Idiome ultramontain. Mais pour faire cet examen, il faut être Juge competant & nullement partial.

On sentira bien, j'espere, que je n'écris point cecy, en qualité d'Avocat de l'Amour. Il y a long tems que je ne plaide plus ses Causes. Ce n'est que la vérité, qui exige que j'approuve le goût & le choix de Charlequint. Je supplie mes Lecteurs, gens d'expérience, de vouloir bien considerer & approfondir une Remarque de ma façon, qui mérite, peut-être, d'être mûrement pesée:

„J'ai remarqué que de jeunes gens, mal élevés, impolis & rudes mêmes, se corrigeoient de leurs défauts, à mesure qu'ils avançaient dans la connoissance de la Langue italienne.

J'aurois attribué au tems une conversion si surprenante, si ces jeunes Brutaux eussent eu la force de se bien comporter, lorsqu'ils s'exprimoient en leurs Patois. Mais en cessant de parler le Toscan, ils cessent aussi de parler en gens de quelque chose. Ils me prouvoient par là, que le Langage, dont on se sert, a beaucoup d'influence sur les façons de penser & d'agir en compagnie. L'Anglois, qui en sa Langue damne son ame & souvent le sang d'autrui, ne damne plus rien, dès qu'en Italien il s'explique. L'Allemand, qui en sa langue, à tout bout de champ, se fait emporter par le Diable, ou écraser par le Tonnerre, ne songe plus ni au Diable, ni au Tonnerre, dès qu'en Italien, il s'énonce. Ce n'est point que l'Italie\* manque de gens mal élevés, impolis & rudes. L'Italien, quand'il s'y met, est grand jureur même, *Giuratore e Giuracchiatore*. Accoutumé à la douceur, à la délicatesse de son Idiome, il n'y est guere sensible. C'est l'Etranger, qui se polit par la douceur & par la

H 4

deli-

\* Edouard Holdsworth, Poëte anglois, avoit une haine, une aversion invincible pour tous les Italiens. Contre eux il écrivit le Poëme intitulé: *Muscipula, or the Mouse-Trap*, Satyre épouvantable.

delicately de l'Italian. Les Italiens, jadis grands diseurs de *Concetti*, ne pouvoient pas l'être, sans donner dans ce qu'on appelle en François le *Précieux*. Quelque ridicule que soit ce *Précieux*, il a cela de bon, qu'il éloigne & qu'il écarte le *Grossier*, l'*Impoli*, le *Brutal*. Le Bon-sens préfère aux Rustres & aux Rustaude, ces Génies faux brillants, qui mettent leur esprit à l'alambic, selon l'expression d'un Italien même, Auteur d'un Discours *della distillatione del Cervello*.

Achevons l'Eloge de la Langue italienne, par une espèce d'Axiome philologique: Plus un Langage est réellement *affable*, plus ce Langage doit être cher à l'Humanité\*\*.

Ajoutons, que l'infortunée *Marie Stuart*, Reine de France & d'Ecosse, outre le Latin, sçavoit cinq autres Langues, & cherissoit le plus la Langue italienne: Que la grande *Elisabeth*, Reine d'Angleterre, qui possédoit deux Langues mortes & quatre vivantes, donnoit la préférence à l'Italienne.

\* *Vincenzo Gramigna*, cité par le P. *Bouhours*, dans sa manière de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit, troisième Dialogue.

\*\* Les Discours polis s'attirent des Amis; & la Langue gracieuse des civilités. *Eccli. 5. 6.*



# SALMIGONDIS.

Quand de petites Pièces de Poësie, tant soit peu  
 gaillardes, avec decence sont ingenieusement  
 mises en œuvres: P'Homme raisonnable, à quelque  
 âge qu'il soit parvenu, continuë à fousrire aux peti-  
 tes Pièces de ce genre, dont son esprit s'est divertî  
 dans le bel âge. J'ose braver la severité de tous nos  
 Moralistes, en soutenant cet Axiome litteraire. Sans  
 rougir, je confesse que mon esprit a ri de bon cœur,  
 en lisant pour la premiere fois P'Idylle qu'on va lire.

*Theocriti Idyllium XIX.*

Melleos haustus sitiens Cupido,  
 Cereas cellas spoliat dolofus;  
 It, redit; sed, post iterata furta,  
 Læsus abibat.

Tunc manus sufflans, pedibusque pulsans,  
 Exilit, matri properans relatum,  
 Mi dedit plagam fera quam pusilla  
 Quantula quantam!

Illa subridens, similis feræque  
 Nonne tu, fili? quoties puella,  
 Dulce post furtum, tumefacta clamat:  
 Tantula tantum!

*Memoirs of the Society of Grubstreet 1730.*  
 T. I. p. 145.

H 5 Vicil-

Veillards! si vous connoissiez les beautés de la Langue latine, & si vous n'êtes point vieillis, dans l'Autre de *Trophonius*, est-il possible, que, sans sourire, votre esprit puisse analyser l'Idylle que vous venez de voir? Sexagénaire, j'aime l'Idylle, aimée à trente ans. *Tantula tantum!*

Traducteurs! enliez vous à vos gages, Minerve, Apollon & toutes les Muses: on vous desfie de traduire, en quelque langue que ce soit, l'Idylle latine, sans la depouiller de ses graces.

O qu'il est triste de s'appercevoir, à la honte d'un Siècle éclairé, que de bons Ouvrages tombent dans l'oubli, parce qu'ils n'ont point le mérite d'un certain Brillant, conforme au goût à la mode. On ne connoit presque plus l'*Apologie des Bestes*, Ouvrage en vers par M. Morfouace de Beaumont\*. J'avouë que la Muse de M. Morfouace n'est pas une Enchanteresse, toute propre à charmer les Amateurs de la belle Poësie; Mais les Poëmes didactiques, par le Bon-sens même, sont dispensés de flatter continuellement l'oreille d'un Lecteur raisonnable. A quiconque est de ce sentiment, j'ose vanter l'*Apologie des Bêtes*\*\* . C'est un Poëme dans un goût singulier, où toutes les Preuves, en faveur des Bêtes, contre le Système de *Descartes*, amuseront les Cartésiens mêmes, les

\* Apologie des Bestes où leur connoissance & raisonement prouvés contre le Système des Philosophes Cartésiens, qui prétendent que les Brutes ne sont que des Machines Automates. Ouvrage en vers par M. Morfouace de Beaumont, à Paris chez Pierre Prault 1732. grand in 8.

\*\* Je recommande encore aux Anti-Cartésiens le *Traité de l'Opinion* T. II, Ch. VII. Edit. 1758. Paris p. 513.

les plus prévenus & les plus opiniâtres. Selon eux, les Preuves du Poëte ne prouveront rien. Cela n'empêche point, que ces Preuves ne soient des Histoires étonnantes, & toutes dignes d'être luës & admirées, par tout Etre, qui connoit l'Automatisme de Descartes. Quand l'Abbé *Desfontaines* declare\* que l'Opinion Cartésienne est *la plus insigne extravagance de l'esprit humain*: il decide & ne prouve rien. Dans le Poëme, dont je parle, les Bêtes ne decident point; mais ils montrent des connoissances & des raisonnemens d'une nature à faire rougir les Partisans de l'Automatisme. D'où vient donc que ce bon Ouvrage n'a point fait fortune à Paris, & que mille & mille Littérateurs ignorent son existence?

Pour répondre quelque chose à cette question, hazardons une conjecture: L'Apologie des Bêtes, Ouvrage en vers d'un Poëte, dont le nom ne prévenoit personne, parut à Paris en 1732. Dans le même tems, reparut à Paris l'illustre Cardinal de *Polignac*, Archevêque d'Auch, Membre de l'Academie françoise, Membre de l'Academie des Sciences, Membre de l'Academie des Belles-Lettres. Tout le monde savant seavoit, que ce Prince de l'Eglise étoit excellent Poëte latin, & Philosophe Cartésien, à toute outrance\*\*.

On

\* Lettre 128.

\*\* En quoi on se trompoit néanmoins. Le Cardinal, sur les Couleurs, adopta le Systême de *Newton*, & celui de *Boerhaven* sur la Nature du Feu. Le Cardinal admettoit des Tourbillons, mais très-différens de ceux de Descartes. Tout cela s'est développé dans l'*Anti-Lucrece* imprimée. Ce Poëme, sans doute immortel, seroit, ce me semble, plus superbe encore, si l'Auteur s'étoit encore éloigné de Descartes, en certain endroits. Un Père Jesuite, estimant peu l'Antilucrece, demanda: quel étoit le Vers le plus beau de ce Poëme? On lui cita le v. 835. du Livre III.

*Egregium Numen cultro quod scindere possis!*

On ſçavoit de plus, que ce grand Cardinal avoit refuté *Epicure* & ſon Chantre, dans un *Anti-Lacrèce*, où tous les Systèmes de Descartes brilleroient, par la Majesté de la Poëſie latine.

Il eſt croyable, que le Cardinal, qui liſoit tout, pour ainſi dire, lût auſſi l'Apologie des Bêtes, & mépriſa hautement l'Apologie de ces pures Machines. J'oſe préſumer tout cela, ſans choquer la vraisemblance. Je ne métonne donc plus de l'infortune du Poëme en queſtion, imprimé à Paris en 1732. après le retour du Cardinal en cette Capitale. Or, c'eſt ſur le ton des Académies de Paris, que tous les Savants communément chantent en France. Néglige-t-on, en France même, un Poëme françois imprimé à Paris: il tombe tout doucement dans un oubli honteux, dont on ne le tire point, faute de courage.

L'Homme d'eſprit, qui auroit le cœur de corriger certains paſſages mal reüillis dans l'Apologie des Bêtes, & en feroit une nouvelle Edition, avec de petites notes, obligeroit tous les gens de lecture, puſque la difficulté de concilier la miſère des Brûtes & la comiſeration divine\*, ſoutiendra long-tems encore l'Automaſtine contre la Raiſon.

\* \* \*

» L'Imperatrice de Ruſſie, pour engager Mr. d'A-  
» lembert à la ſimple inſpection de l'éducation du  
» Grand Duc, ſon Fils, pendant ſix ans, lui a offert

\* Pour concilier la miſericorde divine, & la miſère des Bœufs & des Chevaux, le P. Malleſſanche doit avoir dit, que peut-être ces Animaux avoient mangé du foin deſſendu. Ce bon mot, tant admiré, eſt bien prophane, ſur tout dans la bouche d'un Père de l'Oratorie.

„un traitement pareil à celui des Ambassadeurs à sa  
 „Cour, un Hôtel magnifique, & 100 mille Livres de  
 „rentes, dont les Fonds, au bout de ces 6 ans, de-  
 „voient lui être assurés à perpétuité, en Maisons ou  
 „autres Effets à son choix, que l'on achetteroit en  
 „France; mais Mr. d'Alembert, préférant à tout les  
 „agrémens de la vie privée, n'a pû se résoudre à l'ac-  
 „cepter.“

C'est en ces termes, que le sage Gazettier \* de *Lei-  
 de* annonça au Public un fait si extraordinaire & si  
 glorieux, qu'il doit, à l'honneur de notre Siècle, bril-  
 ler également dans l'Histoire politique & dans l'Hi-  
 stoire littéraire.

Ceux qui écriront un jour la vie de *Catharine II.*  
 s'ils entendent leur metier, instruiront la Postérité  
 plus particulièrement du fait dont je parle, & qui, ab-  
 solument sans exemple, ne scauroit recevoir assez de  
 louanges. J'ignore de quelle façon Philippe de Mace-  
 doine \*\* recompensa Aristote, pour avoir été, pen-  
 dant huit ans, Précepteur d'Alexandre le Grand; je  
 sçai qu'au bout de ce terme, Aristote se retira douce-  
 ment à Athènes, où il établit son Ecole, & qu'il n'eut  
 point de Maisons, point de Fonds de terre, autour de  
 Stagyre, son lieu natal. Je sçai que le célèbre *Ar-  
 sene*, Gouverneur & Précepteur d'*Arcadius* & de  
*Honorius* se retira dans le desert de *Scethé*, & y  
 vécut pendant un demi Siècle, tandis que ses deux  
 Eleves

\* *Etienne Luzac* (Père du sçavant Libraire *Elie Luzac*) an-  
 nonça ce fait extraordinaire dans le supplément aux Nou-  
 velles extraordinaires de *Leide*, le 11 de *Fevrier* 1763.

\*\* En Roi il écrivit au Philosophe: Ce n'est point de m'a-  
 voir donné un fils, dont je rends grâces aux Dieux;  
 c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. J'espère  
 que vous le rendrez digne de vous & de moi; ainsi je  
 vous charge de son éducation.

Eleves étoient les Maîtres du monde, le premier Empereur d'Orient, & le second Empereur d'Occident. Après quoi j'ose douter, que pour la *simple inspection de l'éducation d'un seul Prince*, on ait jamais offert à quelque Philosophe, ce qui a été offert au Philosophe françois\*. Après quoi j'ose soutenir, que l'offre superbe de Sa Majesté Ruslienne suffit, pour rendre à jamais vénérable la Memoire de cette Autocratrice, Mère Auguste & de son Fils, & de tous les sujets de son vaste Empire.

Mais ici, ne faut-il pas dire aussi un mot de l'illustre d'Alembert? L'Histoire littéraire doit s'apprendre à la Posterité, que ce vrai Philosophe n'accepta point l'offre imperiale de cent mille Livres de rentes à perpétuité, à la charge de quitter sa vie philosophique, pour veiller pendant six ans, sur l'éducation d'un Prince, futur Empereur de la Russie. La simple proposition de se charger d'une Inspection, de si grande consequence, fait un honneur infini à ce Savant-Geometre. Pour lui, quelle gloire d'avoir refusé un Emploi si glorieux! Quand bien loin d'être si lucratif, il auroit été encore penible; il auroit eu mille charmes attrayants, pour bien de *Seneques*, Philosophes opulents, Philosophes de parade. Le noble desintéressement & la genereuse indifférence pour les honneurs & pour les richesses mondaines, que M. d'Alembert a fait voir en cette brillante occasion, doivent rendre à jamais venerables & le nom & la memoire de M. d'Alembert. Ses Antagonistes mêmes se feront un plaisir de lui rendre justice sur cet Article, si digne d'attention. Avec quelle volupté ne pourroit-il point se reciter

\* Je doute de même, que jamais tête couronnée fasse une proposition pareille à M. J. J. *Roussseau*, citoyen de Geneve, malgré son *Emile* ou son *Traité sur l'Education*. L'Auteur a déclaré, qu'il ne veut point élever des Princes.

reciter l'Ode superbe de *Racine*, qui commence par la Strophe suivante:

Charmé de mon loisir & de ma solitude,  
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux :  
On ne me verra point chercher la servitude,  
Lorsque je suis heureux\*.

Avec tout le respect, dû à la memoire de l'illustre *Racine*, en recitant ce dernier vers, je le change tant soit peu; voici comment:

*Libre*, je suis heureux.

\* \* \*

**E**n notre Siècle, on pousse loin la fureur de mettre au jour des Anecdotes, que la Charité voudroit ensevelir dans la nuit la plus profonde. Si les Amis & les Admirateurs du célèbre Dr. *Swift* ne vivent point sans peine, que dans toute la Grande Bretagne, des *Lettres du Comte d'Orrery*\*\* faisoient fortune, & sur cela furent traduites en François & en Allemand: ces Amis & ces Admirateurs s'indignerent horriblement, à la Lecture de bien d'autres Anecdotes. Quel Litterateur ignore aujourd'hui, que *Swift*\*\*\* fut le fils naturel du fameux Chevalier *Temple*? Ce fut en sa Retraite, à la Campagne, que *Swift* vit, pour la premiere fois, l'objet de ses tendres & chastes Amours,

\* Oeuvr. de L. *Racine* T. IV. p. 151. Edit. six. d'Amst. 1750.

\*\* On a fait déjà mention de ces Lettres, dans les Remarq. detachées p. 51. & 52. du T. II. des *Babel*. & à la p. 88. ces Lettres ont été pourvues d'une Epigraphe, mais d'une Epigraphe très-moderée.

\*\*\* On lit, dans le Dict. port. de *Ladvoat* Edit. de la Haye, que ce fait est faux: & ce fait n'est que trop vrai, par malheur.

Amours, *Miss Johnson*, qui y demouroit avec sa Mère, veuve, *disoit-on*, d'un *Johnson*, Marchand ruiné & mort en Hollande. Cette Femme étoit la Maîtresse du Chev. Temple, avec tant de précautions, que *Swift* ne s'apperçut jamais de cette Intrigue. Il s'apperçut en recompense de tous les charmes de l'adorable Fille, qu'on appelloit *Miss Esther* ou *Stella*, âgée de 14 ans. Sa beauté étoit parfaite, & son esprit, bien cultivé, répondoit exactement à la beauté de son corps. Le Chev. Temple & la Dame *Johnson* engagèrent *Swift*, partant pour *Dublin*, à y conduire la belle *Stella*, & de s'y charger du reste de son Education. *Swift* s'acquitta de ce devoir avec tant de succès, que son aimable Ecoliere l'honora d'un Poëme admirable, pour le féliciter sur le jour de sa Naissance. Ce Poëme, aussi flatteur qu'ingenieux, triompha de la Philosophie du Docteur & Doyen de *S. Patrice* à *Dublin*. Eperdûment amoureux de sa chere *Stella*, il s'en fit éperdûment aimer. Il n'en fit aucun mystère. Quoique déjà âgé de quarante & neuf bonnes années, il épousa, selon les Lettres du Comte d'Orrery même, en 1716. à *Dublin\**, son incomparable *Stella*. Il vecût d'abord avec elle dans la plus délicieuse harmonie. L'Irlande entière approuva une union si rare & si édifiante. Hélas! elle ne dura guere. Au milieu de sa félicité conjugale, l'Epoux reçût une Lettre assommante, qui lui enleva la tranquillité de son Esprit enjoué, & le plongea dans la tristesse la plus noire & la plus bilieuse. L'Epouse perdit en même tems toutes les forces de son Esprit mâle & philosophique; ses graces naturelles l'abandonnerent tout d'un coup, & elle tomba dans

\* Les Partisans du Dr. *Swift* revoquent ce fait en doute, apparemment parce qu'ils voudroient qu'il ne fut pas vrai. La Probité, & les sentimens de *Swift*, donnent tout le poids imaginable à l'assertion du Comte d'Orrery, sans parler de la vertu de la *Stella*.

dans une mélancolie inexprimable. La ville de Dublin en fut toute frappée, lorsqu'elle apprit que cette Dame s'étoit réfugiée dans une solitude affreuse, & absolument incompatible avec son humeur sociable & son affabilité innée. L'étonnante désunion d'un Couple si estimable choquoit le Public. Il en rejettoit la faute sur l'orgueil & la bizarrerie du Doyen, qui en effet de jour en jour devenoit inconcevable, & insupportable même. Swift, séparé de sa tendre Epouse, qu'il adoroit & abhorroit alternativement, lui écrivoit tantôt les Lettres les plus tendres, & tantôt les Lettres les plus fulminantes. Swift, en sa desolation, fit mille extravagances, malgré son caractère; & pour s'étourdir sur son chagrin, il composoit tous ces Ouvrages singuliers\*, connus dans le Monde littéraire. Les Politiques eurent la bonté d'attribuer cette espèce de dérangement à l'avènement du Roi George I. au Trône de la Gr. Bretagne. Comme Swift y perdit l'espérance d'une belle Fortune, on debitoit qu'il y avoit perdu le jugement. Sans se deshonorer, pouvoit-on deraisonner de la sorte? Le digne Doyen, bon Econome & peu avide d'argent, ne mérita jamais de s'attirer un soupçon pareil. Navré & rongé par bien d'autres soucis, il succomba, malgré sa Philosophie enjouée, au Cancer moral qui lui mangea le cœur. Il tomba dans un pitoyable délire, & privé de l'usage de la raison, pendant plusieurs années, il mourut en cet état le 19 d'Oct. v. st. en 1745.

Qu'on sçache tout cela. Qu'on lise tout cela dans les Dictionnaires historiques. En faut-il d'avantage aux Amateurs de l'Histoire littéraire? Contre toutes les Loix de l'Humanité, on a eu la demangeaison criminelle d'apprendre au Public, que le Dr. *Swift*, ne devint

\* Qui lui valurent, quoique à grand tort, le titre de *Rabelais d'Angleterre*.

devint extravagant, misantrope & enfin imbecile, que parce qu'étant Bâtard du Chevalier *Temple*, il avoit eu l'horrible malheur d'épouser sa sœur *Stella*, Bâtarde du Chevalier *Temple*. J'ai le cœur trop saisi, pour en dire d'avantage. Le fait étant connu, qu'on n'abhorre que la Memoire du malheureux Chevalier *Temple*, qui à son fils confia l'éducation de sa sœur avec tant d'imprudenc, que Père d'un Bâtard & Père d'une Bâtarde, par un mystère abominable, il engagea ses enfans illegitimes à se marier legitiment, en gens incestueux & nullement coupables! J'ai cependant de la répugnance à croire, que le Chevalier, comme on ose l'asseurer, favorisoit l'étroite intelligence qui regnoit entre son fils & sa fille. On prétend, qu'en presque toutes ses Lettres, le Père exhortoit *Swift* d'aimer tendrement son écoliere, & enjoignoit à la *Stella* de se montrer docile à toutes les intentions du Doyen.

Quand on produiroit des Lettres pareilles, il n'en resulteroit point, que le Chevalier méditoit ou fomentoit, entre ses enfans, quelque liaison exécration. On ne sçauroit reprocher au Chevalier, que la faute impardonnable, de s'être laissé mourir le 5 de Fevrier 1699. sans réléver à ses enfans le secret de leur naissance. Dans une ignorance invincible, & dans une innocence digne de compassion, ce Couple infortuné se maria en 1716. par conséquent 17. ans après la mort du Chev. *Temple*, qui certes ne prévint jamais ce Mariage incestueux.

Qu'on me pardonne la longueur de cette tirade. Quand il s'agit de sauver l'honneur de qui que ce soit, il est permis d'être diffus, sans doute; on cesse alors d'être Babioliste.

A-t-on soutenu vivement quelque Thèse intéressante: on ne se lasse point de l'appuyer en quelque occasion qui se présente. J'ai taché de rendre justice aux *Muses*, à deux reprises\*. Ici je reviens à la charge, en Avocat zélé & incapable de commettre un crime d'omission, par nonchalance ou par paresse.

M. de *Voltaire* ne s'occupant que des moyens propres à faire du bien aux malheureux, ayant appelé, il y a 3 ou 4 ans, auprès de lui Madlle. *Corneille*, petite Nièce du grand *Corneille*, & n'ayant rien épargné pour élever cette jeune Demoiselle, suivant le nom qu'elle porte, ce Bienfaiteur, voulant donner un établissement honorable à celle que ses bienfaits ont formé dans la vertu; il marie cette Demoiselle avec M. *Dupuy* Gentilhomme François de la Province de *Gaix* & Capitaine d'une Compagnie d'Infanterie Française; & pour mettre le comble à la mesure de ces bienfaits, il a doté cette Orpheline de 50 mille livres tournois, fait tous les fraix des nocés, & loge chez lui à *Tournais* le futur & la future Epouse, après que la benediction du mariage leur sera donnée. C'est une Leçon, que donne cet incomparable Savant aux personnes riches & opulentes, qui meurent en adorant leurs trésors, sans en savoir apprécier pour quoi ils les ont; il faut pour en savoir faire usage, qu'ils viennent prendre des Leçons chez le Bienfaiteur de Mademoiselle *Corneille*.

C'est en ces termes, que la Gazette\*\* de *Cologne* annonça au Public un fait si extraordinaire & si glorieux

I 2

rieux

\* Tom. IV.

\*\* Du 25 de Fevr. 1763. Article Suisse, de Geneve. le 16 Fevr. 1763. N. XVI. La même Gazette du 25 de Mars N. XXIV.

rieux, qu'il doit, à l'honneur de notre Siècle, briller à jamais dans l'Histoire littéraire. Une Gazette allemande \* rapporte le même fait, mais autrement, & de la façon suivante :

„Il y a quelques années, comme on sçait, que M. de *Voltaire* prit chez lui une pauvre Arrière-petite-fille du grand *Corneille*, à laquelle il donna, avec l'aide de sa Nièce *Madame Denis*, une éducation, qu'elle n'auroit point reçue, dans la maison de son Père. M. de V. vient de la marier à un Gentilhomme, qui a dix jusqu'à douze mille Livres de rente. M. de V. donne à Mlle. *Corneille* 20 mille Livres, sans compter 1400 Livres de rentes viagères, dont ce magnanime Bienfaiteur la pourvut, il n'y a pas long tems. A cela se joint une Souscription pour une Edition nouvelle des Oeuvres de *Corneille*, dont Mr. de *Voltaire* s'est chargé, en l'enrichissant de Notes ou de Remarques. Aux Parents (*c'est à dire, sans doute, au Père & à la Mère de la nouvelle Mariée*) une Pension considérable a été assignée sur cette nouvelle Edition. Les Nouveaux Mariés demeurent actuellement chez M. de *Voltaire*.”

Le Tems\*\* développera les véritables circonstances d'une Action si belle, si genereuse, si honorable  
au

N. XXIV. confirmant le fait, apprit encore que M. de V. fit le Lundi gras benir dans la Chapelle de son Château de *Tournay* le Mariage mentionné.

\* La Gazette ou le *Mercur* d'Altona, N. 33. du 28 de Fevr. 1763. Article de Geneve, du 9 Fevr. 1763.

\*\* Le Tems est un Dieu, fort sujet à ensevelir les belles Actions des Particuliers. Preuve de cela, le Tems n'a jamais développé tout le mérite du Sieur *Demeures*, Banquier à Paris, qui dans le tems des Actions se signala. Il repandit deux Millions pour delivrer des Prisonniers détenus pour dettes. V. Cour. polit. & gal. du 3 de Juin 1720. En 1735 *Cochet de St. Vallier* laissa un fonds de 1000. livres de rente, pour marier chaque

au Parnasse François. En attendant il sera permis d'admirer toujours l'Idée superbe & magnifique d'élever & de doter richement, soit la petite Nièce, ou soit l'Arrière-petite-fille du grand Corneille. Il auroit été à souhaiter, que l'illustre *Fontenelle*, au commencement de son second Siècle, eut eu la consolation inouïe de voir, que la Muse de *Pierre Corneille*, son Oncle si cheri, & mort depuis soixante & dix neuf ans, fit l'heureuse & riante fortune d'une aimable Descendante du grand *Corneille*! *Fontenelle* eut été le Mortel le plus propre à mettre, en tout son jour, cet Acte également brillant & solide. Je confesse volontiers, que je n'ai pas une plume assez delicate, pour exprimer les Sentimens de mon Cœur, sur une munificence pareille, de la part d'un Particulier, tel que l'illustre *Voltaire*. Ce grand Poëte, malgré la beauté de son Génie, & malgré la force de son Pinceau, feroit peut-être embarrassé lui même, s'il avoit à peindre au juste, toute la noblesse d'un procédé, semblable au sien, envers la Demoiselle *Corneille*. En ce moment le cœur me dicte entre autres ces

## S O U H A I T S.

Puisse naitre de Toi, Couple uni par *Voltaire*!  
 Un Fils, digne du Nom qui décore sa Mère!  
 Que ce Fils chante un jour le Chantre de *Bourbon*,  
 Pour prix de ses Bienfaits, rajeuni comme *Eson*!

que année une Demoiselle noble de *Provence*, à perpétuité. V. le Dict. port. de *Ladvocat Art. Cochet* Edit. de la *Haye*.



S U I T E  
D E  
P I E C E S F U G I T I V E S.

L' A N G L O I S E.

O D E.

**V**ous qui pleurez des Infidèles,  
Amants trahis! venez à moi.

Venez me servir de modèles,

En mon désastre, en mon effroi.

Se plaindre, c'est, je le confesse,

Dévoiler sa propre foiblesse,

Je veux, n'importe, en mon horreur,

Tenir du cœur le vrai langage,

Et non imiter ce faux Sage,

Qui souffre & cache sa douleur.

Déjà vous tremblez pour ma gloire,

Chers Confidants! nobles Amis!

Vous qui sçavez ma triste histoire,

Et quels sont mes fiers Ennemis.

Vous craignez, que las du silence,

Je ne demente ma constance;

Rassurez vous: je sçai souffrir,

Mon deuil est juste, est légitime;

Tout digne encor de votre estime,

Je puis me plaindre, & non rougir.

Quoi!

Quoi ! direz - vous , ce Philosophe,  
Qui pour affronter ses Tyrans,  
De Catastrophe en Catastrophe,  
Soutint cent révers atterrans ;  
Quoi ! ce Mortel inaltérable,  
Pour la Fortune invulnérable,  
S'abbaïsse jusqu' à murmurer ;  
Eh ! quelle est donc cette disgrâce,  
Qui le corrompt , qui le terrasse,  
Jusques à le déshonorer ?

Détrompez vous. En cette vie,  
L' Homme est sujet à tant d'horreurs,  
Qu'au sein de sa Philosophie,  
Le Sage peut verser des pleurs.  
Poète , & Philosophe encore,  
Petrarque osa pleurer sa Laure ;  
L' illustre Chantre de Bourbon,  
Au bord de la joyeuse Seine,  
Pleura sa tendre Melpoméne,  
Mal mise , ô Terre ! en ton giron.

Je bénis Petrarque & Voltaire,  
Et ne veux point pleurer comme eux.  
Je veux tonner , loin de me taire,  
Ecoutez moi , cœurs genereux !  
Dissipez votre injuste crainte,  
Je puis , sans honte , ouvrir ma plainte,

Amis! daignez la recevoir:  
 A quelque excès que je m'afflige,  
 Ne croyez jamais que j'exige  
 D'autre secours, d'autre devoir.

De Londres sortit une Belle,  
 Qui, malgré sa légèreté,  
 Pendant vingt ans me fut fidelle,  
 Le croira-tu, Postérité!  
 Je l'adorai. Ciel! qu'il est rude,  
 De révéler la turpitude  
 D'un objet qu'on a dû louer.  
 Tranchons le mot qui me désole;  
 L'Angloïse n'est plus mon Idole,  
 Non . . . sa Vertu vient d'échouer!

De mes regards l'Angloïse indigne,  
 Me trompe à chaque instant du jour.  
 Ce n'est qu'une Fauffaire insigne,  
 Qui rompt avec moi sans retour.  
 Cependant, quelle est ma foiblesse!  
 Je voudrois tirer la Traïtresse  
 De son égarement hideux:  
 Ainsi que le cher Metastase  
 A scû, par ses chants pleins d'emphase,  
 Redresser Nice, en chantre heureux.

Tachons

Tachons d'imiter l'artifice

Du grand Poëte né Romain,

Mon Angloise, ainsi que la Nice,

Déjà retournée au bon chemin.

Si ma Folle, en vieille coquette,

Galoppe encore en ma pochette,

C'est l'effet d'un deffaut léger.

Toutes les nuits, sur une chaise,

La Belle, posée à son aise,

Me marque l'heure du Berger.

Pour ôter à la Calomnie le moyen de faire quelque application injurieuse, hâtons nous de nommer l'Heroïne de l'Ode. C'est une Angloise, née à Londres même; mais peut-être d'un Père Allemand naturalisé. Son nom favorise au moins cette conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Heroïne est la deux mille huitième fille de *Sir In<sup>o</sup> Bushman*, mort à Londres, en bonne réputation.

En faveur de ceux qui plaident, sans trouver le moyen de faire parler l'Oracle, donnons

## LE PLAIDEUR, PRETENDU FOU.

Certain Vieillard Plaideur, & Plaideur à regret,

Contre certain Midas, Moqueur de tout Arrêt,

De Thémis vainement invoquant l'assistance,

Par un trait, que l'on prit pour un trait de demence,

Fit, dans un beau Salon, placer tous les Portraits

De ses Juges, pour lui non moins sourds que muets.

A cet honneur d'abord sensibles,  
 Les Juges s'assemblerent tous,  
 Un jour, chez le Vieillard, qu'on crût le Roi des Foux,  
 Ces Dandins n'étant point des Dandins infailibles,  
 Sur l'excès d'un si rare honneur  
 On interrogea le Plaideur,  
 On fit cent questions induës.  
 Le Plaideur repondit: Chers Juges! deormais  
 Je vais implorer vos Portraits,  
 Ainsi que Diogéné imploroit les Statuës.

Pour comprendre ce trait satirique, il faut sçavoir que Diogéné demandoit l'aumône à des Statuës. Interrogé pourquoi? il repondit, que c'étoit pour s'accoutumer aux durs refus des Hommes, aussi insensibles que les Statuës.

Ainsi que les anciens Historiens prettoient des Harangues à leurs Héros, les Poëtes osent pretter des Discours à leurs Héroïnes. En ce goût, voici des

S T A N C E S  
 D' I S M E N E,  
 A U X  
 ROSSIGNOLS DE SON JARDIN.

Je suis sourde aux soupirs de l'Amant le plus tendre,  
 J'ai vû couler ses pleurs: il n'a sçu m'attendrir.  
 Mais lorsque vous chantez: que j'aime à vous entendre,  
 Chantez, beaux Rossignols! chantez pour me ravir.

A PA.

A l'Amour, votre Dieu, quand vous rendez hommage,  
 Par vos concerts touchants, par vos tons langoureux,  
 J'aime à me rappeler le douloureux langage  
 De l'Amant, qu'à jamais je rendis malheureux.

Ah! si vous connoissez cet Amant qui m'adore,  
 Qui, banni de mes yeux, gémit si loin de nous,  
 Dites lui, chers Oiseaux! que je le plains encore,  
 Et que, n'osant l'aimer, je n'aimerai que vous.

Ces trois Couplets ne valent pas trop l'honneur d'être lus. Au clair de Lune, dans un jardin, tendrement chantés aux Rossignols, *sur le ton langoureux de ces Chantres si touchants*, les trois Couplets deviennent quelque chose\*. Je ne les rapporte, que pour remarquer, qu'une Musique bien composée & bien exécutée, nous fait valoir les Paroles les moins intéressantes. On supplie les Connoisseurs d'examiner ces Couplets, vers à vers & mot pour mot. Ils trouveront, je pense, que tous ces mots ont été artistiquement choisis, pour mettre un *Virtuoso* en état d'imiter parfaitement les chants variés de la plaintive Philomèle.

## CONVERSION INOPINÉE.

Criquet, abandonné de son vieux Médecin,  
 Consentant à mourir, à mourir sans foiblesse,  
 Envoya proméner un grave Capucin,  
 Qui, pour le convertir, parloit du Ciel sans cesse.

Cri.

\* J'ai eu le plaisir de les entendre ainsi chanter,  
*Che la dolcezza ancor dentro mi suona,*  
 dit le Dante.

Criquet, plein de bile & de fiel,  
 Jura qu'il renonçoit au Ciel . . .  
 Tais toi, vil Apôstat! s'écria le bon Père,  
 A Satan livre toi, sans me remplir d'horreur;  
 Va rejoindre aux Enfers ta Femme, ta Megère,  
 Que j'ai dû voir créver, comme un Monstre en fia  
 reur . . .

Que dites vous? Père Pancrace!  
 S'écria le mourant, en se croisant les bras,  
 Prions Dieu qu'il me fasse grace,  
 Pour éviter sa Femme, Ah! que ne fait-on pas!

Ce Conte (car il faut bien esperer, que c'en est un)  
 si je ne me trompe, est anglois d'origine. Toujours je  
 le préfère à celui d'un Poète, non anglois. Ayant mené  
 jusqu'à la Porte du Ciel un Veuf, il le fait rebrousser  
 chemin, sur l'avis, que dans le Paradis, il pourroit  
 bien être placé, à coté de sa femme. Cependant  
 on ne liroit point la Conversion inopinée de *Criquet*,  
 si je ne sçavois pas que le Beau-Sexe entend raillerie.  
 En tous cas, reparons la faute au plus vite, à l'honneur  
 de l'Hyménée.

## PENSEES INSPIREES

PAR

### UN PORTRAIT.

Où, c'est là le Portrait fidelle  
 De celle qui reçut ma foi.  
 Quand le Ciel la forma si belle,  
 Le Ciel daigna songer à moi.

De

De la Nature ce Visage  
Est le Chef d'œuvre gracieux.

De traits charmants quel assemblage!  
Quel coup d'œil plus délicieux?

O mon Esprit! si tu sçais peindre,  
Peins la noblesse de son Cœur;

Il sçait sentir, sans sçavoir feindre,  
Genre humain! il te fait honneur.

Quel tour d'esprit! quel don de plaire!  
Quelle adorable probité!

Que de vertus! quel caractère!  
Quels fonds pour ma félicité!

O mon Dêstin! quand reverrai-je  
L'Original de ce Portrait?

O quand, ô quand rebaïserai-je  
Le Présent que le Ciel m'a fait?

Bientôt, bientôt, dit l'Espérance,  
L'Hymen imite les Amours:

A chaque juste & dure absence,  
Il acquiert de nouveaux Atours.

Les Philosophes Célibataires, & les jeunes Libertins, (qu'on me pardonne cette association peut-être encore inouïe) sans doute trouveront ces Stances *du dernier insipide*; c'est un terme en vogue. Qu'ils daignent considérer, que les Compilateurs des Morceaux, non encore imprimés, depuis un tems immémorial, sont en droit d'offrir des Marchandises *melées*. Le Jouaillier le plus considérable ne rougit point d'offrir,

frir, à un Monarque même, une petite bague de peu de prix, pourvû qu'elle soit bien enchassée.

Présentons maintenant au cher Lecteur, de quelque goût qu'il soit, une Pièce véritablement si solide, que je commettrais un crime de Léze-Morale, si je la supprimois, pour m'épargner la peine de la transcrire. Je n'en vante point la versification; je ne louë que la moderation du Poëte.

### INVOCATIONS PHILOSOPHIQUES.

**F**ortune! par un bon caprice,  
 Repare tes forfaits passés.  
 Sçache obéir à la justice,  
 Mais jamais trop, toujours assez.

A chanter dignement la Gloire  
 Des mes Amis, chers Trépassés,  
 Aidez moi, Filles de Memoire!  
 Mais jamais trop, toujours assez.

O jeux! ô Ris! & vous ô Graces!  
 Rechauffez bien mes sens glacés,  
 Et badinez tous sur mes traces,  
 Mais jamais trop, toujours assez.

Régle, Comus! régle ma Table:  
 Que tes Ministres, bien dressés,  
 Rendent ton Autel délectable,  
 Mais jamais trop, toujours assez.

Dieu

Dieu des Raisins! donne à tes Cygnes  
Des tous les vins les plus prisés.  
Que je boive un Nectar des Vignes,  
Mais jamais trop, toujours assez.

Mère d'Amours! rendez Silvie  
Docile à mes vœux empressés,  
Que sa Beauté me vivifie,  
Mais jamais trop, toujours assez.

Il faut l'apprendre au Public: le Beau-Sexe commence à devenir si consciencieux, qu'à sa délicatesse, on ne sçauroit donner assez de louanges. Une Belle fit demander à un Franc-Maçon la permission de devenir l'Amante de l'Ami du Franc-Maçon. La Belle reçut la Reponse suivante:

A

## L'AMANTE DE MON AMI.

Que mon Ami soit votre Amant!  
Qu'il soit aimé de vous, Belle! autant que je l'aime.  
Vous m'aimerez alors en cet autre moi-même,  
Et ce Trio sera charmant.  
Vous aurez, sans être blamable,  
Deux Amants aimés à la fois,  
Qui, sans être rivaux, heureux par votre choix,  
Ne vous en trouveront que d'autant plus aimable.

L.

La Fable des deux Coqs, qui rompirent leur paix,  
 Une Poule étant survenuë,  
 Ne me fait point trembler; non, charmante Inconnuë!  
 Vous ferrerez les nœuds de deux Amis parfaits.  
 Notre triple Union vous voudra mille Eloges,  
 Et, par votre équité, vous porterez, un jour,  
 Les Sages, Francs-Maçons, à convertir leurs Loges,  
 En Temples de l'Amour.

Finissons par une trentaine de Quatrains, qu'il ne faut pas lire tout de suite. Leur caractère étant simple & grave, on se rassasie bientôt de Réflexions morales, mises en vers françois. Si les Quatrains de *Pibrac* en 1574. firent une étonnante fortune, la nouveauté y contribua. On ne lit presque plus les Quatrains de *Godeau* & de *Demarais*, tandis qu'on se plait toujours à la Lecture des Réflexions ou Sentences & Maximes morales de la *Rocheffoucault*, écrites en prose. Il ne faut pas pour cela mépriser les bons Quatrains moraux. Ils ont sur la prose l'avantage d'entrer plus facilement dans la memoire, & de s'y maintenir de même. Sur cette consideration, voici des

### QUATRAINS DETACHE'S.

\* \* \*

**N**ous naissons pour mourir. Nul de nous ne l'ignore,  
 Le prix de notre mort, c'est l'Immortalité.  
 Et l'Homme toutefois, à sa dernière Aurore,  
 Désirant d'être heureux, craint son Eternité.

L'Hon-

\* \* \*

L'Honneur est un Tyran, connu pour un Fantôme,  
Et l'Homme, esclave & libre, obéit à sa voix.  
L'Honneur, ce fanfaron, impose à l'honnête homme,  
La Loi d'offenser Dieu, le Bon-sens & les Loix.

\* \* \*

Combien d'heureux Mortels, attachés à la vie,  
Du tumulte ennemis, amoureux du repos,  
S'achettent néanmoins l'honneur & la folie  
D'expirer en Martyrs sur le lit des Héros!

\* \* \*

Aimons la Solitude. O bien heureux qui l'aime,  
Qui porte un Monde aimable en son cher Cabinet!  
N'y sçait-on point trouver son compte avec soi même:  
Qu'on sorte du Désert, c'est un Enfer secret.

\* \* \*

C'est un cri general: les grands Hommes sont rares.  
Grands Hommes! est-ce un fait, qu'on vous pourroit  
prouver?  
Peut-être vos Chercheurs sont des Chercheurs ignares,  
Le Grand Homme est par tout non facile à trouver.

\* \* \*

Est-on impunément ou grand ou beau Génie?  
N'osez point l'espérer, Esprits judicieux!  
Payez tous le tribut, que l'on doit à l'Envie,  
Heureux! qui s'est acquis d'illustres Envieux.

\* \* \*

Lorsqu'à tort un Ami n'est qu'à demi sincère,  
 Ne depose en mon sein un Secret qu'à moitié :  
 Le jour que je pourrois dévoiler le Mistère,  
 J'en parlerois tout haut, sans ma tendre Amitié.

\* \* \*

Tel se fit mépriser, tant qu'il n'eut qu'un seul vice,  
 En gagnant un second, il se fit encenser :  
 Aux Ladres on pardonne ainsi leur Avarice,  
 Aussitôt que l'orgueil les force à depenser.

\* \* \*

Toujours par quelque endroit déjà l'enfant est Homme,  
 Par quelque endroit toujours l'Homme est encore  
 enfant \*.  
 Sur ces deux verités, il faut être Econome,  
 Et de son Miel flatteur & de son Sel piquant.

\* \* \*

Les Grands & les Petits se vantent d'être justes,  
 Chacun de Préjugés croit s'être garanti :  
 Quel orgueil ! quand on voit les Corps les plus augustes  
 Honteusement en prise à l'Esprit de Parti.

\* \* \*

Defiez vous de ceux, qui, bien nés, par leurs fautes,  
 Sont, ou des gens sans goût, ou d'un goût depravé :  
 Quand ils possederoient les Vertus les plus hautes,  
 Le manque de Justesse est un defaut prouvé.

D'un

\* Réflexion de *Hond. de la Motte.*

\* \* \*

D'un Mondain, plein d'esprit, quand je suis la victime,  
 Je ne suis point en droit de m'en trop étonner.  
 Mais quand, pour mes pechés, c'est un Sot qui m'opprime,  
 O que j'ai de la peine à me le pardonner !

\* \* \*

Grands Hommes ! autrefois accusés de Magie,  
 Vous êtes tous absous \*, célèbres Devanciers !  
 Quel Sage un jour fera l'heureuse Apologie  
 De ceux, que nous blâmons de n'être pas Sorciers ?

\* \* \*

Plus les tems sont affreux : plus les Muses sont belles ;  
 Plus les Talents sont chers, plus les Beaux-arts sont  
 beaux.  
 On vit, dans les horreurs de ses tranfes mortelles,  
 Sur l'espoir de survivre à ses propres bourreaux.

\* \* \*

En depit du Déstin, le Sage persevère  
 Dans le juste parti, comme un autre Samson.  
 Sous le poids des Révers, où chaqu'un désespère,  
 Qu'il est beau d'espérer contre toute raison !

\* \* \*

A quels Evénemens ne peut-on point s'attendre,  
 L'Histoire de l'Europe étant entre nos mains !  
 L'Histoire de nos jours suffit pour nous apprendre,  
 Que les yeux des Argus sont plus nombreux que fins,

K 2 On

\* Par le docte Naudé, Auteur d'une Apologie des Grands  
 Hommes accusés de Magie.

\*  
\*  
\*

On peut trop abhorrer le Démon de la Guerre,  
Et faire par pitié les plus tristes souhaits.  
Quand le manque des nerfs rend le calme à la Terre,  
Le Sage tremble, en Sage, au retour de la Paix.

\*  
\*  
\*

Pour jouer, nous dit-on, un Rôle remarquable,  
Il faut être grand homme, & né tel à propos.  
Le fait est-il constant, est-il incontestable?  
Qu'on ne reproche rien à des Grands non Héros.

\*  
\*  
\*

Le Livre le plus beau, celui de la Nature,  
Quoique tout attrayant, n'a que peu de Lecteurs.  
Tous les Livres sacrés de la sainte Ecriture  
Ont, quel malheur pour nous! trop de Commentateurs.

\*  
\*  
\*

Le Monde seroit bien, s'il avoit moins de Maîtres,  
S'il étoit plus peuplé de braves Citoyens.  
Le Monde seroit mieux, s'il avoit moins de Prêtres,  
S'il étoit plus peuplé d'obeïssants Chrétiens.

\*  
\*  
\*

Le Roi Persécuteur est toujours haïssable,  
C'est un Aveugle sourd, que l'on doit respecter.  
Le Prêtre intolérant est l'Être intolérable,  
Qu'on ne sçauroit par tout assez persécuter.

Le

\* \* \*

Le Méchant veut vous voir devenir sa Copie.  
 En ses excès le Fou songe à vous entraîner.  
 L'Impie, en Esprit fort, cherche à vous rendre impie:  
 Voyez comme on travaille à vous faire damner!

\* \* \*

Aux Plaisirs innocents quiconque est insensible,  
 Nous montre trop d'humeurs, deffauts de son Esprit.  
 Peut-être devons nous rendre un compte terrible  
 Du mépris des plaisirs, que le Ciel nous offrit.

\* \* \*

Les béfoins de nos Corps, sources de nos Delices,  
 Sont autant de présents, des dons du Créateur.  
 Que fait-on de ces Dons? Des sources de cent Vices,  
 Tant, même le Bon-sens, trompé, devient trompeur!

\* \* \*

L'Homme, qui foule aux pieds les Voluptés mondaines,  
 Ne fait que son devoir, en Mortel éclairé.  
 L'Homme, qui foule aux pieds les Passions humaines,  
 Fait plus que son devoir, agit en Sage outré.

\* \* \*

Aux dépens de l'Hymen, quel Sot ne sçait pas rire?  
 Les plus vils Histrions mettent l'Hymen en jeu.  
 Contre le Celibat, l'Auteur d'une Satyre  
 Seroit, par le Clergé, maudit au nom de Dieu.

\* \* \*

Pourquoi, jusqu'en nos jours, inventons nous des Fables?  
 Pour dire au Genre humain plus d'une Verité.  
 Pourquoi controuve-t-on tant d'Histoires croyables?  
 Pour tromper notre Siécle & la Posterité.

\* \* \*

Les Foux, s'ils connoissoient la Fortune du Sage,  
 Travailleroient sans doute à cesser d'être foux:  
 Si le Sage sçavoit combien le Fou partage  
 Avec lui des plaisirs, il en feroit jaloux.

\* \* \*

Pour bâtir à son goût des Châteaux en Espagne,  
 Tout homme est Architecte, & sçait trouver les frais.  
 Osons risquer en l'air des maisons de campagne,  
 Ne nous abîmons point à bâtir des Palais.

\* \* \*

Quel Dieu mortel obtient tout ce qu'il se souhaite?  
 Apprends, Chrétien! apprends l'art de te modérer.  
 Méprise la Fortune, & ta Fortune est faite.  
 Veux tu jouir de tout? ose tout espérer.



TABLE

T A B L E w  
 D E S  
 B A B I O L E S.

Instructions pour mes Yeux	pag. 3
Papelle Jeanne	16
Nombre de Neuf	29
Album Amicorum	40
Odieuses Préventions	50
Remarques détachées	61
Litterature	76
Connoissances experimentales	88
Droit de Cuissage	98
Langue Italienne	109
Salmigondis	121
Suite de Pièces fugitives	134



FAU.

# FAUTES A CORRIGER

DANS

## LE QUATRIEME TOME.

	FAUTES.	CORRECTIONS.
Page 6 ligne 31 au		du
P. 10. l. 16 & 17	Si quelquefois l'Esprit malin	Dans le goût de Saint Augustin
	Dans le goût de Saint Augustin.	Si quelquefois l'Esprit malin,
P. 39 l. 1	etudia les Anciens	Il etudia &c.
40 1	toutes familles	toutes les familles
73 1	estimables	estimable
84 10	gracieux	gracieuse
89 5	peigner	peignez
97 14	n'operoit	n'opereroit
99 20	par delicateffe	par la delicateffe.
109 8	concurrir	concurrir
109 12	concurrir	concurrir
119 30	Bodin de ses Préventions	Bodin dupe de ses &c.
128 9	mais ne fois chez toi	mais ne fois plus chez toi





DL 1456

(4/5)

ULB Halle

007 402 457

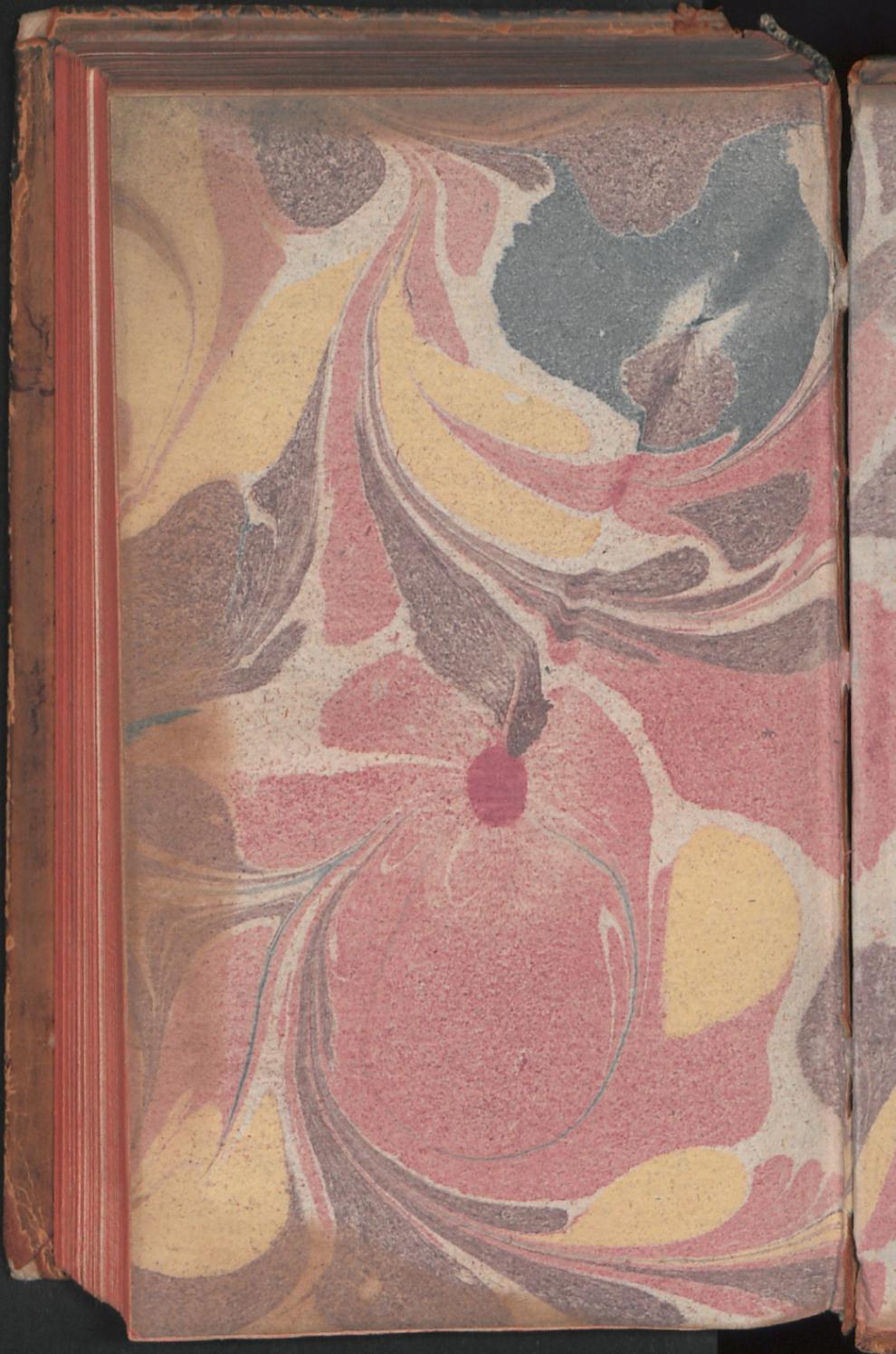
3



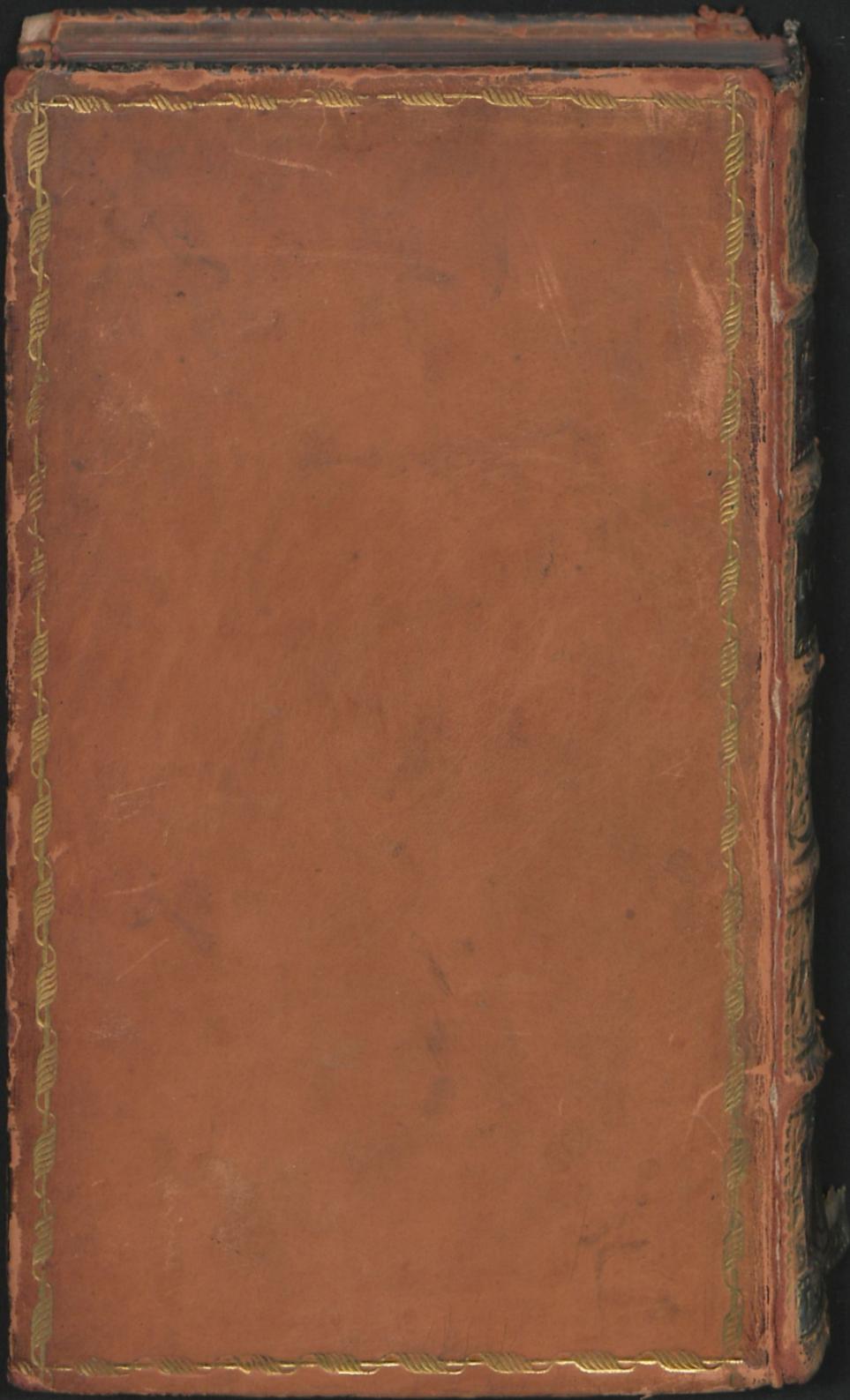
5b.

v. 1718

Me







Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20  
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

BABIOLLES  
LITTERAIRES  
ET  
CRITIQUES  
EN PROSE ET EN VERS.

*Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.*

TOME V.



à HAMBOURG  
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.

1764.